

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

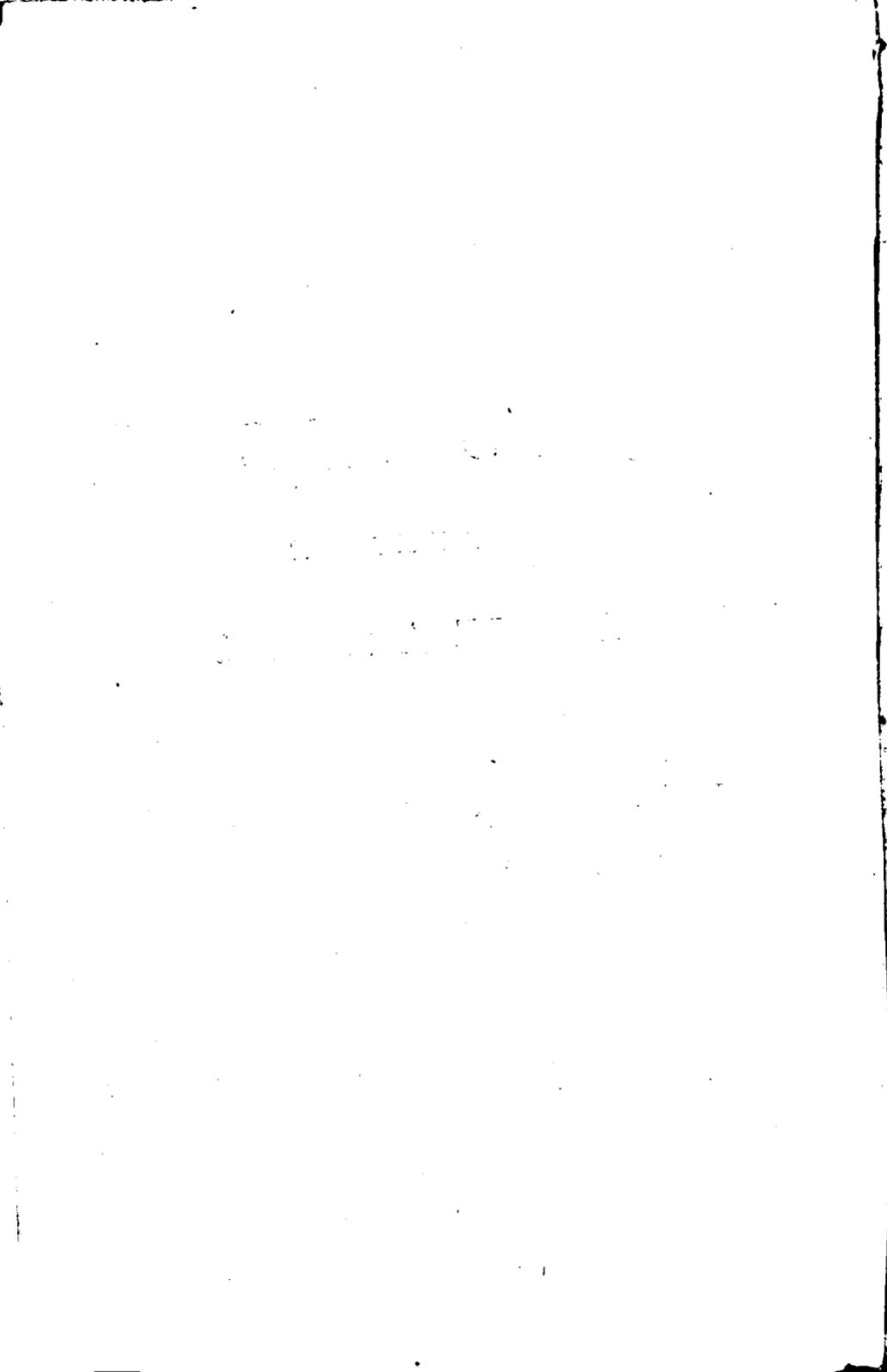
PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURELE-ANTONIN.



Joseph Lenartovics



P E N S É E S

DE L'EMPEREUR

MARC-AURELE-ANTONIN;

O U

LEÇONS DE VERTU

*Que ce Prince philosophe se faisoit
à lui-même.*

Nouvelle traduction du Grec, distribuée en
chapitres, suivant les matieres, avec des
notes & des variantes.

Par M. DE JOLY.

SECONDE ÉDITION.

A WOLYNSKI

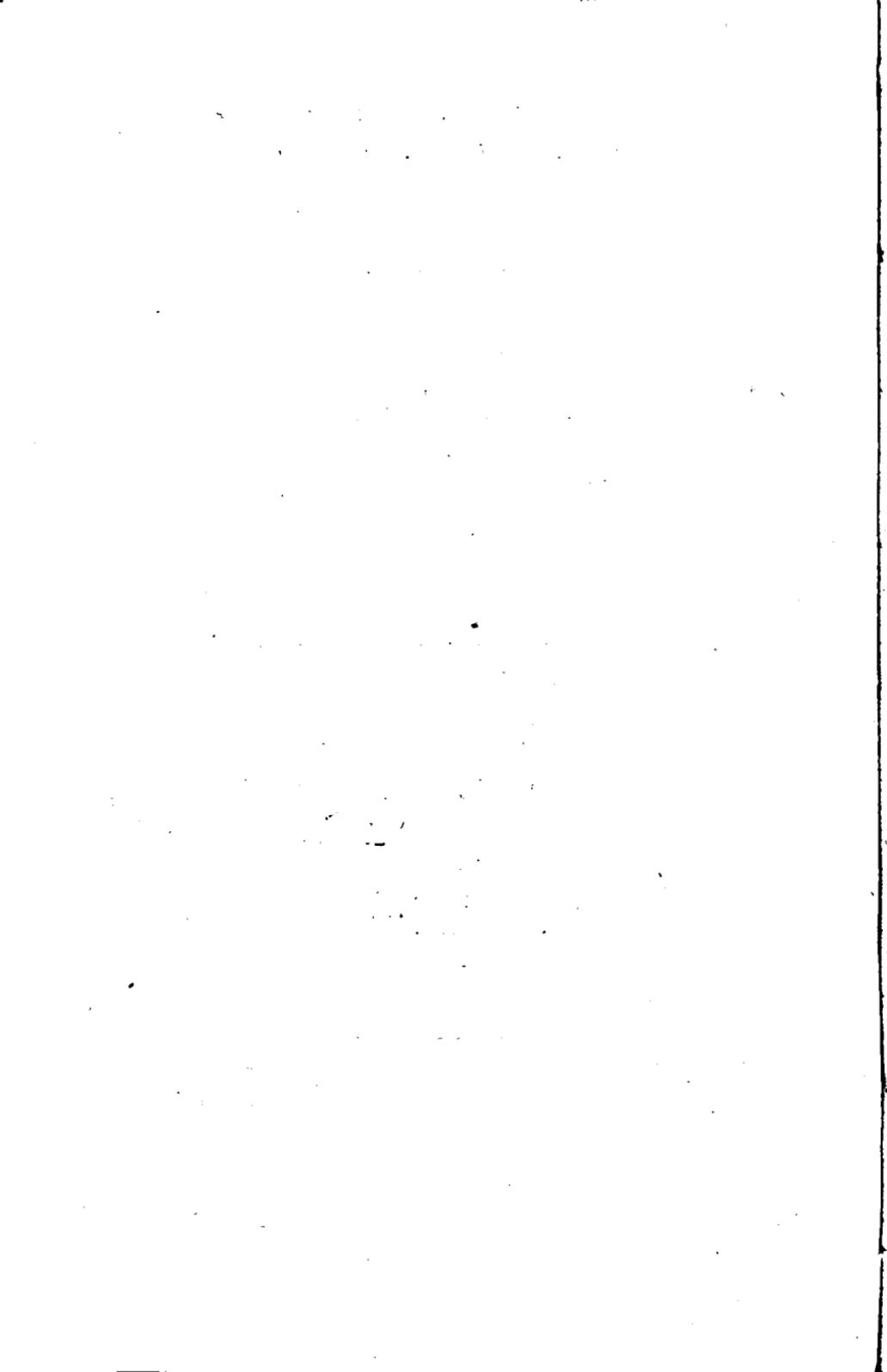


A P A R I S ;

DE L'IMPRIMERIE DE L. CELLOT,
RUE DAUPHINE.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





V
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Je dépose à vos pieds le fruit de mon travail sur les pensées de Marc-Aurele. On y trouve les élémens de l'art de régner sur soi & sur un vaste empire. Cet ouvrage, MONSEIGNEUR, est digne de votre haute destinée, & il est conforme à vos

vj

*principes. La France attentive les a déjà
pénétrés. Ils lui ont décelé une grande ame
qui s'est cultivée profondément elle-même,
pendant le cours d'une excellente éducation.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

**Notre très-humble & très-obéissant
serviteur, DE JOLY.**

*Au château de Vincennes,
le 28 de septembre 1769.*

ABRÉGÉ HISTORIQUE

DE LA VIE

De l'empereur *MARC-AURELE-ANTONIN*, & de son ouvrage.

IL paroît à propos de faire précéder le recueil des pensées de *Marc-Aurele* par un récit abrégé de ses actions.

MARC-AURELE-ANTONIN naquit en l'année 121 de notre ere ; il y a seize siècles & demi.

Descendu par son pere du Roi *Numa Pompilius*, & par sa mere, d'un roi de Salente (1), élevé dans le palais de l'empereur *Adrien*, il se proposa, dès l'âge de douze ans, de se remplir l'esprit de connoissances en tout genre, de se fortifier le corps, & de se rendre adroit à toute sorte d'exercices.

(1) *Capitolin* assure que cette descendance étoit prouvée. Il renvoie, sur ce sujet, à un ouvrage connu de son tems. *Eutrope* l'avoit dit avant *Capitolin*.

Pendant que sous l'habit de philosophe ; couchant à terre sur une peau, à la maniere des anciens, il étudioit *Zénon* & *Aristote*, le droit public & le civil, l'art oratoire, le grec, la déclamation, la musique & la géométrie, il s'exerçoit journellement à la chasse, à la paume, à la course, tant à pied qu'à cheval & en charriot, à la lutte, & même au *pugilat*, qui étoit l'exercice le plus violent, où, avec la main couverte d'un gantelet garni de plomb, on se battoit à coups de poing contre des athletes.

Il devint en effet robuste : mais dans la suite un excès d'application lui affoiblit beaucoup l'estomac. Il usoit de thériaque.

Devenu *César* à l'âge de dix-huit ans, avec participation à toutes les affaires, il en avoit quarante lorsqu'il parvint à l'empire. Il s'associa *Lucius Verus*, par respect pour les premières volontés de *Tite-Anto-*
nin son prédécesseur & son pere d'adoption.

Les *Parthes*, espérant profiter de ce changement de regne, surprirent l'armée

romaine qui étoit en Arménie, la taillèrent en piéces, & entrèrent dans la Syrie, dont ils chasserent le gouverneur. Les *Cattes* portèrent dans la Germanie & dans la Rhétie le fer & le feu, & les *Bretons* commencèrent à se révolter.

Marc-Aurele ne jugeant pas à propos de quitter Rome dans ces circonstances, laissa aller *Verus* contre les *Parthes*, envoya *Calpurnius Agricola* contre les *Bretons*, & *Aufidius Victorinus* contre les *Cattes*. Ces guerres durèrent plusieurs années, & furent terminées avec succès; pendant que *Marc-Aurele*, attentif à toutes les parties du gouvernement, en réformoit les abus (1).

(1) Xyphilin dit : « Lorsque l'empereur n'étoit point occupé à la guerre, il s'employoit à rendre la justice... » Il passoit quelquefois onze ou douze jours sur la même affaire, pour l'examiner exactement. Il aimoit le travail, s'appliquoit au moindre de ses devoirs, ne disant, ne faisant & n'écrivant jamais rien avec négligence, ni par manière d'acquiescement. Il donnoit des jours entiers à des affaires assez légères, dans la créance qu'un empereur ne doit rien faire avec précipitation ». (*Traduction de M. Cousin, pag. 394.*)

x . ABRÉGÉ DE LA VIE

En l'année 166 de notre ere , les deux empereurs triompherent , suivant la coutume ; mais le retour des Romains dans l'empire y porta une peste générale , qui fut accompagnée de famine , de tremblemens de terre , d'inondations ; & pour comble de maux , les *Germaines* , les *Sarmates* , les *Quades* & les *Marcomans* pénétrèrent jusqu'en Italie.

Marc-Aurele marcha contre eux & les repoussa.

L'année suivante , les mêmes nations recommencerent leurs hostilités. *Marc-Aurele* , accompagné de son collègue , alla contre ces opiniâtres ennemis ; il entra même dans leur pays , & ce fut dans son camp , au pays des *Quades* , auprès de la riviere de *Gran* en Hongrie , qu'il commença d'écrire ses réflexions , comme il le dit lui-même à la fin de son premier écrit. Les deux empereurs donnerent plusieurs batailles , & firent de si grands efforts , qu'ils obligerent enfin les nations liguées à demander la paix.

Verus, prince plus porté à ses plaisirs qu'aux fatigues de la guerre, étoit d'avis de leur accorder leur demande. *Marc-Aurele* s'y opposa, connoissant mieux que son frere le génie des barbares. Il les poursuivit malgré la rigueur de l'hiver, les battit en plusieurs rencontres, & les dissipa entièrement.

Verus mourut en revenant à Rome, & laissa *Marc-Aurele* seul maître de l'empire en l'année 169.

Avant que l'année du deuil de *Verus* fût finie, *Marc-Aurele* retourna contre les *Marcomans*, les *Quades*, & autres peuples ligués qui revenoient en plus grand nombre & plus formidables qu'auparavant. L'empereur eut du désavantage dans les premiers combats, mais il défit enfin ces barbares de telle maniere qu'ils furent obligés d'abandonner la Pannonie.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, les *Maures* ravageoient l'Espagne; & les bergers d'Egypte (espece de bandits attroupés) avoient battu plusieurs fois les

Romains. L'empereur y donna ordre fans quitter le nord , où il affoiblit fi considérablement ses ennemis par une continuelle suite de victoires , qu'il les réduisit à recevoir toutes les conditions qu'il voulut leur imposer.

Ensuite il revint à Rome où il continua de faire plusieurs loix très-sages , pour les bonnes mœurs , l'ordre public , la sûreté & le bonheur des peuples.

Cependant les *Marcomans*, qui ne s'étoient soumis que pour écarter le vainqueur , attirèrent à leur parti tous les peuples qui habitoient depuis l'Illyrie jusqu'au fond des Gaules. Ils reprirent les armes. L'armée romaine étoit affoiblie par tant de campagnes ; la peste continuoit à dépeupler l'empire , & le trésor étoit épuisé. Dans cette extrémité , l'empereur fut obligé de faire enrôler les gladiateurs , les bandits de Dalmatie & de Dardanie , & les esclaves ; ce qui n'avoit point été pratiqué depuis la seconde guerre punique. Il vendit les meubles & les pierreries de l'empire , qui

lui produisirent un fonds considérable (1). Il se rendit à Carnunte , & passa le Danube à la tête de ses troupes sur un pont de bateaux. C'est à *Carnunte* qu'il écrivit encore un recueil de ses pensées.

Cette expédition de l'année 170 & des suivantes fut plus longue & plus difficile que les autres. L'empereur cherchant lui-même un gué le long d'une riviere , les frondeurs des ennemis lui lancerent une si grande quantité de pierres , que sa vie fut en très-grand danger. Il passa cependant la riviere , fondit sur les ennemis , & en fit un grand carnage.

Ces barbares étoient des gens de cœur qui se battoient de pied ferme , & ne fuyoient que pour faire tomber les Romains dans quelqu'embuscade. Une de ces fuites apparentes mit un jour l'armée romaine , trop ardente à les suivre , dans un très-grand péril. Toutes les victoires étoient disputées & sanglantes. *Marc-Aurele* en remporta plusieurs , en avançant toujours

(1) Voir chap. I, §. 5, note 3.

dans le pays. Il passa plusieurs rivières, défit les *Sarmates* & les *Jazygiens*, & cependant ce ne fut point encore assez pour finir une si cruelle guerre.

Malgré la rigueur de la saison, *Marc-Aurele* s'avança jusqu'à un canton où les barbares avoient assemblé leurs plus grandes forces, & retiré tous leurs effets. La bataille se donna auprès du Danube, & en partie sur ce fleuve même qui étoit gelé. *Marc-Aurele*, après des efforts incroyables, demeura vainqueur ; il mit ses troupes en quartier d'hiver, & se retira à *Sirmium*.

Le printems ne fut pas plutôt revenu que l'empereur se remit en campagne, repassa le Danube, battit plusieurs fois les ennemis, & les obligea enfin à se remettre à sa discrétion. Il retira des mains des *Sarmates* un très-grand nombre de prisonniers qu'ils avoient faits sur les Romains. Il reçut leurs otages, & leur imposa des conditions proportionnées à la supériorité qu'il avoit acquise sur eux. Mais un événement imprévu, & plus terrible que toutes ces guer-

res, l'obligea d'adoucir les conditions de la paix.

En l'année 175, *Cassius* qui commandoit en orient, ayant profité du faux bruit de la mort de *Marc-Aurele*, ou l'ayant fait courir, s'étoit fait proclamer empereur. Il avoit soumis toute la Syrie, & travailloit à débaucher la Grece. Mais son armée ayant appris que *Marc-Aurele* étoit vivant, *Cassius* fut tué après trois mois de révolte. On porta sa tête à l'empereur dans le tems qu'il étoit en Italie, prêt à s'embarquer pour passer dans la Grece.

Il ne laissa pas de partir, jugeant sa présence nécessaire pour achever d'appaîser la révolte. Il commença par l'Egypte; il vint en Syrie, où il fit brûler toutes les lettres & les papiers de *Cassius*, sans vouloir les lire. Ensuite il vint en Grece.

Après avoir rétabli le calme dans toutes ces grandes provinces, & ordonné qu'à l'avenir nul n'auroit le commandement du pays où il seroit né, il revint enfin à Rome dont il étoit absent depuis près de huit ans.

Il distribua à tout le peuple six ou huit pieces d'or par tête , & leur fit remise de tout ce qu'ils devoient au trésor public ; il donna de magnifiques spectacles , & fit élever des statues aux vaillans hommes qui l'avoient le mieux servi dans la dernière guerre : mais la paix ne dura que deux ans.

Les Scythes ayant repris les armes avec d'autres peuples du nord , *Marc - Aurele* marcha contre eux avec son fils *Commode*. *Xyphilin* dit à cette occasion : « *Marc- Aurele* demanda au Sénat , avant que de » partir , l'argent qui étoit dans le trésor public. Ce n'est pas qu'ayant l'autorité absolue entre les mains , il ne lui eût été aisé » de le prendre au lieu de le demander ; mais » c'est qu'il avoit accoutumé de dire , que » tout le bien appartenoit au Sénat & » au peuple. Haranguant un jour dans cette » compagnie , il dit : *Je n'ai rien à moi , & le palais où je demeure est à vous* (1) ».

Le premier combat fut si opiniâtre , qu'il dura depuis le matin jusqu'au soir. Les

(1) Traduction du président Cousin , page 396.

autres combats furent encore sanglans. Les victoires des Romains ne furent dues qu'à la prudence de leur empereur , & à l'exemple qu'il donnoit à ses troupes , en marchant toujours à leur tête dans les lieux les plus exposés.

Pendant l'hiver , il fit construire des forteresses pour tenir le pays en bride. Mais dans le tems qu'il se dispoit à ouvrir la campagne , il fut attaqué à Vienne en Autriche d'une fièvre maligne qui l'emporta en peu de jours à l'âge de près de 59 ans.

Tout nous prouve que ce fut un *prince grand homme*. Nous en sommes plus assurés que d'aucun autre prince qui ait jamais régné , parce que l'on découvre le fond de son ame dans ce qu'il avoit écrit pour lui seul sur ses tablettes (1).

(1) Ceux qui voudront plus de détail sur les actions de Marc-Aurele , feront bien de lire sa vie donnée depuis peu par M. Gautier de Sibert , de l'académie des Belles-Lettres. Ils y trouveront , p. 330 & suivantes , une bonne justification de Marc-Aurele par rapport aux chrétiens ; à quoi on peut joindre l'important témoignage

Ouvrage de Marc-Aurele-Antonin.

Cet ouvrage est écrit en grec , langue très-commune à Rome parmi tous ceux qui avoient eu de l'éducation. D'ailleurs, la doctrine stoïcienne, dont Marc-Aurele avoit été imbu dès l'enfance , contient un fort grand nombre d'expressions particulières à la langue grecque , & qu'on ne pouvoit rendre qu'imparfaitement en latin, comme Cicéron l'a reconnu. Ce fut sans doute par ces raisons que Marc-Aurele , quoique né à Rome , préféra d'écrire en grec.

On ne peut douter que l'ouvrage qui porte son nom ne soit véritablement de lui. Il s'y nomme deux fois lui-même : *Comme Antonin j'ai pour patrie, Rome, & comme homme, le monde.* (IV. 5. XIX. 8.) Il y nomme son aïeul, son pere d'adoption, ses instituteurs, les lieux de campement où il écrivoit, & où il est constant

gnage de M. l'abbé de Tillemont , au tome III de ses mémoires pour l'histoire ecclésiastique , pages 4 & 23.

qu'il avoit fait la guerre. *Ceci*, dit-il, *chez les Quades, auprès du Gran; ceci à Carnunte.*

On y découvre le secret de ses plus intimes pensées, ses principes de gouvernement, ses regles de conduite, jusqu'à ses défauts & aux reproches qu'il s'en faisoit. *Il ne dépend plus de toi, se disoit-il, d'avoir pratiqué dès ta premiere jeunesse les maximes de la philosophie; car plusieurs personnes savent, & tu fais bien toi-même que tu en as été fort éloigné; ainsi te voilà confondu...* (chap. XXVIII, §. 9.) On peut voir aussi le chap. XXIII.

Ces passages réunis présentent des réflexions personnelles & secretes, écrites par un guerrier philosophe.

Il avoit mis à part la suite de ses tablettes. *Tu n'auras pas le tems, se dit-il (chapitre XXVII, §. 2.) de relire tes mémoires... ni les recueils que tu avois mis à part pour ta vieillesse.* Hérodien, qui avoit vécu sous ce prince, parle de ces écrits (1).

(1) En cet endroit de ma premiere édition j'avois

XX. ABRÉGÉ DE LA VIE

Guillaume Xylander, de la ville d'Augsbourg, fit imprimer l'ouvrage avec sa traduction latine à Zurich en 1558 (1), & dix ans après à Basse.

La première traduction en langue vulgaire que je connoisse, fut faite en France bien anciennement; car, dans un écrit original que j'ai vu de Gille Ménage, envoyé à Claude Saumaïse (mort en 1653) M. Ménage dit: *le traducteur françois a intitulé l'ouvrage de Marc-Aurele, INSTITUTION DE LA VIE HUMAINE*, & il ajoute un peu

rendu compte de ma recherche des manuscrits de Marc-Aurele; mais j'en ai parlé amplement dans ma préface latine sur le texte grec de Marc-Aurele. J'y renvoie. Cependant je ne peux me résoudre à retrancher ici les noms de ceux qui m'avoient procuré le secours de leurs amis dans ces premières recherches.

Madame la comtesse de Warwick. Le zèle de cette dame est une suite de son goût pour la vertu éclairée.

M. l'abbé Butler, vicaire général de Saint-Omer & président du collège anglois de la même ville.

M. Mercier, abbé de S. Léger de Soissons, bibliothécaire de sainte Genevieve à Paris. M. l'abbé Coppette, docteur de Sorbonne, &c.

(1) A la fin de l'année 1770 j'ai heureusement recouvert cette première édition qui est très-rare.

plus bas, que *ce traducteur françois, ayant suivi la leçon de Suidas, avoit traduit un certain mot par FRAPPE CAILLE, façon de parler qui semble remonter aux tems de Ronfard, mort en 1585 (1).*

Meris Casaubon, François habitué à Londres, y fit imprimer en 1634 une traduction angloise de Marc-Aurele, dont M. Ménage a parlé dans son manuscrit, & que j'ai vue. En 1643, Meris fit réimprimer à

(1) J'ai copié de ma main, en vingt pages de grand papier, cet écrit de M. Ménage, dont l'original fut rendu à feu M. de Fontette, conseiller au parlement de Dijon, qui l'avoit prêté au bibliothécaire de sainte Genevieve, M. Mercier, abbé de Saint-Léger. Cet écrit contient des observations sur tout le texte grec de Marc-Aurele. J'ai découvert qu'il étoit de M. Ménage, parce que l'écriture en est la même que celle des notes de ce savant sur deux exemplaires de Marc-Aurele que j'ai & qui avoient fait partie des livres de M. Ménage, comme il est marqué en tête de ces exemplaires. Ensuite j'ai reconnu que c'étoit un écrit envoyé à M. Saumaïse, parce que M. Ménage y dit : *Vous avez fait une telle correction au texte de Marc-Aurele dans vos notes sur Capitolin. J'avois lu ces notes de Saumaïse ; je me les suis rappellées, & j'ai encore vérifiées la chose.*

•
CXXIJ ABRÉGÉ DE LA VIE

Londres celle de Xylander corrigée, & il y ajouta des notes.

En 1654, un jeune Suédois élevé à Paris, & qui se désigne par les lettres B. J. K. (1) y fit imprimer sa traduction françoise de Marc-Aurele qu'il dédia à la reine Christine sa souveraine. *J'ai choisi cet auteur, dit-il, pource qu'ayant remarqué, lorsque je partis de la cour, que Votre Majesté en faisoit ses délices, & se séparoit souvent de sa suite dans les promenades, pour s'entretenir seule avec cet empereur, je fis dessein d'apprendre à bien obéir par la conversation de celui-là même qui instruisoit Votre Majesté à commander si parfaitement.* Il ajoute plus bas que cette reine voyoit tous les jours Marc-Aurele en son original grec.

En 1652 parut à Cambridge une nouvelle traduction latine de Marc-Aurele, par Gataker, avec un très-ample commentaire où il rassembla tout ce que sa vaste

(1) Benoit Jesper Krus qui traduisit de l'Italien en latin *le Prince de Malverzi*, & qui fit le panégyrique en latin de Gustave Adolphe, roi de Suede.

mémoire avoit pu lui rappeler durant quarante ans qu'il y travailla. Dans sa préface il a fait une description assez plaisante de son état au moment où il la finissoit, âgé de soixante-dix-huit ans : *l'esprit, dit-il, & la raison fermes, la vue presque éteinte, la main tremblante, sans secrétaire, j'accumulois sur mon auteur ces foibles ornemens, d'une écriture à peine lisible* (1).

En 1675 parut à Rome la traduction italienne de Marc-Aurele par le cardinal François Barberin l'ancien, neveu du pape Urbain VIII, avec des variantes qu'il avoit tirées d'un manuscrit sur papier de coton. Ce vieux cardinal, âgé aussi de soixante-

(1) L'ouvrage de Gataker fut réimprimé depuis à Utrecht en grand volume, où l'on mit au bas des pages les notes, qui, dans la première édition étoient à la fin. Un Anglois, désigné par les lettres R. J. fit réimprimer en 1704, à Oxford, la traduction de Gataker, avec un très-court extrait de ses notes au bas des pages. Il y en joignit d'autres. Cette édition de 1704 a été réimprimée à Léipsick en 1729, avec une introduction de M. Buddeus. Il en a été encore fait une édition à Glasgow en beaux caractères; mais le texte, la traduction & les notes y forment des cahiers séparés.

XXIV ABRÉGÉ DE LA VIE

dix-huit ans , dédie sa traduction à son ame, *pour la rendre , dit-il , plus rouge que sa pourpre , en lui présentant les vertus de ce gentil (1).*

L'éloge de M. Dacier , prononcé en 1723 à l'académie des Belles-Lettres , nous apprend , sur sa traduction françoise de Marc-Aurele , des circonstances qui excusent les imperfections de son travail. *Jusqu'ici , dit-on dans cet éloge , nous avons vu monsieur & Madame Dacier suivre leur goût particulier dans le choix des matieres qu'ils traitoient. Il manquoit à la singularité de leur union de travailler en commun à quelque ouvrage dont ils pussent partager la gloire. M. le premier président du Harlai qui les aimoit tendrement , les y exhorta , & leur en*

(1) Ce livre est rare. Je l'avois inutilement fait chercher en Italie. M. Floncel , qui est très-riche en livres italiens , dont il a rassemblé plus de dix mille volumes , a eu la bonté de m'en faire présent.

Cette traduction italienne est sans nom d'auteur , mais on fait qu'elle est du cardinal Barberin. *David Clémens* l'assure positivement dans sa bibliotheque curieuse (imprimée en 1750 à Gottingen , tom. 1 , p. 388.) sur le témoignage de Nic. Haym : *notitia de libri rari* , p. 93.

fournit le premier sujet dans une traduction françoise des réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin. Ils furent sensibles à cette attention, & voulant y répondre d'une manière aussi flatteuse, ils choisirent sa maison du Menil-Montant pour le lieu de leur travail. Ils y traduisirent les douze livres, qui dans le grec font le partage de ces réflexions. Ils y ajouterent des remarques, &c. Le tout fut imprimé à Paris au commencement de 1691. Monsieur & madame Dacier, dans leur vie de Marc-Aurele adressée à M. de Harlay, disent aussi : la traduction & la vie d'Antonin ont non-seulement été entreprises parce que vous l'avez désiré. Elles ont été commencées & finies dans cette agréable maison où vous avez la bonté de nous souffrir quelquefois (1).

Il me reste à parler de moi. Je serai sobre.

(1) En 1701 on a vu à Londres la traduction angloise de M. Collier, & en dernier lieu celle de M. Thompson.

Enfin il y a une traduction en langue allemande faite par Hoffmann. J'en ai la cinquième édition, ce qui prouve le cas qu'on en fait en Allemagne.

XXVJ ABRÉGÉ DE LA VIE

En 1742 je fis réimprimer la traduction de monsieur & madame Dacier, non dans l'ordre des douze livres du texte, mais par chapitres, suivant l'ordre des matieres, avec l'abrégé qu'on vient de voir de la vie de Marc-Aurele, & un petit discours où j'avois dit (sans me nommer) : « La lecture » que l'on fait de ces especes d'entretiens » de Marc - Aurele avec lui-même n'est » qu'un passage continuel d'une matiere à » une autre, ce qui fatigue l'esprit & confond les idées, loin de former une agréable variété. On a donc pensé qu'il seroit » mieux d'y mettre quelque ordre... L'ordre » original des articles est indifférent, dès que » dans le dessein de leur auteur ils n'ont eu » d'autre arrangement que celui du hasard » & des tems de leur composition. » L'assemblage & la répétition même des » vues & des sentimens de Marc - Aurele » sur une seule matiere, la rendent plus lumineuse & plus touchante : on y découvre beaucoup mieux le fond de l'ame & des idées de ce prince philosophe. D'ail-

» leurs chacun aura par ce moyen , la com-
 » modité de pouvoir lire uniquement & de
 » suite , le genre de réflexions qui se trou-
 » vera être plus convenable à sa situa-
 » tion présente , à ses besoins , ou à son
 » goût , &c ».

Mon arrangement plut. L'édition se dé-
 bita. Elle fut même réimprimée en 1755 à
 Dresde , sans qu'on y eût changé un seul
 mot. Le libraire de Paris voulant aussi en
 donner une seconde , vint me proposer de
 la revoir. Dès-lors la foiblesse de ma santé
 m'avoit obligé à diminuer beaucoup des
 pénibles fonctions qui l'avoient altérée jus-
 qu'au dépérissement. Ainsi , ayant plus de
 loisir , je me mis à étudier le texte grec ,
 dont la lecture m'avoit rebuté d'abord ; car ,
 comme dit fort bien l'éditeur de Lyon , *le*
style de Marc-Anrele , quoique ferme , éner-
gique & sentant son empereur , est raboteux
& hérissé. Il sous-entend bien des mots qu'il
faut suppléer ; il use d'expressions tout à fait
à lui & qui ne se rencontrent guere dans les
autres livres.

XXVIIJ ABRÉGÉ DE LA VIE

La difficulté, jointe à l'excellence du fond, m'excita. J'ai donc expliqué Marc-Aurele par lui-même, en rapprochant les passages analogues ; & mes amis savent que je n'ai épargné ni tems, ni peines, ni recherches, ni précautions de toute espece, pour donner à mon travail toute la perfection dont j'étois capable. La difficulté cependant est si extrême & l'objet si intéressant, que je compte m'en occuper encore le reste de ma vie.

J'ai rassemblé les pensées fondamentales de Marc-Aurele dans huit notes principales, qui forment un tableau général de sa façon de penser sur *l'être suprême, les dieux créés, la providence, la raison, la loi naturelle, le suicide, la douleur, la philosophie, l'immortalité de l'ame.*

J'ai cité les plus beaux passages d'Epicetete, dont Marc-Aurele avoit supposé la connoissance. Epicetete étoit mort depuis peu.

Je ne dis rien des autres notes de simple littérature ; & le public jugera des efforts que j'ai faits pour approcher de la brièveté inimitable de Marc-Aurele.

Je ne saurois mieux peindre l'esprit dans lequel j'ai travaillé, qu'en finissant par ce trait naïf de mon enthousiasme : *Si je suis parvenu à rendre tout à fait sensible aux ames pures & sinceres le principe divin & obligatoire de la loi naturelle, j'aurai laissé quelque trace uile de mon passage sur la terre ; j'y aurai fait, suivant l'expression de Marc-Aurele, une fonction d'homme, & je mourrai content (1).*

(1) Il peut se trouver quelques personnes excessivement zélées pour notre religion, qui verront de mauvais œil l'exposition que j'ai faite de la belle morale des stoïciens. Je les invite à penser au contraire comme *S. Augustin, S. Justin le Martyr, S. Clément d'Alexandrie* (dont j'ai cité les passages aux notes du chap. VII.) ; comme *S. Jérôme*, cité par Gataker, qui reconnoissoit avec plaisir la conformité du stoïcisme avec la plupart de nos dogmes ; comme *S. Nil*, chef de solitaires auxquels il donna pour toute règle spirituelle le manuel d'Epictete, en y supprimant quelques mots ; comme *S. Charles Borromée*, qui, suivant Juste-Lipse, faisoit ses délices de la lecture d'Epictete ; comme le *cardinal François Barberin*, &c. &c. &c.

Nos motifs de bien vivre sont infiniment plus sorts que ne l'étoient ceux des stoïciens ; mais les pensées & l'exemple de Marc-Aurele ne doivent nous inspirer que de l'émulation.

TRADUCTION

*D'UNE Préface écrite en Latin pour les
Etrangers , sur l'édition du texte grec
de MARC-AURELE.*

TABLETTES de l'Empereur Marc-Au-
rele-Antonin , écrites en grec , & ran-
gées , à son imitation , par matieres.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

PROTÉGÉ de Monseigneur le Dauphin
LOUIS-AUGUSTE, à qui j'avois consacré mes
travaux, j'ai obtenu, sur la fin de l'année 1770,
à la bibliothèque du Vatican, les variantes d'un
manuscrit entier de Marc-Aurele. Ce manuscrit
paroît être unique dans toute l'Europe. J'ai fait
chercher en vain de tous les côtés le manuscrit
Palatin qui servit à la première édition; & quant
à un autre manuscrit entier qu'on voyoit, il n'y
a pas long-tems, au College de la Sainte-Trinité
à Cambridge, on m'a répondu plusieurs fois que
ce manuscrit avoit absolument disparu.

Sous les mêmes auspices, j'ai reçu de Rome les variantes de cinq manuscrits particuliers tirés du même ouvrage.

Il y a dans la bibliothèque de *Laurent de Medicis* à Florence trois manuscrits à peu près semblables. Le bibliothécaire m'en a donné une notice exacte.

J'avois lu & relu le manuscrit du Roi, de pareille étendue.

Enfin l'édition de Marc-Aurele, donnée à Londres par Meric Casaubon, m'indiquoit un certain manuscrit d'Heschelius, par les premiers & les derniers mots de chaque pensée.

J'avois donc sous les yeux un manuscrit entier, & dix manuscrits particuliers.

Ayant rassemblé ces précieux écrits, & les ayant comparés très-attentivement, j'y ai tout à coup découvert les fondemens très-manifestes d'un ordre nouveau que je n'avois fait qu'entrevoir auparavant. J'y vois que le titre de l'ouvrage n'a pas été de son auteur; qu'il ne l'avoit pas divisé en livres, & qu'il falloit le disposer par matieres.

C'est le manuscrit entier du Vatican, avec les dix autres, qui m'ont inspiré ces pensées. Il me reste à les développer avec exactitude, & à les appuyer solidement.

Point de titre , point de division :

M. *Wiackelmann*, garde des antiquités Romaines, & professeur en langue grecque, m'a-voit écrit en 1765 dans ces termes : « Le manuscrit 1950 du Vatican n'a point de titre ni d'inscription, soit au commencement, soit à la fin. . . . On y voit des sections, mais qui ne répondent pas aux livres & chapitres des éditions imprimées. Ces sections ne sont pas numérotées, mais une ligne de blanc les sépare, & chacune commence par une lettre rouge ».

M. *Assemani*, archevêque d'Apamée, aujourd'hui très-digne Garde de la même bibliothèque, s'explique encore ainsi dans sa lettre à M. le cardinal de *Bernis*, du 3 novembre 1770. « Sans aucun titre, dit-il, & sans division en livres, excepté qu'au feuillet 389, où commence le deuxième livre, on voit en titre écrit de la même main, avec une petite étoile, ces mots, de l'Empereur Marc ».

Au contraire, le manuscrit Palatin, publié en 1558 par *Xylander*, est intitulé : *Leçons de vertu pour lui-même* ; & *Suidas* rapporte cet autre titre : *Institution de sa propre vie*.

Mais

Mais *Xylander* n'est-il pas suspect ? Il dit à la préface de sa seconde édition en 1558, page 4 : *Gefner m'a assuré que l'écrit dont je me suis servi, avoit été copié sur un volume de la bibliothèque de l'électeur OTHON HENRI* Or personne n'a certifié que cette copie eût été collationnée sur l'original. D'ailleurs nous savons d'où ce titre a été tiré ; c'est de *Diogene Laerce*, vie de *Solon* ; & cet autre titre que *Suidas* a cité, ne se trouve point page 556 de *Philoftrate*, vie d'*Hérodote le Sophiste*, d'où ce compilateur peu fidele avoit tiré ce qu'il dit de *Marc-Aurele*. De plus, ces deux titres se détruisent l'un l'autre par leur diversité seule, & ils indiquent évidemment un auteur différent de *Marc-Aurele*, qui s'adresse toujours la parole à lui-même. Pour reconnoître son ouvrage, il n'avoit besoin que d'en voir ces premiers mots : *de mon aïeul Verus. . . .*

Il faut donc s'en tenir au manuscrit authentique du Vatican où il n'y a pas de titre. Tous ces titres-là sont étrangers à l'auteur.

Il en est de même de la division en douze livres. *Suidas* & *Xylander*, les seuls auteurs qui en aient parlé, ne méritent que peu ou point de foi, en comparaison du manuscrit du Vatican.

D'un autre côté, il n'y a que la forme d'un

manuscrit sans division, comme l'est celui du Vatican, qu'on puisse accorder avec le texte de Marc-Aurele, & avec toutes les circonstances de la chose.

Suivant la première édition du manuscrit Palatin (qui, en cette partie, n'est nullement suspecte) le texte contient ces deux notes de l'auteur même : on lit au commencement de la pag. xj : *ceci chez les Quades sur le Gran, ALPHA*, comme si Marc-Aurele eût dit : *j'ai écrit ce qui précède, dans mon camp, au pays des Quades, près de la rivière nommée Gran en Hongrie ; & c'est le premier recueil de mes pensées.* L'autre note est au commencement de la page xx, & ne contient que ces deux mots : *ceci à Carnunte* ; comme s'il eût dit : *ce qui est écrit depuis ma première note jusqu'ici, l'a été dans mon camp de Carnunte, près le Danube.* Ces deux notes sont à une égale distance d'environ dix pages. Elles n'indiquent pas une partition de deux livres, mais un simple changement des lieux où l'auteur écrivoit.

L'écrit que l'auteur a nommé *premier*, ne traite que de sa reconnoissance envers ses parens, ses maîtres, & les dieux, pour les bienfaits qu'il avoit reçus d'eux tous. C'est un seul & même sujet ; au lieu que l'autre note où il n'y a pas de nombre marqué, se trouve à la fin d'une suite de

pensées découfues , fans liaison , & tout-à-fait disparates.

Que peut-on penser de cette position de notes ?

Marc-Aurele étoit un guerrier , général de son armée : il n'étoit pas dans son cabinet , mais en divers camps sous des tentes ; par conséquent il n'usoit pas de papier ordinaire. Suivant toutes les apparences , il n'avoit que des tablettes de poches , livre mince , composé de quelques feuillets enduits de cire , sur lesquels , avec un poinçon , il traçoit ses pensées. Ces sortes de tablettes étoient fort en usage chez les Romains , surtout parmi les gens de guerre , parmi les voyageurs , les personnes chargées d'affaires , & les penseurs d'habitude. Ces corps de tablettes avoient à peu près le même nombre de feuillets , comme on le voit ici par les dix pages qui précèdent également chaque note. Ainsi ce que *Suidas* a nommé les douze livres de Marc-Aurele , n'étoit sans doute qu'un pareil nombre de corps de tablettes , qu'on a transcrits de suite sans division , comme dans l'exemplaire du Vatican. Tenons-nous-en donc à ce manuscrit , image très-naturelle d'un original qui a dû être sans titre & sans autre division que la reliûre de chaque corps de tablettes.

Mais que sont devenus ces corps de tablettes ; à la mort de Marc-Aurele qui arriva précipitamment après une maladie de quelques jours, pendant la guerre de Germanie ? Les mêmes manuscrits nous l'apprennent,

(I I .)

*Transposition & disposition des corps de tablettes,
& même des feuillets.*

(1) Le premier corps de tablettes terminé par la lettre numérale A , où il n'est traité que d'un seul & même sujet, conserva sa primauté. Mais l'autre corps de tablettes qu'on a inféré dans le second livre , est évidemment transposé. Car si on compare (par exemple dans l'édition de Gataker) l'article 2 du second livre , avec l'article 3 du livre 9 , on verra , que vers le commencement de l'ouvrage , Marc-Aurele se dit vieux & près de mourir ; & qu'au contraire dans le livre 9 , il attend un accouchement de sa femme , qui suivant l'histoire , mourut plusieurs années avant lui.

(2) Les dix manuscrits dont j'ai parlé , prouvent un déplacement plus considérable , & la dispersion non-seulement des corps de tablettes , mais même des feuillets. Dans ces dix manuscrits

On ne trouve pas la moindre phrase qui ait été tirée du commencement de l'ouvrage, c'est-à-dire, de la partie qui répond aux trois premiers livres des éditions publiques. On y retrouve plusieurs passages tirés des neuf autres livres; mais rien, absolument rien des trois premiers livres, quoique dans le second & le troisième il y ait des pensées qui sont les principes fondamentaux de toute la philosophie stoïcienne. Ainsi aucun de ces copistes n'avoit vu le premier quart de l'ouvrage. Ce quart étoit sans doute demeuré caché séparément du reste.

(3) Voici un désordre bien plus étonnant, & qui paroîtroit incroyable si on ne le justifioit par un grand nombre de manuscrits. L'ordre des livres a été renversé, & les pensées d'un même livre ont été rejetées çà & là tout à rebours de la suite qu'elles ont dans les manuscrits entiers. Ce ne sont pas seulement les manuscrits particuliers des bibliothèques publiques de Paris, de Rome, de Florence, qui sont foi de ce désordre; mais aussi le manuscrit d'Heschelius, dont la notice est à la fin de l'édition de Marc-Aurèle, par Méric Casaubon, avec les premiers & les derniers mots de chaque article. Les livres de cette édition y sont cités dans ce désordre: VII, VI, IV. (Je passe le reste). Qui est-ce qui a ja

mais lu un ouvrage, en rétrogradant de la fin au commencement ?

Cependant il me reste à dire quelque chose qui surprendra davantage. Par exemple, les articles de cette édition, tirés du livre VII, y sont à contre-sens, & transposés comme il suit : 16, 15, 14, 5. (Je passe encore le reste).

On ne peut pas dire que ce désordre, dont on ne vit jamais d'exemple, vienne du choix des pensées qui avoient du rapport entre elles. De quoi est-il traité dans ces articles 16, 15, 14, 5 ?

§. 16. *La nature de l'univers se sert de toute la matière comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval, puis un arbre... ce n'est point un mal pour ces êtres de changer de forme.*

§. 15. *C'est le propre de l'homme d'aimer ceux même qui l'offensent. Ils agissent par ignorance.*

§. 14. (Sur la mort.) *Y a-t-il rien de plus familier, rien de plus ordinaire ? La nature de l'univers en montre la nécessité.*

§. 5. *Ne rougis point de te faire aider par un autre.*

On ne voit certainement rien, dans cette suite, qui sente le moins du monde l'esprit de choix. Point de liaison. Tout y est détaché, mêlé, com-

me un de nos jeux de cartes, ou comme l'étoient, suivant la fable, les feuilles d'arbre sur lesquelles une Sibylle écrivoit ses réponses.

Il est donc visible que les copistes n'avoient pas sous les yeux des manuscrits entiers. S'ils en avoient eu, on trouveroit dans leurs copies quelques mots tirés du premier quart de l'ouvrage ; & on n'y trouveroit pas les livres & les pensées dans un ordre renversé. Il est impossible d'imaginer aucune raison, tant soit peu probable, qui ait pu faire transcrire l'article 16 avant l'article 15, ni l'article 5 immédiatement après l'article 14.

On ne peut deviner que par l'histoire l'accident qui occasionna cette étrange confusion.

Capitolin dit : « Il fut tendrement aimé de » tous ses sujets qui, en parlant de lui, le nom- » moient *notre frere, notre pere, notre fils*, sui- » vant l'âge de chacun. C'est ainsi qu'on l'ai- » moit, & ces sentimens éclaterent sur-tout le » jour de ses funérailles ; cependant personne ne » jugea qu'il fallût le pleurer, tout le monde » étant persuadé que ce prince étoit retourné » avec les dieux qui n'avoient fait que le prêter » au monde. On assure qu'avant la fin de sa pom- » ne funebre, le sénat & tout le peuple le nom-

» merent , par acclamation , tous à la fois ;
» DIEU PROPICE , ce qui ne s'étoit jamais fait ,
» & n'est point arrivé depuis. Ce fut peu de
» chose de voir les personnes de tout âge , de
» tout sexe , de tout état & de tout rang , lui
» rendre les honneurs divins ; on regarda de
» plus ; comme des impies détestables ceux qui
» pouvant & devant avoir chez eux son ima-
» ge , ne l'avoient point Bien des gens pu-
» blierent qu'il leur étoit apparu en songe , &
» leur avoit fait des prédictions qui s'étoient
» accomplies ; ce qui fit qu'on lui éleva un tem-
» ple , & qu'on lui assigna un college de prêtres
» nommés *Antoniniens* , avec des pontifes , &
» tout l'appareil anciennement établi pour les
» cultes publics ». (Ce sont les propres termes
de Capitolin).

Au milieu de tous ces transports de vénération
& d'amour , lorsque Marc-Aurele mourut , les
personnes qui lui étoient attachées de plus près ,
ayant trouvé ses tablettes de poche , se les par-
tagèrent ; & ensuite , pour satisfaire , autant qu'il
étoit possible , aux ardesntes prieres de tout le
monde ; on rompit l'attache des feuillets pour
les distribuer à un grand nombre d'amis. Le
premier corps de tablettes resta au plus grand
seigneur , peut-être avec deux autres corps qui

passerent à ses héritiers. Les feuillets des tablettes étoient regardés comme des reliques ; ils furent pareillement dispersés. On les transcrivit ; les copies s'en répandirent de tous côtés sous différens titres , relatifs au commencement de l'ouvrage ; & cela subsista pendant plusieurs siècles , jusqu'à ce qu'un amateur curieux ayant recouvré le premier corps de tablettes avec les deux autres , y joignit au hasard , pêle-mêle , tout le reste.

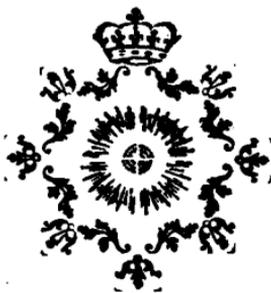
Ces conjectures font à mes yeux si vraisemblables , que je les crois tout-à-fait fondées. Le manuscrit entier du Vatican est une image naïve de la première copie , sans titre ni divisions , comme elle devoit l'être ; après quoi dans le manuscrit Palatin , & peut-être dans d'autres manuscrits entiers , on ajouta des titres imaginés à plaisir avec une division en douze livres ou tablettes sans toucher au premier désordre.

Toute cette discussion prouve , ce me semble , que j'ai pu fort innocemment , & que j'ai même dû , à l'imitation de Marc-Aurele (qui , dans son premier corps de tablettes , ne traita que d'un sujet) , rassembler en chapitres , suivant les matières , tout ce qui étoit éparé & mêlé confusément. Marc-Aurele en eût peut-être

xlij PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

fait autant, s'il eût assez vécu. L'ordre est évidemment ce qu'il y a de mieux; il n'ôte rien à la beauté de chaque pensée.

Écrit par M. DE JOLY, au château de Vincennes près Paris, au mois de Septembre 1772, en latin, pour envoyer aux principales bibliothèques de l'Europe, pendant qu'on imprime le texte grec, avec des notes gramaticales & des variantes.





T A B L E
DES CHAPITRES.

C HAPITRE PREMIER. <i>Exemple ou leçons de vertu de mes parens & de mes maîtres.</i>	page 1
CHAP. II. <i>Bienfaits que j'ai reçu des dieux.</i>	19
CHAP. III. <i>De l'Être suprême & des dieux créés.</i>	24
CHAP. IV. <i>Providence.</i>	52
CHAP. V. <i>Résignation.</i>	70
CHAP. VI. <i>Sur les prières.</i>	82
CHAP. VII. <i>Raison divine & humaine.</i>	89
CHAP. VIII. <i>Loi naturelle.</i>	110
CHAP. IX. <i>Du recueillement.</i>	142
CHAP. X. <i>Sur les spectacles.</i>	150
CHAP. XI. <i>Sur les pensées & les mouvemens de l'ame.</i>	153
CHAP. XII. <i>Sur les troubles intérieurs.</i>	164
CHAP. XIII. <i>Etre content de tout ce qui arrive.</i>	183

CHAP. XIV. <i>Force de l'ame contre la douleur.</i>	188
CHAP. XV. <i>Regles de discernement.</i>	212
CHAP. XVI. <i>Objets dignes de notre estime.</i>	224
CHAP. XVII. <i>Véritables biens.</i>	232
CHAP. XVIII. <i>Philosophie.</i>	239
CHAP. XIX. <i>Regles de conduite.</i>	255
CHAP. XX. <i>Défaut à éviter.</i>	269
CHAP. XXI. <i>Sur la volupté & la colere.</i>	273
CHAP. XXII. <i>Contre la vaine gloire.</i>	278
CHAP. XXIII. <i>Humbles sentimens.</i>	287
CHAP. XXIV. <i>Contre la paresse.</i>	294
CHAP. XXV. <i>Contre le respect humain.</i>	296
CHAP. XXVI. <i>Des obstacles à faire le bien.</i>	300
CHAP. XXVII. <i>Encouragement à la vertu.</i>	307
CHAP. XXVIII. <i>Supporter les hommes.</i>	331
CHAP. XXIX. <i>Sur les offenses qu'on reçoit.</i>	340

DES CHAPITRES. xlv

CHAP. XXX. <i>Pardonner à ses ennemis & les aimer.</i>	347
CHAP. XXXI. <i>Bonheur de la vie.</i>	349
CHAP. XXXII. <i>L'homme vertueux.</i>	363
CHAP. XXXIII. <i>Se détacher & s'attacher.</i>	373
CHAP. XXXIV. <i>Sur la mort,</i>	389
CHAP. XXXV & dernier. <i>Récapitulation de quelques maximes.</i>	433

TABLE des notes dispersées , dont la réunion forme une exposition complète des principes fondamentaux de Marc-Aurele.

I. <i>Sur l'être suprême & les dieux créés.</i> p. 29	
II. <i>Sur la providence.</i>	61
§. 1. <i>Sur les maux & les désordres apparens.</i>	62
§. 2. <i>Si la matière a résisté au grand ouvrier.</i>	65
§. 3. <i>Sur le destin & la fortune.</i>	66
§. 4. <i>Sur la liberté ou libre-arbitre.</i>	67
III. <i>Sur la raison.</i>	101
IV. <i>Preuves de la loi naturelle.</i>	128
V. <i>Sur le suicide,</i>	178

xlvj T A B L E , &c.

VI. <i>Sur la douleur.</i>	200
VII. <i>Sur la philosophie.</i>	249
VIII. <i>Sur l'immortalité de l'ame.</i>	422

Nota. A la fin de chaque article de la traduction il y a des renvois au texte (dont on rapporte le premier & le dernier mot) par un chiffre romain pour le livre & un chiffre arabe pour l'article , suivant les éditions de Gatterker faites à Cambridge , à Oxfort , à Utrecht , à Léipsick & à Glascow ; & à la fin de cette traduction on a mis une table de renvoi des livres & articles du texte aux chapitres & articles de ma traduction.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , un manuscrit qui a pour titre : *Pensées de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin.* Je ne doute pas que cette traduction , qui me paroît faite avec soin , & enrichie de notes savantes & judicieuses , ne soit bien accueillie de tous les amateurs de la bonne philosophie. Il ne manquoit à cet empereur que de connoître la morale chrétienne , pour donner à celle qu'il enseigne toute la perfection dont elle est susceptible. A Paris , le 29 décembre 1769.

RIBALLIER , *Censeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : **SALUT.** Notre Amé, le sieur **DE JOLY**, Ecuyer, ancien Avocat à notre Parlement de Paris, &c. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Pensées de Marc-Aurele-Antonin, ou leçons de vertu que ce Prince se donnoit à lui-même* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A **CES CAUSES**, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelques prétextes que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenas, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs,

en beau papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725 , à peine de déchéance du présente Privilege : qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de Notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copie collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires , soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le mercredi vingt-quatrième jour du mois de Janvier , l'an de grace mil sept cent soixante-dix , & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le ROI en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 705, fol. 106, conformément aux réglemens de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce 25 Janvier 1770, BABUTY, Adjoint.



PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURELE-ANTONIN;

OU

LEÇONS DE VERTU

Que ce Prince philosophe se faisoit
à lui-même.

CHAPITRE PREMIER.

*Exemples ou leçons de vertu de mes parens
& de mes maîtres.*

I.

DE mon aïeul Verus :

Mœurs honnêtes (1); jamais de colere.

(1) Le grec porte *καλῆτες*, mot composé qu'on ne trouve point ailleurs. Démosthene avoit dit, τὰ καλλίστα

A

2 LEÇONS DE VERTU.

I I.

De mon pere , tant par sa réputation ,
que par l'idée qui *me* reste de lui :

Modestie & vigueur mâle.

I I I.

De ma mere :

Piété, bienfaisance. Non seulement ne
jamais faire le mal , mais n'en avoir pas
même la pensée. Me nourrir d'une façon
simple. Fuir en tout le luxe des riches.

I V.

De *Tite-Antonin* mon pere d'adoption :
Être doux , & cependant inflexible sur
les jugemens arrêtés après un mûr examen.

Être insensible au vain éclat de tout ce
qu'on appelle honneurs.

Aimer le travail & y être assidu.

Être toujours prêt à écouter ceux qui
viennent donner des avis utiles à la société.

τῶν ἀδελφῶν , *honestissimi patres* : expression fort approchante.
Marc-Aurele oppose (II. 1.) *καλῶς* honnête , à *ἀειχρῶς*
honteux. Ces raisons m'ont fait expliquer *καλῶς* , diffé-
remment des autres traducteurs.

Rendre invariablement au mérite personnel tout ce qui lui est dû.

Savoir en quel cas il faut se roidir ou se relâcher.

Renoncer aux folles passions des jeunes gens. Ne penser qu'à procurer le bien général.

Il n'exigeoit pas que ses amis se gênassent pour venir souper avec lui, ni pour le suivre dans ses voyages. Ceux qui n'avoient pu venir le retrouvoient toujours le même.

Dans ses conseils il recherchoit, avec une attention profonde & soutenue, ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il délibéroit long-tems, & ne s'arrêtoit point aux premières idées.

Il ne perdoit point d'amis: jamais de goût, ni d'attachement outré.

Dans tous les accidens de la vie, il se suffisoit à lui-même: l'esprit toujours ferme.

Il prévoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & mettoit ordre aux plus légères semences de trouble, sans faire d'éclat.

4 LEÇONS DE VERTU.

Il réprimoit les acclamations & toute basse flatterie.

Il veilloit fans cesse à la conservation de ce qui est nécessaire à l'Etat. Il se ménageoit sur la dépense des fêtes publiques, & ne trouvoit nullement mauvais que l'on murmurât de cette rigoureuse économie.

Il se conduisoit à l'égard des dieux sans superstition; & quant aux hommes, point de manieres caressantes, ni de flatterie, ni d'affectation de saluer tout le monde. Il étoit modéré en tout. Contenance ferme; rien d'indécent, ni de singulier.

Il usoit sans faste & sans façon des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, & d'un air à faire connoître qu'il s'en servoit uniquement parce qu'elles se présentoient, & qu'il ne regrettoit pas celles qui pouvoient lui manquer.

Il ne fit jamais dire de soi qu'il s'amusât à faire le bel esprit, à bouffonner, à mener une vie oisive. On disoit au contraire qu'il étoit homme mûr, consommé, inaccessible

à la flatterie , maître de foi , fait pour commander aux autres.

Il honoroit les vrais phililophes , sans rien reprocher à ceux qui ne l'étoient qu'en apparence. On ne lui en impositoit pas facilement (1).

Sa conversation étoit aisée , agréable ; on ne s'en laffoit point.

Il prenoit soin de sa personne avec mesure , & non en homme attaché à la vie , ou qui cherchât à plaire ; & , sans se négliger , il bornoit son attention à l'objet de la santé , pour n'avoir recours à la médecine ou à la chirurgie que le moins qu'il fût possible (2).

Il reconnoissoit sans jalousie la supériorité des talens des autres , soit en éloquence ou science des loix , soit en philosophie morale , ou en tout autre genre. Il contribuoit même à les faire renommer comme

(1) *On ne lui en impositoit pas facilement.* Je trouve cette addition dans le manuscrit 1950 du Vatican , fol. 343 , l. 6.

(2) Il y a ici quelques variantes dans *Suidas* , au mot *παραχρη*.

6 LEÇONS DE VERTU.

excellens , chacun dans sa partie (1).

Il imitoit en tout la vie de nos peres , mais sans l'affecter.

Il n'aimoit point à changer continuellement de place & d'objet : il n'étoit jamais las de s'arrêter en un même lieu & sur une même affaire. Après ses violens accès de mal de tête , il revenoit frais & dispos à son travail ordinaire.

Il avoit très-peu de secrets , & seulement pour le bien de la société.

Dans les spectacles à donner , dans les ouvrages publics , dans ses largesses au peuple , & autres cas semblables , il étoit sage & mesuré , comme ayant en vue de faire tout ce qui convenoit , & non de s'attirer des applaudissemens.

Il ne se baignoit jamais à des heures extraordinaires. Point de passion pour les bâtimens. Rien de recherché dans les mets de sa table , dans la qualité & la couleur de ses habits , dans le choix des beaux es-

(1) Allusion à l'empereur Adrien , fort envieux des gens de lettres (voir son histoire).

C H A P I T R E I.

claves. A *Lorium* (1) une robe achetée au village voisin, & ordinairement de l'étoffe qu'on fait à *Lanuvium*. Jamais de manteau, sinon pour aller à *Tusculum*, & même il en faisoit des excuses.

En général, point de manières (2) dures, indécentes, ni d'une fougue à se faire appliquer ce mot, *il en suera*. Il faisoit au contraire toutes choses l'une après l'autre, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, avec vigueur, & en mettant un juste accord dans la suite de ses actions.

Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on a dit de Socrate, qu'il avoit la force de se passer & de jouir, indifféremment, des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer sans tristesse, ni jouir sans excès. Savoir être fort & modéré

(1) J'ai lu *Lorium*, suivant le manuscrit 1950 du Vatican, conforme à la première édition de l'année 1558; & j'ai adopté les corrections de Saumaïse, Casaubon & autres, excepté celle qui, sans une vraie nécessité, substitue au texte le mot *χιτὼν*, *tunique*.

(2) Au lieu de *τρόπος*, le manuscrit du Vatican porte *τόπος*, *lieu*, ce qui pourroit se lier avec les mots précédens.

8 LEÇONS DE VETTU.

dans ces deux cas , c'est le propre d'un homme parfait & supérieur ; & tel fut le caractère qu'il nous fit voir pendant & après la maladie de *Maximus*. (I. 16.)

παρὰ τῷ πατρὸς = Μαξίμου.

V.

De mon cousin (1) *Severus* :

Aimer mes proches (2), la vérité, la justice.

Il me fit connoître quels hommes avoient

(1) Le texte porte ἀδελφῶν, mot qui signifie ordinairement frere : & comme il est certain par l'histoire, que Marc-Aurele n'eut aucun véritable frere, mais seulement un frere d'adoption, nommé *Lucius Verus*, plusieurs interpretes ont osé substituer *Verus* à *Severus*. Je me suis tenu à la lettre. Le mot ἀδελφῶν signifie aussi cousin. Marc-Aurele l'a évidemment employé dans ce sens (V. 31.) ; & ce qu'il dit ici du sage *Severus*, ne peut appartenir à *Verus*, dont les mœurs étoient très-corrompues. Mais le bifaïeul maternel de Marc-Aurele se nommoit *Catilius Severus*, qui fut préfet de Rome & deux fois consul. Il y a toute apparence que le *Severus* dont il parle ici, comme d'un parent chéri qui lui avoit servi de maître & de modele, étoit un cousin-germain de sa mere, petit-fils de *Catilius Severus*.

(2) Marc - Aurele (V. 31.) dit οἰκίαις pour proches, & οἰκίταις pour domestiques.

été *Thraseas* (1), *Helvidius*, *Caton*, *Dion*, *Brutus*.

Il me fit prendre l'idée de gouverner par des loix générales, ayant égard à l'égalité naturelle, laissant à tous mes sujets la liberté de me parler, & sur-tout en respectant la libre disposition que chacun doit avoir de soi & de ses biens (2).

(1) *Thraseas Petus* étoit la vertu même, suivant *Tacite*, XVI. 21.

Epiète dans *Arrien*, rapporte ce dialogue entre *Vespasien* & *Helvidius Priscus* : « *Vespasien*, dit-il, » ayant défendu à *Helvidius* d'aller au sénat, *Helvidius* » répondit : *Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place de sénateur*. Hé bien soit, allez-y, mais n'y dites mot. *Ne me demandez pas mon avis, & je me tairai*. Mais il faut » que je vous le demande. *Et moi il faut que je dise ce » qui me paroîtra juste & raisonnable*. Si vous le dites, je » vous ferai mourir. *Quand vous ai-je dit que j'étois immo tel ? Vous ferez ce qui est en vous, & je ferai ce qui » est en moi, &c.* (*ARRIEN*, I. 2.) ».

(2) J'avoue que dans cette explication j'ai eu autant d'égard à l'histoire qu'à la force des mots. *Marc-Aurèle* abrogea beaucoup de loix nouvelles, pour faire sur-tout régner l'ordre naturel. Il permit les plaintes contre lui-même, laissa ses sujets libres de leurs personnes, & respecta leurs propriétés, au point que pour faire, pendant cinq années, contre les *Marcomans*, une guerre juste, au lieu d'exiger de nouveaux impôts, il fit ven-

10 LEÇONS DE VERTU.

Il m'exhortoit à ne m'inquiéter de rien , à rester constamment attaché au culte de la philosophie , à faire le bien , être libéral , ne jamais perdre l'espérance , ne point douter de l'affection de mes amis. S'il étoit mécontent de quelqu'un des siens , il ne le cachoit point ; il ne leur donnoit pas la peine de deviner ce qui lui étoit agréable ou désagréable ; son ame ne leur étoit jamais voilée (I. 14.) *παρὰ τῆ ἀδελφῆ = εἶναι.*

V I.

De mon gouverneur (1) :

Ne jamais prendre parti, dans les courses

dre pendant deux mois , à l'encan , ses plus riches meubles, vases précieux, statues, tableaux, jusqu'aux parures de sa femme. Il économisa si bien cette somme , qu'il lui en resta de quoi racheter son nécessaire , & même de quoi faire des largesses. *Capitol. Aur. Victor. Eutrop.* Voir plus bas , le chap. XXVII. 26 ; où Marc-Aurele se regarde comme le concitoyen de ses sujets.

(1) Capitolin dit que Marc-Aurele déjà César , pleura beaucoup à la mort de son gouverneur , & que les courtisans en ayant raillé en présence de Tite-Antonin , cet empereur leur dit : *Hé ! souffrez qu'il soit homme ; car la philosophie ni l'empire n'ôtent pas les sentimens naturels.* (*Permitte illi ut homo sit , neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus*).

du cirque , pour les uniformes verts ou pour les bleus , ni , dans les combats de gladiateurs , pour les grands ou les petits boucliers (1).

Être patient dans les travaux ; me contenter de peu ; savoir me servir moi-même.

Ne point me charger de trop d'affaires.

Me défier des délateurs. (I. 5.) *πὰρὰ τῆς τροφῆς.*

V I I.

De Diognetus :

Point de vaine curiosité ; ne rien croire de ce que les charlatans & les imposteurs racontent sur les enchantemens, les conjurations des mauvais génies, & autres prestiges. Ne point nourrir des cailles *augurales* (2), ne point m'entêter de ces folies.

Souffrir qu'on parle de moi en toute liberté.

Rester intimément uni à la philosophie.

(1) L'empereur *Vitellius* étoit si passionné pour la troupe bleue, qu'il fit mourir plusieurs personnes qui en avoient parlé avec mépris. *Caligula* tenoit pour la troupe verte.

(2) Pour tirer des augures de leurs combats.

Ce fut lui qui me donna pour maîtres , premièrement *Bacchius* , ensuite *Tandasif* & *Marcien*. Il m'apprit , dans mon enfance , à composer des dialogues. Il me mit dans le goût d'avoir un petit lit couvert d'une simple peau (1) , & me fit fuivre tous les autres usages de l'éducation grecque. (I. 6.)

παρα Διογνήτου = ὀχόμενα.

V I I I.

De Rusticus :

Me bien mettre dans l'esprit que j'ai besoin de redresser mes mœurs , & de les cultiver.

Ne pas quitter le droit chemin pour vouloir imiter les sophistes.

Ne point écrire sur les sciences abstraites.

Ne point m'amuser à déclamer des harangues faites à plaisir.

N'avoir pas la vanité de faire des exercices publics , ou des largeesses extraordinaires.

Laisser là l'étude de la rhétorique , de la poétique , du beau style.

(1) Suétone dit qu'Auguste avoit un petit lit d'étude : *Lectulum in quo locubrare solebat.*

N'être jamais chez moi en robe de cérémonie. Eviter tout autre faste.

Ecrire mes lettres en style simple, comme celle qu'il écrivit, de Sinuesse, à ma mere.

Pardonner les injures & les fautes au premier signe de repentir (1).

Lire avec attention, sans me contenter d'entendre à peu près.

Ne pas croire légèrement les grands parleurs.

Ce fut lui qui le premier me procura les discours mémorables d'Epictete, qu'il fit venir de sa maison (2). (I. 7.) *παρὰ Ρουσίκου*
 = *μετέδωκε*.

I X.

D'Apollonius :

Être libre & ferme, sans irrésolution (3),

(1) Suidas, au mot *ὑανακλίσις*, au lieu d'*εὐδιακλίσις*, a lu, *ὑαναδιδάκλις*. Xyl. & Gatak. lisent *εὐδιαλλάκλις*, & j'ai lu de même.

(2) Ce recueil d'Epictete est celui d'Arrien, qui, dans sa préface, le désigne par le même mot dont Marc-Aurele se sert ici : *ὑπομνήματα*. Suidas dit que la vie d'Epictete se prolongea jusqu'à Marc-Antonin : *διὰ τίνος μέχρι Μάρκου Ἀντωνίου*.

(3) Au lieu de *ἀναμφιλόλος*, le manuscrit du Vatican porte *ἀναμφιλόγος*.

14 LEÇONS DE VERTU.

sans regarder un seul moment autre chose que la droite raison. Être toujours le même dans les douleurs aiguës, la perte des enfans, les longues maladies.

Il fut pour moi un exemple vivant que le même homme peut être très-vif, & cependant être modéré au point de n'avoir jamais eu d'humeur en donnant ses leçons, & d'avoir regardé toute sa science, & le talent qu'il avoit de la communiquer, comme le plus mince ornement de son être.

J'appris de lui comment il faut recevoir les services que nos amis paroissent nous rendre : n'en être ni accablé, ni ingrat.
(I. 8.) *παρὰ Ἀπολλωνίου* = *παραπέμποντα*.

X.

De Xestus :

Humanité ; exemple de gouvernement paternel dans son domestique.

Attention à vivre conformément à la nature d'un homme.

Gravité sans affectation.

Recherche continuelle de tout ce qui pouvoit plaire à ses amis.

Patience à supporter les fots & les discours vagues.

Se plier à tous les caractères, au point de rendre sa conversation plus agréable que celle des flatteurs mêmes, & en même tems s'attirer la plus grande vénération.

Habileté à trouver & à disposer avec méthode, les préceptes nécessaires pour bien vivre.

Jamais la moindre apparence de colère ni d'autre passion.

Ame imperturbable, & cependant remplie des plus doux sentimens pour les autres.

Louant sans battre les mains; savant sans ostentation. (I. 9.) *παρὰ ἑωστού = ἀνεπιφάντως.*

X I.

D'Alexandre le grammairien :

Ne prendre personne avec rudesse, & ne pas faire de reproches à ceux à qui il échappe un mot hors d'usage, ou irrégulier.

lier , ou un mauvais accent ; mais sous prétexte de répondre ou de confirmer ce qui vient d'être dit , ou simplement d'adopter la même idée , placer adroitement le mot convenable , comme si on n'avoit pensé qu'au sujet , & non à l'expression , ou bien prendre un autre détour également fin & couvert , pour faire sentir la faute. (I. 10.)

παρὰ Ἀλεξάνδρου = παρ' ἑπιτομῆσι.

X I I.

De Fronton :

Considérer combien il régneroit d'envie, de duplicité, d'hypocrisie, dans la cour d'un prince tyran ; & qu'en général ceux que nous appellons patriciens, sont plus éloignés que les autres hommes, de rien aimer. (I. 11.) *παρὰ Φροντωνός = εἰσι.*

X I I I.

D'Alexandre le Platonicien :

Ne pas dire ou écrire souvent, ni sans nécessité, à qui que ce soit : je n'ai pas le tems. Ce seroit se refuser, sous prétexte d'affaires, aux devoirs assidus qui naissent

de

de nos rapports avec la société. (I. 12.)

παρὰ Ἀλεξάνδρου = πράγματα.

X I V.

De Catulus :

Ne point mépriser les plaintes d'un ami, fussent-elles injustes ; les examiner & lui remettre son esprit dans son assiette.

Suivre l'exemple de Domitius & d'Athenodotus , qui faisoient les plus grands éloges de leurs précepteurs.

Aimer ses enfans d'une vraie & solide affection. (I. 13.) παρὰ Κατέλου = ἀγαπητικόν.

X V.

Exhortation de Maximus :

Se rendre maître de soi ; ne se laisser agiter par rien.

S'armer de courage dans les maladies , dans tous les autres accidens.

Avoir des mœurs réglées, douces & graves.

Expédier toutes les affaires sans se plaindre d'en trop avoir.

Il faut qu'un prince donne lieu de croire

18 LEÇONS DE VERTU.

que tout ce qu'il dit il le pense, & que tout ce qu'il fait est à bonne intention; qu'il ne soit surpris ni étonné de rien, ni précipité, ni lent, ni irrésolu; qu'on ne voie sur son visage ni abattement ni affectation de sérénité, ni air de colere ou de défiance. Que toujours porté à faire du bien & à pardonner, & toujours vrai, ces vertus paroissent être nées avec lui, & non le fruit d'une étude qui ait redressé la nature. Que jamais personne ne se croie méprisé de lui, ni ne puisse se croire plus homme de bien. Que cependant il sache répandre à propos un sel agréable dans sa conversation. (L. 15.)

παράκλησις = ευχαριστιζομαι.

X V I.

J'ai l'obligation à mon bifaïeul *maternel* de n'être point allé aux écoles publiques, d'avoir eu dans la maison ces excellens maîtres, & d'avoir appris que, pour de tels objets, il ne faut rien épargner. (L. 4.)

παρα πρόπαπου = ἀναλίσκιν.

CHAPITRE II.

Bienfaits que j'ai reçus des dieux.

JE leur rends *grâce*] d'avoir eu de bons aïeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons parens, de bons amis, presque tout ce qu'on peut desirer de bon; & de n'avoir manqué à aucun d'eux, quoique je me fois trouvé dans des dispositions à m'échapper, si l'occasion s'en fût présentée: mais la bonté des dieux a éloigné de moi les circonstances qui m'auroient fait tomber dans cette faute.

De n'avoir pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon aïeul; d'avoir conservé mon innocence dans la fleur de l'âge; de n'avoir point usé de mon sexe prématurément, & d'avoir même différé.

D'avoir été sous la puissance d'un prince tel que mon pere, qui a eu soin de me dé-

tacher de tout faſte , en me faiſant ſentir qu'on peut vivre dans un palais , & cependant ſe paſſer de gardes , de riches habits , de torches , de ſtatues & de tout luxe ſemblable ; que même on peut ſe réduire à une vie fort approchante de celle d'un particulier , ſans pour cela montrer ni baſſeſſe , ni lâcheté dans les occaſions qui exigent de la majeſté en la perſonne d'un empereur.

Qu'on m'ait donné *par adoption* un frere dont les mœurs ſont pour moi un motif de veiller plus particulièrement ſur les miennes , mais qui en même tems ne laiſſe pas de m'être agréable par ſa déference & ſon attachement ; & d'avoir des enfans qui ne ſont pas tout à fait dépourvus de talens naturels (1) , ni contrefaits.

(1) Remarquez ce mince éloge que fait Marc-Aurele de ſon fils Commode. Xiphilin , abrégiateur de Dion , dit : *Commode n'avoit point du tout de fineſſe ni de malice Il n'avoit que dix-neuf ans lors que ſon pere mourut , & qu'en mourant il lui laiſſa des curateurs choiſis parmi les plus confi dérables du ſénat , &c.*

Ce trait d'hiſtoire juſtifie Marc-Aurele des reproches

De n'avoir pas fait de plus grands progrès dans la rhétorique, la poésie, ou d'autres arts, dont l'attrait eut pû me captiver, si je me fusse apperçu que j'y devenois habile.

D'avoir donné de bonne heure à ceux qui avoient eu soin de mon éducation, les places qu'ils paroissoient désirer, & de n'avoir pas différé, en me flattant que, comme ils étoient jeunes, je pourrois toujours les leur donner.

De m'avoir fait connoître Apollonius, Rusticus, Maximus.

De m'avoir fait concevoir très-clairement & plusieurs fois, quelle est la vie conforme à la nature. Il ne tient donc pas aux dieux, à leurs faveurs, à leur résistance, à leurs inspirations, que dès à présent je ne vive conformément à ma nature; ou si je differe, c'est ma faute; c'est que je néglige les avertissemens, ou plutôt les préceptes des dieux.

qu'on lui fait d'avoir laissé l'empire à Commode. Ce fils y avoit droit par sa naissance.

22 BIENFAITS DES DIEUX ,

Que mon corps résiste si long-tems à la sorte de vie que je mene.

Que je n'aie pas touché à Bénédicte ni à Théodote , & que même dans la suite , ayant donné dans les passions de l'amour , je m'en fois guéri.

Qu'ayant souvent été fâché contre Rusticus , je ne me fois pas permis d'autres choses dont je me ferois repentir.

Que ma mere devant mourir jeune , j'aie du moins passé auprès d'elle les dernières années de sa vie.

Que lorsque j'ai voulu assister une personne pauvre , ou qui avoit besoin de quelque secours , on ne m'ait jamais répondu que je n'avois pas de fonds pour le faire , & qu'à mon tour , je ne fois pas tombé dans le cas d'avoir besoin du secours d'autrui.

D'avoir une femme si complaisante , si affectionnée à ses enfans , si amie de la simplicité (1).

(1) Le sage Marc-Aurele remercioit le ciel d'avoir donné au moins trois bonnes qualités à sa femme. *Cum tamen impuditiæ famâ graviter laborasset , quæ Antoninus vel nescivit vel dissimulavit.* CAPITOL.

D'avoir trouvé tant de bons sujets pour donner la première éducation à mes enfans.

De m'avoir indiqué en songe différens remèdes , sur-tout pour mes crachemens de sang & mes étourdissemens , comme il m'est arrivé à Gaëte & à Chrese.

Qu'étant né avec une grande passion pour la philosophie , je ne sois pas tombé entre les mains de quelque sophiste , & que je n'aie pas perdu mon tems à lire toutes sortes d'auteurs , ni à étudier la logique ou la physique.

Tous ces heureux événemens ne peuvent être arrivés que par la faveur spéciale des dieux , & par la fortune , *c'est-à-dire* , par une suite des dispositions de la Providence (1).

Ceci a été écrit dans le pays des Quades , sur la rivière de Gran (en Hongrie).

Et c'est le premier recueil de mes pensées. (I. 17.) *παρὰ τῶν θεῶν* = *Γρανύρα*. α. (2).

(1) Voir II. 3. du texte.

(2) Cette lettre numérale *alpha*, qui se trouve dans

CHAPITRE III.

Sur l'Être suprême, & les dieux créés.

I.

C'EST de son propre mouvement que la nature de l'univers s'est portée à faire le monde. Par conséquent, tout ce qui s'y passe maintenant, est une suite nécessaire de ses premières volontés, sans quoi il faudroit dire que l'Être suprême y auroit mis, sans réflexion & au hasard, les créatures même du premier ordre, quoiqu'il montre pour elles une inclination particulière. Cette pensée te rendra plus tranquille que tu ne l'es sur bien des choses, si tu te la rappelles. (VII. 75.) ἢ τῷ ὅλου = μνημονεύμενον.

Toutes choses sont liées entre elles par un enchaînement sacré, & il n'y en a peut-être aucune qui soit étrangère à l'autre : car

le texte grec publié par Xylander, indique une première partie des pensées de Marc-Aurèle, ou ses premières tablettes de poches,

tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble d'où dépend la beauté de l'univers. Il n'y a qu'un seul monde qui comprend tout ; *un seul Dieu qui est par-tout* ; une seule matière élémentaire , une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligens, & une seule vérité, comme aussi un seul état de perfection pour les choses de même genre, & pour les êtres qui participent à la même raison. (VII. 9.)

πάντα = ζών.

Ne te borne pas à respirer en commun l'air qui nous environne, mais commence aussi à ne plus avoir d'autres pensées que celles que nous inspire l'intelligence qui nous porte dans son sein. Car cette souveraine intelligence répandue par-tout (1), & qui se communique à tout homme qui fait l'attirer, est pour lui ce que l'air ne cesse d'être pour tout ce qui a la faculté de respirer. (VIII. 54.) *μηκέτι = δυναμένω.*

Celui qui vient de déposer dans le sein

(1) Au lieu de *πέχουσαι*, le manuscrit du roi, fol. 178 v. porte *πίφουσαι*. J'ai suivi la leçon ordinaire.

d'une mere le germe d'un embryon ; s'en va ; mais une autre cause lui succédant , travaille , & acheve le corps de l'enfant. Quelle merveilleuse production d'une si vile matiere ! Cette même cause fournit encore à l'enfant & lui porte dans les visceres un aliment convenable : puis une autre cause reprenant ce qui reste à faire , produit en lui le sentiment & l'instinct , en un mot , la vie , la force & toutes les autres facultés. Qu'elles sont admirables ces facultés & en grand nombre ! Quoique toutes ces choses soient fort cachées , il faut les contempler & y reconnoître la main d'une puissance qui agit en secret , comme nous reconnoissons une force qui attire en bas les corps pesans , ou qui porte en haut les corps légers. Ces sortes d'opérations ne se voient point avec les yeux du corps ; mais elles n'en sont pas moins évidentes. (X. 26.)

σπέρμα = *ἐναργῶς*.

Si l'intelligence nous est commune à tous , la raison qui nous constitue des êtres raisonnables , nous est également commune ;

& s'il en est ainsi, une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne; nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police, & il suit de là que le monde entier ressemble à une grande cité. Hé! en effet, de quelle autre police pourroit-on dire que l'espèce humaine dépend, sinon de celle de la cité entière? Mais est-ce de là, est-ce de notre commune cité, que nous sont venues l'intelligence, la raison, la loi? Car enfin ce que j'ai de terrestre m'est venu d'une certaine terre; ce que j'ai d'humide m'est venu d'un autre élément; & il en est de même des parties d'air & de feu qui sont en moi: elles me sont venues de sources qui leur sont particulières, puisque rien ne se fait de rien, ni ne retourne à rien; il faut donc aussi que mon intelligence me soit venue de quelqu'autre principe (*qui ne soit ni terre, ni eau, ni air, ni feu*). (IV. 4.)

εἰ τὸ = πῶθεν.

Pourquoi des âmes grossières & igno-

28. DE L'ÊTRE SUPRÊME.

rantes communiquent-elles leur trouble à une ame cultivée & instruite ? C'est celle qui a une fois connu l'origine des êtres , & leur fin ; & cette raison divine , qui pénétrant tout ce qui existe , fait passer l'univers , dans le cours des siècles , par les différentes révolutions dont elle avoit réglé l'ordre & la suite. (V. 32.) *διὰ τί = τὸ πᾶν.*

I I.

Il n'y a rien qui n'ait été fait à quelque dessein ; par exemple , le cheval , la vigne. Qu'y a-t-il là de surprenant ? LE SOLEIL lui-même te dit : j'ai été créé (1) pour faire un tel ouvrage , ET TOUS LES AUTRES DIEUX t'en disent autant. Mais toi , pourquoi as-tu été fait ? Est-ce pour te divertir ? Vois toi-même s'il y a du bon sens à le dire. (VIII. 19.) *ἕκαστον = ἔννοια.*

A ceux qui te demandent où tu vois des dieux , & ce qui te prouve qu'il y en a , pour les honorer autant que tu le fais ,

(1) *Créé*, dans le sens de Platon , de Timée de Locres , de Cicéron , &c.

réponds premièrement qu'ils sont visibles. Dis-leur ensuite : je n'ai jamais vu mon ame , & cependant je la respecte. Il en est de même de ces génies divins : comme j'éprouve continuellement leur pouvoir , je ne doute pas qu'il n'y ait des dieux , & je les révere. (XII. 28.) *πρὸς τοὺς = αἰδῶμαι.*

N O T E S.

[Quoique Marc - Aurele , en traitant bien des sortes de matieres , remonte souvent à la divinité , je n'ai pu tirer de son ouvrage qu'un petit nombre d'articles dont l'existence de l'Être suprême fasse l'objet principal. C'est pourquoi le chapitre qu'on vient de lire se trouve fort court. Mais il touche à un sujet sublime , plein d'obscurité , célèbre par toutes les sectes qu'il a fait naître , & qui se représente à presque toutes les pages de Marc-Aurele.

J'ai dû en éclaircir une fois les difficultés , autant du moins qu'il est en mon pouvoir de le faire. Je sens qu'une foule d'idées

s'offre devant moi. Mais je ne vais dire que ce qui me paroît être de la dernière clarté en raisonnement, ou bien des faits. Je laisse tout le reste à l'écart. On me saura peut-être gré de ce choix, & sur-tout de ma brièveté en un sujet si vaste.

Marc-Aurele raisonne assez souvent dans le système des atomes, du hasard, de l'athéisme (1). C'est que dans toutes les suppositions, il veut que l'on soit homme de bien, puisqu'en aucun cas, dit-il, on ne peut nier que nous n'ayons pour guide & pour loi notre esprit & notre raison, & qu'un homme ne peut vivre tranquille & content, s'il ne règle sa vie conformément à sa nature, c'est-à-dire, conformément à sa structure propre, dont la pièce principale est ce même esprit & cette même raison, qu'il ne peut contrarier sans remords (2).

Mais Marc-Aurele croyoit, ainsi que la plupart des philosophes, un seul Dieu su-

(1) II. II. IV. 3. VI. 10. 24. VIII. 17. IX. 28. 39. X. 6. XI. 18. XII. 14. 24.

(2) V. 16. VI. 16. 40. VII. 55. VIII. 12.

prême. S. Augustin a rendu cette justice à Socrate & à ses disciples (1).

Platon & Marc-Aurèle (2) n'avoient vu dans le monde sensible, que de la matiere & du mouvement. Ils avoient reconnu que la matiere n'a par elle-même aucune activité pour se transporter en masse d'un lieu à un autre, puisqu'au contraire elle résiste, de sa nature, au mouvement, à proportion de sa masse. Si le mouvement étoit essentiel à la matiere, plus il y auroit de masse dans un corps, plus il y auroit de forces vives réunies. Ils conclurent de là qu'il y avoit dans le monde un principe des mouvemens qu'on y voit; principe unique, universel (puisque tous les mouvemens sont de même nature, l'un ne différant de l'autre que par la direction & la force) & principe tout autre que la matiere qu'il met en action.

De plus, ils s'apperçurent que tous ces mouvemens n'étoient pas confus; que, par exemple, dans le corps humain & dans les

(1) De la cité de Dieu, VIII. 3. 4. 6.

(2) *Plato in Phæd.* de legibus, lib. 10. *Seneca, epist.* 65:

32 DE L'ÊTRE SUPRÊME.

corps célestes, il y avoit, parmi les mouvemens qui animent ces machines, différentes directions arrêtées, divers degrés de force, un ordre constant & des combinaisons assorties aux beaux effets qui en résultent; ce qui leur fit connoître, avec une parfaite évidence, que ce principe, quel qu'il fût, sans lequel le monde n'existeroit pas tel qu'on le voit, n'étoit nullement un principe aveugle; qu'il étoit doué d'intelligence, de raison, de volonté, libre & puissant au plus haut degré, &c.

Mais quelle est, en elle-même, la substance du principe universel & invisible, auquel ces attributs appartiennent?

Hélas! en donnant à l'homme une extrême curiosité de tout savoir, l'Auteur de la Nature ne lui accorda que la faculté de connoître en partie les propriétés des causes, & leurs différences: ce qui nous réduit à dire plutôt ce que chacune d'elles n'est pas, que ce qu'elle est.

En quoi consiste la matière? Quelle est l'essence de notre ame? Quelles sont les
loix

loix de son union avec le corps ? Qu'est-ce que c'est que l'ame des bêtes , &c. &c. &c ? Nous l'ignorons entièrement , quoique nous connoissions avec certitude , par la différence des effets que nous voyons , l'existence & la diversité des causes qui les produisent.

Il est bien étrange que de tant de législateurs qu'il y a eu jusqu'à présent dans le monde , pas un seul n'ait fait , pour le repos & le bonheur des sociétés humaines , la plus utile de toutes les loix ! C'eût été d'ordonner aux hommes , sous les peines les plus sévères , qu'ils eussent à contenir dans de justes bornes leur curiosité naturelle , & leur défendre absolument de parler & d'écrire sur des choses qui passent la portée de l'esprit humain.

Que de livres supprimés par là , ou réduits à bien peu de pages ! Que de dissensions prévenues ! Que de sang humain épargné !

Marc-Aurele fut bien plus retenu que ne l'avoient été avant lui tous les philosophes,

34 DE L'ÊTRE SUPRÊME.

à parler de la nature de l'Être suprême.

La plupart des Stoïciens avoient dit que la cause première étoit, ou un feu, ou une sorte de feu universel (1), dont le siége principal étoit au plus haut des airs. Jamais Marc-Aurele n'adopta cette supposition. Il dit même le contraire. IV. 4.

Il pensoit comme les Platoniciens.

Il a seulement employé une grande diversité d'expressions & d'analogies pour désigner cette première cause, dont il n'a fait qu'indiquer la nature par ses propriétés & ses effets, sans avoir eu la témérité de vouloir la définir.

D'abord il l'appelle simplement *cause* (*aitia*), c'est-à-dire, cause par excellence. Il l'appelle encore *cause divine*, ou *cause première*, ou *être suprême* (*hegemonicon*) (2).

Et pour écarter toute idée de matérialisme, il désigne très-souvent cette cause première par les mots de *raison*, d'*esprit* :

(1) Voir S. Augustin, *de la cité de Dieu*, liv. 8, ch. 5.

(2) IX. 6. VIII. 27. IX. 1. VII. 75. VI. 36. IX. 22. 26.

d'intelligence (logos, noos, dianoia). *La raison, dit-il, qui gouverne la substance de l'univers . . . La raison qui pénètre & administre toutes choses. . . L'esprit qui a tout disposé dans le monde (1). . . L'esprit & la raison font tout ce qu'ils veulent. . . L'intelligence de l'univers, &c. (2).*

Par le mot de *nature* Marc-Aurele entendoit la providence de l'Être suprême

(1) Il semble que la plupart des anciens concevoient l'esprit en général comme un principe de mouvement ; & que par cette raison ils avoient supposé, avec Timée & Platon, un esprit créé moteur de la machine du monde, & un autre dans chaque astre. D'autres même concevoient Dieu comme l'ame du monde (ainsi que Marc-Aurele s'exprime, IV. 40.) ; & Cudworth avoue que cette expression est susceptible d'un bon sens. *Eos qui mundum dicunt esse animatum, si latiori sensu hæc vox accipiatur, hoc unum significare non omnia quæ nos cingunt vita esse inania, sed naturam esse quandam æternam, viventem, sentientem & sapientem, à quâ hæc rerum universitas & condita primùm sit & perpetuè gubernetur. Quod si velint unicè qui mundi animam inculcare nobis non desinunt, quotquot Deo, ac religioni consultum cupiunt, in eorum sententiam concedere debent.* (SYST. INTEL. cap. V. sect. 3. §. 65, pag. 1126).

(2) VI. 1. 5. V. 32. IV. 46. V. 30. X. 33. IX. 28.

qui a fait la nature & qui gouverne (1) ; ou bien par ce même mot & par celui de *monde* il vouloit exprimer la fécondité des productions naturelles , leurs changemens , leurs vicissitudes , leur ordre , suivant les dispositions primitives de leur auteur.

Tous les savans sont d'accord que le nom de *Jupiter* est une épithete qui signifie *pere secourable* , ou *pere bienfaisant* ; épithete que les poètes donnerent à ce fils de Saturne , dont Varron avoit dit que l'on monroit encore le tombeau dans l'isle de Crete ; mais les philosophes n'entendoient , par cette épithete , que le Dieu suprême ; c'est dans ce sens que Marc-Aurele l'a employé , quoique rarement (2).

Il a bien plus souvent employé le seul mot *Dieu* , ou cette périphrase : *celui qui gouverne le monde* (3).

(1) II. 11. VII. 75. XI. 10. IX. 35. VII. 25. IV. 23. XII. 1. VI. 36. IX. 22.

(2) IV. 23. V. 8. XI. 8.

(3) XII. 23. VIII. 34. 56. XII. 2. 11. V. 34. VI. 10. 42. X. 25.

Enfin Marc-Aurele se représentoit le grand tout composé de Dieu & de ses ouvrages, sous les images familières du corps humain dans lequel l'ame commande, ou d'une grande cité gouvernée par un souverain. Ce sont des comparaisons nécessairement défectueuses, mais qui forment un tableau en grand & fort sensible (1).

En un mot, Marc-Aurele s'énonce si souvent & si positivement sur la spiritualité du premier principe, qu'il y auroit une extrême injustice à le soupçonner d'une autre façon de penser, comme l'ont fait certains savans qui ne l'avoient pas lu ou médité tout entier.

Il croyoit du fond du cœur la providence d'un Dieu suprême & de ses ministres, dont on parlera bientôt. Il tenoit même à cette croyance autant qu'à sa propre vie. *Qu'ai-je affaire, disoit-il, de vivre dans un monde sans providence & sans dieux (2) !*

(1) IV. 40. X. 1. II. 11. III. 11. IV. 4. 23.

(2) II. 11.

38 DE L'ÊTRE SUPRÊME.

Tels sont les éclairciffemens qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de toutes les pensées de Marc-Aurele qui ont du rapport à l'Être suprême.

Quant au texte particulier de ce chapitre , l'article premier , où il est dit que *la nature de l'univers a fait le monde* , ne peut être entendu que de l'auteur de la nature , & d'un seul Dieu , dont l'esprit éclaire notre raison , comme le portent les deux articles suivans & le dernier.

On lit dans un autre article , *que rien ne peut avoir été fait de rien*. La simple philosophie ne pouvoit pas aller plus loin. Il n'appartenoit qu'à la révélation de nous enseigner que les âmes ont été tirées du néant , ainsi que la matiere. Mais les raisonnemens de Marc-Aurele n'en subsistent pas moins. Notre raison est certainement venue d'une cause intelligente , soit par émanation , soit par voie d'existence nouvelle. Cette preuve de la divinité est très-lumineuse. Marc-Aurele la tenoit de So-

trate dans Xenophon , livre I (1).

De toutes les autres preuves que fournit en abondance le spectacle de la nature , Marc-Aurele n'a cité que la merveilleuse formation du fétus humain. On pourra être bien aise de voir encore deux autres raisonnemens de même goût , par lesquels on va terminer cette premiere note.

« Nous sommes dans l'usage (disoit Epic-
 » tete) de juger par la structure des beaux
 » ouvrages , qu'ils sont de la main d'un ou-
 » vrier , & qu'ils ont été faits avec réflexion.
 » Quoi donc ! chaque ouvrage de l'art
 » nous prouve l'existence d'un ouvrier , &
 » tous les objets qui sont dans la nature , la
 » structure même des yeux qui les voient ,
 » & la lumiere qui nous les rend visibles ,
 » ne démontreroit pas l'existence de leur
 » auteur ! Qu'on nous explique qui a
 » fait tout cela , & comment il est possible

(1) Les partisans du *système de la nature* demeurent sans réponse à cet argument si simple : *une cause aveugle & sans intelligence ne peut avoir produit un être intelligent.*

40 DE L'ÊTRE SUPRÊME.

» que des choses si admirables , où il éclate
» un si grand art , se soient faites sans des-
» fein & d'elles-mêmes ». (Liv. I, chap.
VI, vers la fin du texte grec d'Arrien),

Socrate avoit dit aussi , au rapport de
Xenophon :

« Ce souverain Dieu qui a bâti l'univers
» & qui soutient ce grand ouvrage , dont
» toutes les parties sont accomplies en
» bonté & en beauté , lui qui fait qu'elles
» ne vieillissent point avec le tems & qu'el-
» les se conservent toujours dans une im-
» mortelle vigueur , qui fait encore qu'elles
» lui obéissent inviolablement & avec une
» promptitude qui surpasse notre imagina-
» tion , celui-là , dis-je , est visible par tant
» de merveilles dont il est l'auteur ; mais
» que nos yeux pénètrent jusqu'à son trône
» pour le contempler dans ses grandes oc-
» cupations , c'est de cette façon qu'il est
» toujours visible ». (Xenophon , traduit
par Charpentier , liv. IV.)

Sur les dieux créés.

Ces dieux, suivant Marc-Aurele, étoient le soleil, la lune, les autres astres, ou plutôt les génies qui y présidoient, & que l'auteur de la nature avoit chargés de remplir diverses fonctions.

Tous les philosophes, avant & après Marc-Aurele, ont parlé avec mépris des dieux des poètes : dieux moins puissans que vicieux, adoptés par l'imbécille vulgaire. Personne n'ignore ce que Cicéron en a dit dans ses deux premiers livres de la nature des dieux, & ce que tous les autres savans païens en avoient pensé.

On peut faire sur ce sujet trois questions : Sur quoi étoit fondée l'opinion de ces génies appelés *dieux*, qui, selon les anciens, conduisoient les astres & veilloient sur les hommes ?

Pourquoi Marc-Aurele, après les autres philosophes, donnoit-il à ces créatures le nom de *dieux* ?

Pourquoi enfin Marc-Aurele leur offroit-il des sacrifices avec son peuple , au lieu de l'en détourner ?

Voici mes idées sur la première question.

L'homme est l'animal le plus intelligent & le plus industrieux qu'il y ait sur la terre. Son intelligence se distingue sur-tout en ce qu'il a lui seul la faculté de communiquer par la parole ses propres pensées , ce que l'espece brute n'a pas , dans les classes même des brutes qui ont les organes propres à parler , à qui on l'apprend , & qui passent avec nous toute leur vie.

L'industrie de l'homme est supérieure aussi , en ce qu'il invente , & que dans son espece une génération ajoute souvent à l'industrie de celle qui a précédé ; au lieu que l'industrie des abeilles (par exemple) est toujours restée dans son état primitif.

Mais si , en considérant cette échelle de tous les êtres animés qui peuplent la terre , la mer & les airs , nous remontons de bas en haut depuis l'huître jusqu'à l'homme ,

que de degrés d'intelligence ! Comparons l'industrie , je ne dis pas de l'huître , mais des finges même & des castors , à ce que l'homme fait , à l'aide de sa seule raison & de ses deux mains : quelle supériorité dans l'homme !

Cependant depuis l'homme jusqu'au plus haut degré d'intelligence dont une créature est susceptible , il reste un très-grand vuide à remplir ; car l'intelligence humaine , malgré sa supériorité sur celle des brutes , est bornée à nos besoins , à un très-petit nombre de connoissances. Elle ne connoît parfaitement aucune essence des choses. C'est ce que l'on a suffisamment expliqué dans la précédente note.

Quoi donc ! le principe de toute intelligence , ce principe infiniment puissant , n'auroit-il rien fait de mieux que l'intelligence très-bornée de l'homme ? Quoi ! la terre que nous habitons n'est qu'un point dans l'univers ; & parmi tous les êtres qui composent son assemblage , l'homme seroit , après le créateur , la première & la

seule espece raisonnable ; & le feroit au plus haut degre qu'une creature puisse l'être ?

C'est ce que les premiers sages de l'antiquité, ces sages qui, à mesure qu'ils étoient plus éclairés, se sentoient plus resserrés dans un cercle étroit de connoissances, ne purent concevoir, ni admettre comme possible. Ils conclurent de là qu'il existoit entre l'homme & le créateur un très-grand nombre d'intelligences plus parfaites les unes que les autres, & toutes supérieures à celle de l'homme (1).

Une nation privilégiée, que Dieu éclaira d'une révélation expresse, donna le nom d'*anges* de divers ordres, à ces intelligences intermédiaires entre Dieu & l'homme. Ce sont les envoyés & les ministres du très-haut. Elle leur donna le nom de dieux (*Elhoim*). Tous les savans en conviennent.

Les sages des autres nations placèrent

(1) Je trouve des idées fort approchantes de celles-ci dans la bibliotheque choisie de M. Le Clerc, tom. 2, pag. 403, art. de M. Græv.

les intelligences supérieures à l'homme , d'abord dans le soleil , cet astre qui , par les ordres du créateur , distribue au monde la lumière , la chaleur , la fécondité ; ensuite dans la lune & les étoiles , qui nous éclairent en l'absence de l'astre principal : ils regardèrent ces intelligences comme étant les principes créés & particuliers du mouvement des astres , par analogie sans doute à la cause intelligente & particulière qui dans l'homme tient le premier lieu , & lui fait exécuter des mouvemens volontaires. Ils les regardèrent aussi comme des ministres de l'Être suprême , qui , suivant ses ordres , gouvernoient toutes les parties de l'univers & veilloient en particulier sur l'espèce humaine , la plus excellente de celles de la terre.

Timée de Locres , Platon , Chrysispe , Plutarque (dont le petit-fils nommé Sextus fut un des instituteurs de Marc-Aurele) lui avoient transmis cette opinion devenue générale (1).

(1) Cicero , *in somnio Scipionis* , &c.

Mais pourquoi l'antiquité donna-t-elle à ces intelligences le nom de *dieux*, nom qui, suivant nos idées, ne convient qu'au seul être nécessaire & seul intelligent par essence ? C'est la seconde question.

Les mots sont de convention. Le sens de celui-ci a varié. Dans nos saintes écritures, le mot *dieu* n'est pas borné à désigner le divin créateur de tout ce qui n'est pas lui. Il est aussi employé à désigner toute autorité supérieure.

Dans l'Exode (VIII. 1.) le Dieu suprême dit à Moïse : *je vous ai établi le Dieu de Pharaon* ; c'est-à-dire, je vous ai donné sur Pharaon une grande autorité.

Dans le psaume 81, ce mot est appliqué aux juges en même tems qu'au Dieu suprême. *Dieu* (est-il dit) *s'est trouvé dans l'assemblée des dieux, & il juge les dieux étant au milieu d'eux ; jusqu'à quand jugerez-vous injustement ? J'ai dit : vous êtes des dieux & vous êtes tous enfans du très-haut, mais vous mourrez, &c.*

Parmi les païens, Symplicius me paroît

être celui qui a le mieux éclairci la difficulté, dans son commentaire du manuel d'Epictete. Voici comment il s'explique (pag. 367 de la traduction de M. Dacier) :

« Le premier principe étant la cause de
 » tous les autres , les reçoit & les renferme
 » tous en lui-même par une seule union. Il
 » est avant tout , il est la cause des causes ,
 » le principe des principes , le dieu des
 » dieux. . . . Si quelqu'un (ajoute-t-il) a
 » de la peine à appeller du même nom ces
 » principes particuliers & le principe géné-
 » ral & universel , il a raison ; il n'est pas
 » juste que des principes créés aient le même
 » nom que celui qui les a produits. Qu'il
 » appelle donc simplement *principes* , ces
 » principes particuliers , & qu'il appelle le
 » général , *principe des principes*. . . . La
 » cause des êtres étant au-dessus de toutes
 » choses , n'a point de nom propre qui puisse
 » l'exprimer & la faire connoître. . . . Mais
 » de tous les noms qui ont été donnés aux
 » êtres qui sont après elle , nous choisissons
 » les plus précieux & les plus honorables

» pour les lui donner ; & le nom même de
 » *Dieu* , comme je l'ai déjà dit , est em-
 » prunté des corps célestes , &c ».

Ce font donc ces corps célestes , ou , pour mieux dire , les intelligences qui , selon ce systême , les gouvernoient & qui avoient un soin particulier de l'homme , que Marc-Aurele nomme les dieux visibles , en ajoutant que , quand même ils seroient invisibles comme l'esprit humain l'est , ils n'en mériteroient pas moins d'être honorés.

Nous honorons dans notre religion les divers chœurs des anges , & particulièrement nos anges gardiens , comme étant les saints ministres du Dieu éternel.

Et de leur côté , les philosophes anciens révéroient , sous le nom de dieux , les mêmes , ou à peu près les mêmes intelligences : c'est un fait. Epictete disoit (1) , au rapport d'Arrien (I. 14.) :

« Dieu a placé près de chacun , pour le
 » garder , un génie qui ne dort jamais &

(1) De même Zenon. (Diogene Laërce , liv. VII , §. 151),

» qui ne peut être surpris. Pouvoit-il nous
 » donner un gardien plus excellent & plus
 » soigneux? Ainsi, quand vous avez fermé
 » vos portes & fait de l'obscurité dans vo-
 » tre chambre, songez à ne pas dire que
 » vous êtes seul; car vous ne l'êtes pas,
 » puisque Dieu y est & votre génie aussi :
 » ont-ils besoin de lumière pour voir ce
 » que vous faites »? (ἐπίτροπον = ποιείτε).

Marc-Aurele rapportoit tout à l'Être su-
 prême. *M'arrive-t-il quelque chose*, disoit-il
 (VIII. 25), *je la reçois en la rapportant*
aux dieux, & à cette source commune de
toutes choses, d'où procede tout ce qui se
fait. On trouve dans ce discours deux cau-
 ses exprimées, *les dieux & la source de tout;*
 les ministres de la providence & le Dieu
 suprême. C'est ce qu'on verra plus ample-
 ment au chapitre de la providence.

Au reste, il regardoit les dieux créés
 comme des modeles de toutes les vertus :

Les dieux, dit-il (XII. 5.), *sont très-bons*
& très-justes, & (X. 8.) les dieux ne se sou-
cient pas d'être simplement loués par des

êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des âmes en tout pareilles aux leurs . . . qui fassent tout ce qui convient à la raison que leur est propre.

Marc-Aurele étoit donc bien éloigné d'avoir, au sujet des dieux qu'il adoroit avec le peuple, les idées que les poètes en avoient données : idées prosrites par tous les philosophes, comme étant des fables également fausses & dangereuses pour les mœurs. C'est ce que Platon avoit fortement établi dans ses livres de la république, & que Cicéron a répété si élégamment.

Mais, dira-t-on, le sage Marc-Aurele, au lieu de détromper le peuple de ses erreurs sur les faux dieux, y entretenoit ce peuple, en sacrifiant avec lui au pied de leurs statues. C'est la troisième question.

Je n'ai garde de vouloir donner Marc-Aurele pour un homme aussi parfait qu'un bon chrétien ; mais un motif de justice ne me permet pas de taire quelques faits, dont

le premier est une belle pensée de Marc-Aurele, relative à la matiere que nous traitons. Je vais la rapporter, laissant au lecteur le plaisir d'en faire l'application.

« Que jé fais peu de cas, *dit-il* (IX. 29.) ;
 » de ces petits politiques qui prétendent
 » qu'on peut faire mener à tout un peu-
 » ple une vie de philosophes ! Ce ne sont
 » que des enfans. O homme, quelle est ton
 » entreprise ? Fais de ta part ce que la rai-
 » son demande. Tâche même, dans les oc-
 » casions, d'y ramener les autres ; mais ne
 » compte pas pouvoir jamais établir la ré-
 » publique de Platon ; sois content si tu
 » parviens à les rendre un peu meilleurs ;
 » ce ne sera pas peu de chose. Quelqu'un
 » pourroit-il changer ainsi les opinions de
 » tout un peuple ? Mais sans ce change-
 » ment, que feras-tu ? Des esclaves qui gé-
 » miront de la contrainte où tu les tien-
 » dras, des hypocrites qui feront semblant
 » d'être persuadés, &c ».

On peut voir, dans l'histoire ecclésiast-

rique de l'abbé de Tillemont , sous l'empire de Marc-Aurele , l'attachement furieux des païens pour un culte ancien , seul autorisé par l'état , & qui étoit encore embelli par de magnifiques spectacles.

Socrate avoit dit :

« Vous savez la réponse ordinaire de
 » l'oracle de Delphes à ceux qui deman-
 » dent ce qu'il faut observer pour faire un
 » sacrifice agréable aux dieux » : *suivez la*
coutume de votre pays, leur dit-il. (*Xéno-*
phon , liv. IV. Des choses mémorables de
Socrate , traduction de Charpentier).

Ces oracles , vrais ou faux , avoient passé dans l'esprit des philosophes pour une excellente regle de conduite extérieure.



CHAPITRE IV.

Providence.

I.

OU le monde a été bien ordonné , ou ce n'est qu'un mélange confus de matieres entassées (1), qui cependant forment le monde. Mais quoi ! se peut-il que dans ton corps il y ait de l'arrangement , & que dans ce grand tout il n'y ait que désordre ? & cela pendant que toutes ses parties sont distinctes & répandues comme elles le sont , & que tout marche d'accord ? (IV, 27.)

ἤτοι = συμπαθῶν.

II.

Représente - toi sans cesse le monde comme un seul animal , composé d'une seule matiere & d'une seule ame. Vois comment tout ce qui se passe y est rapporté à

(1) M. Ménage dit que Loyerius avoit lu διατεταγμένους & συμπεφυρμένους. (Note manuscrite que j'ai). Le dernier conviendroit.

un seul principe de sentiment ; comment une seule impulsion y fait tout mouvoir ; comment toutes les productions y sont l'effet d'un concours de causes, Admire leur liaison & leur enchaînement, (IV, 40.)

αἰὲ ἢν = συμμῆριστις (1).

I I I.

Toutes choses s'accomplissent suivant l'ordre de la nature universelle, & non suivant les impressions de quelqu'autre cause qui l'environne extérieurement, ou qui soit renfermée dans son sein, ou distante d'elle en dehors, (VI, 9.) μετὰ = ἐπιτημένον.

I V.

Toutes les œuvres de la divinité sont pleines de sa providence, L'empire de la fortune n'est nullement indépendant de la nature, ou de la liaison & de l'enchaînement des causes que la providence régit, Ainsi la providence est la source de tout, De plus, tout ce qui arrive étoit nécessaire

(1) Marc-Aurèle compare le monde à un seul corps animé. Voir ma note sur le chapitre précédent, & sur tout le passage de Cudworth.

& contribue au bel ordre de cet univers dont tu fais partie. Tout ce qui entre dans le plan de la nature & qui tend à la conserver en bon état , est bon pour chacune de ses parties. Or le bon état du monde ne dépend pas plus des divers changemens des élémens , que du changement des êtres qui en sont composés. Que cela te suffise. Que toujours ces vérités te servent de regle ; & laisse-là ces *autres* livres dont tu es si affamé , de crainte que tu ne murmures un jour de ta mort , au lieu de la recevoir dans une vraie paix d'esprit , en bénissant , du fond du cœur , les dieux. (II. 3.) τὰ τῶν θεῶν = τοῖς θεοῖς.

V.

Si les dieux ont délibéré sur moi & sur les choses qui doivent m'arriver , leur délibération ne peut avoir été que bonne , car on ne peut pas imaginer un Dieu sans sagesse. Mais quel motif auroient eu les dieux de se porter à me faire du mal , & que leur en reviendrait-il , ou à cet univers dont ils ont tant de soin ?

En supposant qu'ils n'ont pas délibéré particulièrement sur moi, ils ont du moins arrêté un plan général; & puisque les choses qui m'arrivent sont une suite nécessaire de ce plan, je dois les embrasser avec amour.

Si enfin on suppose que les dieux n'ont délibéré ni sur moi ni sur l'univers (ce qu'il seroit impie de croire), alors il ne faut plus faire ni sacrifice, ni prières, ni sermens, ni rien de tout ce que nous faisons, comme vivant avec des dieux toujours présens; mais dans cette supposition, que les dieux ne pensent à rien qui puisse nous regarder, il m'est libre de délibérer sur moi, & ma délibération ne peut avoir pour objet que mon intérêt. Or tout ce qui peut être utile à chaque individu, se réduit au bien être convenable à sa structure propre, à sa nature particulière. Je suis, par ma nature, un être raisonnable & sociable. J'ai un pays & une patrie; comme Antonin, j'ai Rome; & comme homme, j'ai le monde. Ainsi mon bonheur ne peut se trouver que dans

ce qui est avantageux aux sociétés dont je suis. (VI. 44.) *εἰ μὴ = ἀγαθὰ.*

VI,

Les choses de ce monde sont toujours les mêmes ; elles se meuvent en cercle , les unes en haut , les autres en bas , d'un siecle à l'autre. Mais de deux choses l'une : ou l'intelligence de l'univers agit sur chaque partie , auquel cas il faut bien se soumettre à ses impulsions ; ou bien elle a donné une fois le mouvement , & tout le reste va de suite , chaque effet tenant à sa cause (1) , comme une chaîne d'atomes ou d'éléments indivisibles.

Quoi qu'il en soit , s'il y a des dieux , tout va bien ; mais , en supposant le hasard , ton intelligence en dépend-elle ? (IX, 28 en partie) , *τ' αἴτια = ἐχρή.*

(1) La fin de cet article est difficile à expliquer. J'ai rendu *Καὶ τί ἐν τῷ* , par ces mots : *chaque effet tenant à sa cause , comme une chaîne , &c.* me fondant sur d'autres articles du texte VI. 38. IX. 1. Il a bien fallu prendre un parti.

V I I.

La matiere de tous les êtres est obéissante & souple entre les mains de la raison *suprême* qui en dispose. Mais cette raison *divine* n'a dans son essence aucun principe qui la porte à leur faire du mal ; car elle n'a en soi aucune malice. Aussi ne fait-elle aucun mal ; mais , en produisant toutes choses , elle les conduit à leur fin. (VI. 1.)

ἡ τῶν ὅλων = περαίνεται.

V I I I.

Ce concombres est-il amer ? laisse-le. Y a-t-il des ronces dans le chemin ? détourne-toi ; c'est assez : & ne dis pas : pourquoi ces choses là se trouvent-elles dans le monde ? car tu servirois de risée à un physicien , comme tu en servirois à un menuisier , à un cordonnier , en les blâmant de laisser voir dans leurs boutiques les copeaux & les rognures de leur travail. Cependant ils ont des endroits à mettre ce rebut ; au lieu que la nature de l'univers n'a rien qui soit hors d'elle. Mais c'est cela même qui doit te

donner plus d'admiration pour l'art de la nature, qui, ne s'étant donné d'autres bornes qu'elle, change & convertit en soi, pour en faire de nouvelles productions, tout ce qui paroît corrompu, vieilli & inutile. Elle n'a pas besoin de matiere du dehors, ni de lieu pour y jeter ce qui se gâte. Elle se suffit & trouve en elle-même tout ce qu'il faut, le lieu, la matiere & l'art. (VIII, 50) *εινος = ιδία.*

I X.

L'Asie, l'Europe ne sont que de petits coins de l'univers. Toute la mer n'est qu'une goutte d'eau; le mont Athos, un grain de sable; le siecle présent, un point de l'éternité. Toutes choses sont petites, changeantes, périssables; elles viennent toutes d'en haut; elles viennent de la raison universelle, ou immédiatement, ou par suite d'une premiere volonté. La gueule même des lions, les poisons, & tout ce qu'il y a de malfaisant, sont, ainsi que les épines & la bœue, des suites ou des

accompagnemens de choses grandes & belles. Ne t' imagine donc pas que rien soit étranger à celui que tu adores. Pense mieux à l'origine de tout. (VI. 36.) *Αριστ.*
 = επιλογίζου.

X.

Autres observations à faire : les accidens même des corps naturels ont une sorte de grace & d'attrait ; par exemple , ces parties du pain que la chaleur du feu a fait entrer'ouvrir : car quoique ces crevasses se soient faites , en quelque manière , contre le dessein du boulanger , elles ne laissent pas de donner de l'agrément au pain , & d'exciter à le manger.

Les figues mûres se fendent ; les olives parfaitement mûres semblent approcher de la pourriture , & tout cela cependant ajoute un mérite au fruit.

Les épis courbés , les fourcils épais du lion , l'écume qui sort de la bouche des sangliers , & beaucoup d'autres objets semblables , sont fort éloignés de la beauté , si

On les confidère chacun en particulier ; cependant , parce que ces accidens leur font naturels , ils contribuent à les orner , & l'on aime à les y voir.

C'est ainfi qu'un homme qui aura l'ame fenfible , & qui fera capable d'une profonde réflexion , ne verra , dans tout ce qui existe en ce monde , rien qui ne foit agréable à fes yeux , comme tenant , par quelque côté , à l'ensemble des chofes.

Dans ce point de vue , il ne regardera pas avec moins de plaifir la gueule béante des bêtes féroces , que les images qu'en font les peintres ou les fculpteurs. Sa fageffe trouvera dans les perfonnes âgées une forte de vigueur & de beauté auffi touchantes pour lui , que les graces de l'enfance. Il envifagera du même œil beaucoup d'autres chofes qui ne font pas fenfibles à tout le monde , mais feulement à ceux qui fe font rendu bien familier le fpectacle de la nature & de fes différens ouvrages. (III. 2.)

χρη = προαιεήλας.

NOTES.

[Comment accorder avec une providence les maux & les désordres apparens de ce monde? Grande question que toutes les générations de l'espece humaine s'étoient faite, & que Marc-Aurele a renouvelée à son tour.

Autre question née de celle-là: n'y a-t-il rien qui ait résisté ni qui résiste encore au premier principe de l'ordre du monde?

De plus, Marc-Aurele parle souvent de destin, de fortune, de nécessité, de liaison & d'enchaînement de causes & d'effets. Ces expressions ne contredisent-elles pas ce qu'il dit ailleurs de la providence?

Question relative aux précédentes: comment concilier la liberté des êtres raisonnables avec l'arrangement général des corps?

Pour entendre Marc-Aurele dans la partie principale de son ouvrage, il faut savoir ce qu'il a pensé sur ces quatre points.

Plusieurs favans s'y sont trompés, faute d'avoir assez combiné & médité ses pensées. Une des causes de leur méprise a été, sans doute, que Marc-Aurele, comme on l'a observé sur le chapitre précédent, a souvent raisonné dans la supposition des atomes & du hasard; mais c'étoit pour se mieux exciter à suivre la raison que tous les systêmes laissent à l'homme, il ne croyoit point à ces systêmes.

En général, il m'a paru que Marc-Aurele, qui n'écrivoit que pour lui seul, tenoit uniquement pour certaines les choses dont il s'étoit formé une idée très-claire & très-distincte, & que cependant il ne se refusoit point au vraisemblable qui approche plus ou moins du certain, mais sans confondre l'un avec l'autre.

Après ces observations préliminaires, suivons les questions.

I.

Sur les maux & les désordres apparens.

Marc-Aurele donne, à ce sujet, quelques

explications très-plausibles ; mais il ne les donne que pour vraisemblables , & il fait sentir que leur probabilité remonte à deux principes certains qui en font la clef.

Premier principe. L'Être suprême est bon.

Marc-Aurele dit à l'article 5 de ce chapitre : *On ne peut pas imaginer, un Dieu sans sagesse..... Quel motif auroient eu les dieux de se porter à me faire du mal ?* Et à l'article 7 : *La raison divine n'a dans son essence aucun principe qui la porte à faire du mal aux êtres qu'elle a produits , car elle n'a en soi aucune malice ; aussi ne fait-elle aucun mal , &c.* Et à l'article premier du chapitre précédent : *C'est de son propre mouvement que la nature de l'univers s'est portée à faire le monde , &c.*

En effet, il n'est pas concevable qu'un ouvrier libre & très-puissant ait produit des êtres raisonnables tout exprès pour les rendre malheureux.

Un tyran cruel ne se plaît à faire des malheureux qu'autant que par - là il fait
montre

montre de la grandeur douteuse de son pouvoir, & qu'il l'affure par la terreur.

L'objet du mal, comme mal, ne peut, de sa nature, être un bien.

Second principe. Ce grand ouvrier n'a rien mis dans le monde que pour quelque usage, pour quelque fin utile au grand tout; & l'espece humaine en fait partie. C'est ici le grand & beau principe de Marc-Aurele; on le retrouve presque par-tout dans son ouvrage, & ce principe est évident. Jamais ouvrier ne mit exprès dans sa machine une piece de mouvement sans objet de service. L'auteur du monde est le seul qui connoisse à fond, & son art & le jeu des pieces dont il a composé le monde. Il lui a été impossible de produire un être aussi parfait que lui. C'est donc une extrême témérité à un petit individu, tel que l'homme, de murmurer contre l'ouvrage, & de le critiquer.

Une tête sage doit se tenir au raisonnement de Marc-Aurele, & ne chercher, comme lui, aux difficultés qui se présen-

tent , que des explications favorables , parce que toute autre explication ne peut être que fausse.

I I.

QUESTION : *Si quelque chose a pu résister au grand ouvrier.*

SENEQUE se demande *pourquoi Dieu a été assez injuste , dans le partage du destin , pour assigner à des gens de bien la pauvreté , des plaies , une mort cruelle ; & il se répond que l'ouvrier ne sauroit changer sa matiere , & qu'elle a comporté ses défauts.*

Marc-Aurele dit au contraire (VI. 1. VII. 75.) que la matiere est obéissante & souple entre les mains de Dieu , & il la compare à de la cire.

En effet , la géométrie démontre que la matiere est divisible à l'infini ; & l'expérience nous fait voir que la matiere , loin d'avoir de soi aucun mouvement , résiste à nos impulsions. Comment donc la matiere pourroit-elle résister à celui qui peut seul & la mouvoir & la diviser à l'infini ?

D'autres philosophes cherchant à expliquer les difficultés de la providence, avoient supposé deux principes actifs, l'un auteur du bien & de l'ordre, l'autre auteur du mal & du désordre. Marc-Aurele a rejeté cette chimere, par la raison du spectacle toujours uniforme de la nature ; spectacle dont il parle très-souvent.

En effet , deux principes égaux & contraires seroient nécessairement en guerre , & l'égalité de leurs forces eût produit le repos, eût empêché le monde, ou d'exister , ou de se mettre en mouvement.

Ces raisons sont persuasives , au lieu que les argumens métaphysiques de l'école ne touchent point ; ils ne font qu'embarrasser.

III.

Destin , fortune , &c.

L'article 4 de ce chapitre leve toute difficulté sur ces expressions.

Le destin , ou la fortune , selon Marc-Aurele , ne sont que *la liaison & l'enchaînement des causes que la providence régit.*

CICÉRON avoit dit , après de plus anciens philosophes , que le destin (*fatum*) n'est autre chose que la volonté efficace & la parole de l'Être suprême (1).

On a vu , dans la note sur le précédent chapitre , que les dieux créés ne sont que les ministres de l'Être suprême. Quoique ces ministres aient un grand pouvoir , il est borné par les destins ; c'est-à-dire , par l'ordre général établi de Dieu : ordre qu'ils ne sauroient déranger. On ne peut l'entendre autrement ; & dès-là toutes les belles imaginations d'Homere en ce genre , deviennent très-raisonnables.

I V.

Sur la liberté ou le libre arbitre.

Les hommes ont souvent détourné des fleuves , aplani des montages , creusé de grands lacs , joint des mers séparées ; & quoique la pesanteur des eaux les précipite vers les lieux les plus bas , si je resserre

(1) *Fatum , jussum & dictum Dei. De divinat. 1. Saint Augustin , de la cité de Dieu, V. 9.*

dans des tuyaux un petit ruisseau qui tombe de la colline prochaine, j'en fais jaillir en l'air, j'en arrose mes fleurs & mes légumes. Je suspens, j'arrête sa course vers la mer ; mais la pesanteur générale des eaux subsiste, quoi que je fasse. Je ne saurois la détruire, & la machine du monde n'en va pas moins.

Que conclure de là ? L'ordre primitif & ma liberté sont deux points de fait également constans, que je suis obligé d'avouer, quoique j'en ignore le nœud précis. L'auteur de la nature s'en est réservé la connoissance ; il m'est seulement permis d'imaginer que les piéces de la machine du monde ont entr'elles du jeu & de la flexibilité jusqu'à un certain point ; que ce n'est point un engrenage dur, encore moins une chaîne de fer incapable de prêter.

Tous les stoiciens ont reconnu notre liberté. Ils l'ont même poussée trop loin : mais ils l'ont bornée aux mouvemens volontaires du corps, & à notre choix entre le bien & le mal moral. Cependant l'in-

fluence, quoique médiocre, de notre pouvoir physique & libre sur la nature, démontre clairement qu'il y a autre chose dans le monde qu'une chaîne matérielle de causes & d'effets.

Presque tout l'ouvrage de Marc-Aurèle suppose ou atteste positivement le fait de la liberté humaine, ainsi que l'existence d'un premier principe intelligent. Un savant, qui l'a traité de matérialiste, n'avoit pas fait ces observations. Je n'aime point à critiquer, encore moins un auteur vivant; mais s'il veut bien lire saint Augustin, *de la cité de Dieu*, il y trouvera (liv. V, chap. 8, 9 & 10.) que *dans la philosophie des stoïciens, l'enchaînement des causes, ni même la nécessité, n'excluent nullement la providence ni la préscience de Dieu, ni notre liberté.*

Avec ces quatre éclaircissemens, on ne fera point arrêté dans la lecture des pensées de Marc-Aurèle, qui ont rapport à la providence.]

C H A P I T R E V.

Résignation.

I.

Nous travaillons tous à l'accomplissement d'un même ouvrage ; quelques-uns avec connoissance & intelligence, les autres sans réflexion, comme Héraclite a dit, si je ne me trompe, que ceux même qui dorment sont des ouvriers qui contribuent de quelque chose à ce qui se fait dans le monde. L'un y contribue d'une façon, l'autre d'une autre : mais celui qui murmure contre les accidens de la vie, qui se roidit contre le cours général des choses pour l'arrêter, s'il étoit possible, y contribue encore plus, car le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te ranger. Quelque parti que tu prennes, celui qui gouverne l'univers saura bien se servir de toi. Il te mettra toujours parmi les coopérateurs & au

nombre des êtres qui servent utilement à l'ouvrage. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une comédie ce vers plat & ridicule que Chryssippe a cité. (VI. 42.)

πάντες = μέμνηται

I I .

La raison, qui gouverne l'univers, connoît parfaitement sa propre nature; elle fait bien tout ce qu'elle fait, & sur quels sujets elle agit. (VI. 5.) ὁ διοικῶν = ὅλης.

I I I .

Tout ce qui arrive dans le monde y arrive justement, comme tu le reconnoîtras si tu es bon observateur; & cela non seulement par rapport à l'ordre arrêté des événemens, mais je dis selon les regles de la justice, & comme étant envoyé par quelqu'un qui distribue les choses selon le mérite. Continue donc d'y prendre garde, & tout ce que tu feras, fais-le dans cette pensée, pour te rendre homme de bien; je dis homme de bien dans le vrai sens de ce

mot. Que ce soit la regle de toutes les actions de ta vie. (IV. 10.) ὅτι πάντες τῶν.

I V.

Ne fais & ne pense rien que comme si tu étois sur le point de sortir de la vie. Ce n'est pas que sortir de la vie soit une chose fâcheuse s'il y a des dieux, car ils ne te feront aucun mal; & s'il n'y en a point, ou s'ils ne prennent aucun soin des choses d'ici bas, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans providence & sans dieux! Mais il y a des dieux, & ils ont soin des choses humaines, & ils ont mis dans l'homme tout ce qu'il falloit pour qu'il ne tombât pas dans de véritables maux; car si dans tout le reste il y avoit un vrai mal, les dieux y auroient pourvu, & nous auroient donné les moyens de nous en garantir. Mais ce qui ne peut rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse? En effet, si la nature qui gouverne le monde avoit souffert ce désordre, ce seroit donc, ou

parce qu'elle auroit ignoré que ce fût un désordre, ou parce que l'ayant su, elle n'auroit pu le prévenir ni le rectifier. Or, on ne peut pas penser qu'elle ait fait par ignorance ou par foiblesse une si étrange bévue que de laisser tomber indifféremment, & sans distinction, les biens & les maux sur les bons & sur les méchants. Et puisque la mort & la vie, l'honneur & l'opprobre, la douleur & le plaisir, les richesses & la pauvreté, que toutes ces choses, dis-je, qui de leur nature ne sont ni honnêtes, ni honteuses, arrivent également aux méchants & aux bons, il s'enfuit que ce ne sont ni de véritables maux, ni de véritables biens.

(II. II.) *ως ἴδη = ἰσῆ.*

V.

O univers! tout ce qui te convient m'accommode. Tout ce qui est de saison pour toi, ne peut être pour moi, ni prématuré, ni tardif. O nature! ce que tes saisons m'apportent, est pour moi un fruit toujours mûr. Tu es la source de tout, l'assemblage de tout, le dernier terme de tout,

Quelqu'un a dit : ô chere ville de Cécrops !
 Pourquoi ne dirois-tu pas *du monde* : ô
 chere ville du grand Jupiter ! (1) (IV. 23.)

πᾶν μοι = Διός.

V I.

Comment se peut-il que les dieux , qui
 ont arrangé toutes choses dans un si bel
 ordre & avec tant d'amour pour l'espece
 humaine , aient négligé un seul point ? C'est
 que des hommes très-vertueux , après avoir
 vécu dans une espece de commerce conti-
 nuel avec la divinité , & s'en être fait ai-
 mer par quantité de bonnes actions & de
 sacrifices , ne soient plus rappelés à la vie
 lorsqu'une fois ils sont morts , & qu'ils
 soient éteints pour toujours ?

S'il en est ainsi , tu dois être persuadé
 que c'est bien , & que les dieux en eussent
 ordonné autrement s'il l'eût fallu ; car la
 chose étoit possible , s'il eût été juste qu'elle
 fût. Et si un tel événement eût été dans
 l'ordre de la nature , on l'auroit vu arriver

(1) Je rejette la variante du manuscrit du Vatican.
 C'est évidemment une faute.

par des causes naturelles. Mais de cela même qu'il n'arrive point (s'il est vrai qu'il n'arrive pas), tu dois conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois même que dans cette curieuse recherche tu disputes des droits de l'homme vis-à-vis de Dieu. Or, nous n'en userions pas ainsi avec des Dieux, s'ils n'étoient souverainement bons & souverainement justes; & cela étant, ils n'ont rien oublié de ce qu'il étoit juste & raisonnable de faire dans l'arrangement du monde. (XII. 5.) *πῶς = διακοσμήσει.*

V I I.

Si c'est être étranger dans le monde que d'ignorer ce qu'il y a, ce n'est pas l'être moins que d'ignorer ce qui s'y fait. Homme déserteur, celui qui se dérobe à l'empire des loix; aveugle, celui qui a les yeux de l'intelligence fermés; pauvre, celui qui a besoin de quelque chose, & qui n'a pas de son fonds ce qui fait vivre heureux; absès dans le corps de l'univers, celui qui se retire & se sépare de la raison de la com-

mune nature , en recevant avec chagrin les accidens , car c'est elle qui te les apporte & qui t'a porté aussi ; coupable de schisme dans la ville , celui qui dans le cœur se détache de la société des êtres raisonnables , car il n'y a dans le monde qu'une seule & même raison. (IV. 29.) *εἰ ξενος = ούσης.*

V I I I.

Jette-toi volontairement dans les bras de la Parque. Laisse-la te filer telle sorte de jours qu'il lui plaira. (IV. 34.) *ικῶν = εὐλελει.*

I X.

Ils mangent , ils boivent , ils ont recours à la magie pour se détourner du courant qui les mene à la mort. Mais Dieu leur envoie-t-il vent-arrière ? il faut céder. Leur peine ne mérite pas nos larmes. (VII. 51.) *καὶ σίτοισι = ἀνοδύροις.*

X.

Ce que la nature de l'univers apporte à

chacun lui est utile, & l'est au moment qu'elle l'apporte. (X. 20.) συμφοραί = φέρει.

X I.

Les dieux me négligent-ils moi & mes enfans? cela même doit avoir sa raison. (VII. 41.) ἰδί = τῶ. [*D'un poète inconnu.*]

X I I.

Un homme instruit & modeste dit à la nature qui donne tout & qui retire tout : donne-moi ce que tu voudras, reprends tout ce qu'il te plaira ; & il ne le dit point par fierté, mais par un sentement de résignation & d'amour pour elle. (X. 14.) τῆ ταῖα = ἀνῆ.

N O T E S.

[La raison humaine ne sauroit porter plus loin la résignation à la volonté divine que l'a fait Epictète dans Arrien. J'en vais traduire quelques traits que Marc-Antonin semble avoir supposés comme très-connus de son tems.]

« L'homme honnête & bon..... soumet
» sa volonté à celui qui gouverne l'univers,
» comme les bons citoyens aux ordonnances de la ville. En effet , comment
» opérons-nous lorsqu'il s'agit d'écrire ? Si
» je veux tracer le nom de *Dion*, voudrai-
» je que le choix des lettres dépende de
» moi ? Non : on m'a montré à ne choisir
» que les lettres qu'il faut. Il en est de même
» en fait de musique, comme en général
» dans toutes les choses où il faut de l'art
» & de la science. Il seroit inutile de rien
» apprendre , si la pratique dépendoit de la
» fantaisie de chacun. Me sera-t-il permis,
» à cause de ma liberté (le plus grand &
» le premier des biens), de vouloir ceci ou
» cela , selon mon caprice ? Non , sans
» doute ; car , pour être bien instruit , il
» faut avoir appris à vouloir que chaque
» chose soit comme elle est. Et comment
» est-elle ? Comme l'ordonnateur l'a dis-
» posée. Sa disposition a été que , pour une
» bonne harmonie du tout, il y eût un été,
» un hiver, d'abondantes moissons , de la

» stérilité , de la vertu , du vice , & toutes
 » les autres contrariétés semblables. Mais ,
 » direz-vous , il faut donc qu'Épictète soit
 » estropié d'une jambe ? Vil esclave , est-ce
 » ainsi que pour une chétive jambe tu fais
 » le procès au monde ? La refuseras-tu à
 » l'ordre universel ? Ne rentreras-tu point
 » en toi-même ? Ne la céderas-tu pas de
 » bonne grace à celui qui te l'a donnée ?
 » Murmureras-tu , te fâcheras-tu contre ce
 » que le grand Jupiter a arrangé , contre
 » ce qu'il a lui-même déterminé & or-
 » donné en présence des parques , lors-
 » qu'elles ont commencé à filer tes jours ?
 » Ignores-tu le peu que tu es en comparai-
 » son du tout ? J'entends quant au corps ;
 » car , par ta raison , tu n'es pas de pire
 » condition , ni moins grand que les dieux ;
 » puisque la grandeur de la raison ne se
 » mesure point en longueur ni en hauteur ,
 » & qu'elle se mesure par ses maximes. Ne
 » veux-tu donc pas établir ton honneur
 » dans la partie de toi-même qui te rend
 » semblable aux dieux » ? (*Épictète , d'Ar-*
rien ,

rien, liv. I, chap. XII, p. 72, 77, édition d'*Upton.*) πάντα οὖν = τὸ ἀγαθόν.

« Il n'y a point d'homme orphelin ; il
 » y a un pere de tous, qui toujours &
 » continuellement prend soin de chacun »,
 (Là même, liv. III, chap. XXIV, p. 488.)

οὐδείς ἴσσι = κηδόμενος.

Epiétete ajoute au même chapitre :

« L'homme honnête & vertueux se sou-
 » venant de ce qu'il est, & d'où il est
 » venu, & de qui il a reçu l'être, met tous
 » ses soins à voir comment il remplira les
 » fonctions de son poste, sans jamais quit-
 » ter son rang, & docile à tous les ordres
 » de Dieu. Voulez-vous que j'existe encore
 » quelque tems ? Je vivrai en homme libre
 » & de noble origine, ainsi que vous l'avez
 » voulu ; car vous m'avez fait avec de
 » telles facultés, que rien ne peut m'arrê-
 » ter dans les choses qui dépendent de moi.
 » N'avez-vous plus affaire de moi ici ? A la
 » bonne heure. Je n'y ai demeuré jusqu'à
 » ce moment que pour vous seul ; & main-

» tenant, pour vous obéir, Je m'en vais.
 » Comment t'en vas-tu ? De la façon dont
 » vous l'avez voulu, comme un être libre,
 » comme votre bon serviteur, comme pé-
 » nétré de vos commandemens & de vos
 » défenses. Mais pendant que je demeure
 » ici bas, quel homme voulez-vous que
 » je sois ? Commandant, ou personne pri-
 » vée ? Sénateur, ou plébéien ? Soldat ou
 » capitaine ? Précepteur d'enfans, ou pere
 » de famille ? Dans quelque poste, dans
 » quelque rang que vous m'ayiez mis, je
 » mourrai mille fois (comme dit Socrate),
 » plutôt que de l'abandonner. Mais encore,
 » où voulez-vous que je sois ? A Rome ? à
 » Athènes ? à Thèbes ? aux isles Gyares ?
 » Ah ! souvenez-vous seulement de moi,
 » en quelqu'endroit que je sois ». *διὰ τούτο ὁ
 καλὸς = μέμνησο.* Là même, pages 509 &
 510.]

CHAPITRE VI.

Sur les prieres.

I.

LA priere de chaque Athénien étoit : *faites pleuvoir, ô bon Jupiter, faites pleuvoir sur nos champs & sur tout le terroir d'Athènes.* En effet, il ne faut point prier du tout, ou prier de cette façon, simplement & noblement. (V. 7.) εὐχὴ = εὐθερίως.

II.

Ou les dieux ne peuvent rien, ou (1) ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les prier ? Et s'ils ont quelque pouvoir, pourquoi, au lieu de les prier de te donner telle chose ou de mettre fin à telle autre, ne les pries-tu pas de te délivrer de tes craintes, de tes desirs, de

(1) Le mot *θερίως*, rejeté par tous les commentateurs, ne se trouve pas dans le manuscrit du roi, fol. 180, où est cet article, ni dans le manuscrit du Vatican.

tes peines d'esprit ? Car enfin , si les dieux peuvent venir au secours des hommes , ils peuvent y venir aussi en ce point.

Tu diras peut-être : *les dieux on mis ces choses en mon pouvoir.* Il vaudroit donc mieux faire usage de tes forces , & vivre en liberté , que de te laisser tourmenter honteusement & en esclave pour des objets qui sont hors de toi. Mais qui t'a dit que les dieux ne viennent point à notre secours dans les choses mêmes qui dépendent de nous ? Commence seulement à leur demander ces sortes de secours , & tu verras. Celui-ci prie pour obtenir les faveurs de sa maîtresse ; & toi , prie pour n'avoir jamais de pareils desirs. Celui-là prie pour être délivré *de tel fardeau* ; & toi , prie d'être assez fort pour n'avoir pas besoin de cette délivrance. Un autre prie les dieux de lui conserver son cher enfant ; & toi , prie pour ne pas craindre de le perdre. En général , tourne ainsi tes prieres , & attends l'effet. (IX. 40.) *ἴτρο = γίγνεται.*

NOTES.

[Marc-Aurele dit ailleurs : *dans tout ce que tu entreprends , ne manque pas d'invoquer le secours des dieux.* (VI. 23. du texte.)

SENEQUE disoit au contraire (1) : « Qu'est-
 » il besoin de les prier ? Rends-toi heureux
 » toi-même. Entre en possession du souve-
 » rain bien , puisque tu le connois. Dans le
 » moment tu commences à être le compa-
 » gnon , & non le suppliant des dieux. De-
 » mandes - tu comment t'y prendre ? Le
 » chemin en es sûr , agréable. La nature t'y
 » conduit. Use des facultés qu'elle t'a don-
 » nées , & tu deviendras égal à Dieu (2)...
 » Il est fou de souhaiter ce que tu peux
 » obtenir de toi-même. C'est en vain que
 » l'on leve les mains au ciel ».

HORACE , échauffé par l'exemple des fiers
 sentimens des stoïciens , disoit aussi (3) :

(1) Epître 31.

(2) Epître 41.

(3) Epître 18 du liv. I.

Jupiter , donne moi la fanté , la richeſſe ;
Je ſaurai bien , ſans toi , me pourvoir de ſageſſe.

Senèque cependant ne dédaignoit que les dieux ſubalternes. Il croyoit que ſa raiſon faiſoit partie de la raiſon ſuprême , & dans ce ſens il avouoit qu'on ne peut être homme de bien qu'avec le ſecours de Dieu ; qu'une ame ne peut s'élever que par ce ſecours ; que c'eſt Dieu qui donne les conſeils grands & courageux , &c.

Marc-Aurèle étoit dans le même ſentiment que Senèque ſur la nature de la raiſon humaine , écoulement de celle du dieu des dieux ; mais regardant , avec Platon , les dieux ſubalternes comme les miniſtres de l'Être ſuprême , il préſumoit que ces dieux créés pouvoient auſſi venir à ſon ſecours.

Voici une belle priere au Dieu ſuprême , compoſée par le platonicien *Jamblique* (1). C'eſt un extrait du dialogue de PLATON *ſur la priere*. SYMPPLICIUS l'a rapportée à

(1) Des myſteres , à la fin des notes , pag. 316 de l'édition d'Oxford.

la fin de son commentaire sur *Epidete* ; sans citer Jamblique ni Platon.

« O mon maître ! ô pere & guide su-
 » prême de notre raison ! je te supplie de
 » rappeler à notre souvenir la noble ori-
 » gine dont tu nous honoras , de coopérer
 » avec notre libre arbitre (1), pour nous
 » purger de la contagion du corps & de
 » ses passions brutales , les subjuguier , les
 » faire obéir , & faire de nos organes un
 » usage convenable à nos devoirs ; pour
 » bien diriger notre raison , & , en l'éclair-
 » rant du flambeau de la vérité , la tenir ,
 » unie aux principes éternels & immua-
 » bles de toutes choses. Enfin je te supplie ,
 » ô mon libérateur , de dissiper entière-
 » ment le nuage qui couvre les yeux de
 » nos ames , afin que nous connoissions
 » bien (2) & Dieu & l'homme ».

ἰκετεύω = ἄνδρα.

Je finis par une espee de sermon phi-

(1) Συμπραξέαι δὲ αὐτὸς ἀναγκαστήσιν ἡμῖν. Cooperari verò sicut cum sponte mobilibus nobis.

(2) Comme dit Homere.

lofophique d'Epictete dans Arrien , fur la nature de nos prieres à Dieu.

« Si nous avons de l'entendement , que
 » devrions-nous faire en public & en par-
 » ticulier , que louer & bénir la divinité
 » & lui rendre des actions de grâces ? Ne
 » devrions-nous pas , en travaillant & en
 » mangeant , célébrer les louanges de Dieu ?
 » Grand Dieu ! c'est vous qui nous avez
 » donné ces mains , les organes du
 » manger & de la digeffion , la faculté de
 » croître imperceptiblement , de respirer
 » pendant le fommeil. C'est ce que nous
 » devrions chanter en toute occafion , &
 » entonner notre hymne le plus folemnel
 » & le plus divin , en reconnoiffance de
 » ce que Dieu nous a donné le pouvoir
 » d'atteindre à ces fublimes connoiffances
 » & de les méditer.

« Quoi donc ! puiſque la plupart de vous
 » êtes des aveugles , ne falloit-il pas que
 » quelqu'un prît votre place , & adreſſât
 » pour tous à Dieu , des hymnes de louan-
 » ge ? Hé ! que puis-je faire , moi qui ſuis

» vieux & boiteux, finon louer Dieu? Si
 » j'étois roffignol, je ferois ce qu'il fait; si
 » j'étois cygne, de même; & puisque je
 » suis un être raisonnable, il faut que je
 » loue Dieu; c'est ma tâche; je la fais; je
 » ne la quitterai pas tant que j'aurai de vie,
 » & je vous exhorte tous à chanter avec
 » moi ». (I. 6.) *εἰ γὰρ νῦν = παρακαλῶ.*

» Recourons à Dieu sans objet de desir ni
 » de crainte, comme un voyageur à celui
 » qu'il rencontre: *quel chemin faut-il pren-*
 » *dre?* Soit à droite, soit à gauche, cela ne
 » lui fait rien; il n'aime pas mieux l'un
 » que l'autre, il ne veut que le plus court.
 » Allons aussi à Dieu comme à un guide.
 » Nous ne demandons pas à nos yeux de
 » nous faire voir ceci plutôt que cela; usons-
 » en de même. . . . Esclave que tu es, ne
 » veux-tu point ce qu'il y a de mieux? Mais
 » y a-t-il quelque chose de mieux que ce qui
 » plaît à Dieu? Quoi! tu t'efforces de cor-
 » rompre ton juge? de séduire ton conseil-
 » ler » ? (II. 7 à la fin.) *δὲ δίχα = σύμβουλον.*]

C H A P I T R E V I I .

Raison divine & humaine.

I.

HONORE ce qu'il y a de plus puissant dans le monde ; c'est ce qui se sert de tout & qui gouverne tout. Honore aussi ce qu'il y a de puissant en toi : il est semblable au premier ; car il se sert pareillement des autres choses qui sont en toi , & il gouverne ta vie (1). (V. 21.) τῶν ἐν τῷ κόσμῳ = διοικείται.

I I.

Vivre avec les dieux.

C'est vivre avec eux que leur faire voir en toute occasion une ame satisfaite de son partage , & docile aux inspirations de ce

(1) Dans le songe de Scipion , son aieul lui dit : « Sois certain que ce n'est pas toi qui es mortel , mais ce corps ; car tu n'es point ce que tu parois être par cette forme extérieure. C'est l'esprit de chacun qui constitue son être , & non cette figure qu'on peut montrer avec la main , &c ».

génie émané de la substance du grand Jupiter (1), qui l'a donné à chacun de nous pour gouverneur & pour guide : c'est notre esprit & notre raison. (V. 27.) σοφία = λόγος.

III.

La plupart des choses que le bas peuple admire se réduisent aux objets très-communs que l'on distingue par leur consistance (2) ou par leur nature *végétative*, comme la pierre, le bois, les figuiers, les vignes, les oliviers. Les gens médiocres font cas des choses animées, par exemple, du

(1) On oppose à ce sentiment (Cicero, de naturâ deor. l. 1.) que si l'intelligence humaine étoit une portion de la substance divine, Dieu souffriroit dans l'homme qui souffre.

Le stoïcien se moque de cette objection. La douleur, selon lui, ne réside pas dans l'intelligence, qui de sa nature est impassible, mais dans l'ame animale.

On dit aussi que Dieu participeroit à tous les vices.

Le stoïcien répond que les rayons détachés du soleil éclairent des cloaques sans rien perdre de leur pureté. La raison divine est le soleil de nos esprits, mais elle ne contraint pas notre volonté, qui est la seule coupable d'avoir abandonné son guide.

(2) ἕξις λίθων, φύσις φυτῶν, ψυχὴ ζῴων. Gatak. ex Philone.

bétail , des troupeaux. Ceux qui ont plus de goût que ces premiers , estiment les êtres raisonnables , non parce qu'ils sont éclairés de la raison universelle , mais autant qu'ils ont du génie pour les arts , ou pour quelque autre sorte d'industrie ; ou bien ils cherchent à rassembler chez eux un grand nombre d'esclaves , sans avoir d'autre objet que leur multitude. Mais celui qui honore cette raison universelle qui gouverne le monde & les sociétés , ne fait aucun cas de toutes ces choses ; il ne s'étudie qu'à régler ses affections & ses mouvemens sur ce qu'exigent de lui la raison universelle & l'intérêt de la société , & qu'à aider ses semblables à faire de même. (VI. 14.) τὰ πλείστα = συνεργία.

I V.

Et l'homme , & Dieu , & le monde , portent leur fruit chacun en leur tems ; & quoique ce mot *fruit* se dise plus communément de la vigne , & autres plantes , ce n'est pas moins une vérité. La raison porte aussi son fruit pour le bonheur propre de

l'homme & pour celui de la société; & de là naissent d'autres fruits de même nature que la raison. (IX. 10.) φέρει = ὁ λόγος.

V.

La sphere de l'ame est lumineuse, lorsqu'elle ne s'étend & ne s'attache à rien du dehors, lorsqu'elle ne se dissipe pas (1), & qu'elle n'est point affaïcée. Or elle brille d'une lumiere qui lui découvre la vérité de tout, & cela au-dedans d'elle-même.

(XI. 12.) σφαῖρα = ἐν αὐτῇ.

V I.

Voici les propriétés de l'ame raisonnable : elle se contemple elle-même, se plie, se tourne & se fait ce qu'elle veut être; elle recueille les fruits qu'elle porte, au lieu que les productions des plantes & des animaux sont recueillies par d'autres. En quelque moment que la vie se termine, elle a toujours atteint le but où elle visoit. Car il n'en est pas de la vie comme d'un ballet &

(1) *Qu'elle ne se dissipe pas.* Cette addition est tirée du manuscrit 1959 du Vatican, p. 387, avant-derniere ligne.

d'une piece de théâtre, ou d'autres représentations, qui restent imparfaites & défectueuses si on les interrompt. A quelque âge, en quelque lieu que la mort la surprenne, elle forme du tems passé un tout achevé & complet, de sorte qu'elle peut dire : j'ai tout ce qui m'appartient. De plus, elle parcourt l'univers entier & le vidé qui l'environne; elle examine sa figure; elle s'étend jusqu'à l'éternité; elle embrasse & considère le renouvellement de l'univers fixé à des époques certaines (1); elle conçoit que nos neveux ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont devancés n'ont rien vu de mieux que ce que nous voyons, & qu'ainsi un homme qui a vécu quarante ans, pour peu qu'il ait d'entendement, a vu, en quelque maniere, tout ce qui a été avant lui & qui sera après, puisque tous les siècles se ressemblent. Les autres propriétés de l'ame sont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, & de ne respecter per-

(1) Le manuscrit du Vatican porte : και περιόδικης παρ' αλληγορίας. Pag. 386, liv. 3.

CHAPITRE VII. 95

sonne plus que soi-même, ce qui est le propre de la loi. C'est ainsi que la droite raison ne diffère en rien des règles de la justice. (XI. 1.) τὰ ἴδια = δικαιοσύνης.

V I I.

La raison & le raisonnement sont des facultés qui se suffisent à elles-mêmes & aux opérations qui leur sont propres. Elles ne tirent que d'elles-mêmes leur activité, & marchent droit à leur objet sans secours étranger. C'est ce qui a rendu communé cette façon de parler : *la droite raison* (1). (V. 14.) ὁ λόγος = σημαίνουσαι.

V I I I.

L'esprit qui commande dans l'homme est ce principe qui se donne à lui-même le mouvement, qui se tourne & se rend ce qu'il veut être ; il fait que tout ce qui arrive lui paroît être tel qu'il lui plaît. (VI. 8.) τὸ ἡγεμονικόν = βέλει.

(1) Le texte dit mot à mot, c'est pourquoi leurs opérations sont appelées *catorthoses*, pour signifier leur direction droite. J'y ai substitué une idée prise de notre langue.

I X.

Dans un être raisonnable, la même action qui est conforme à sa nature, l'est aussi à sa raison.

Sois donc droit ou redressé. (VII. 11. & 12.) τῷ λογικῷ = ὀρθώμενος.

X.

Dès qu'on peut faire une chose sans s'écarter de la raison (*flambeau* commun des dieux & des hommes), il n'en peut résulter aucun mal ; car, comme une action bien conduite & dirigée suivant la constitution de l'homme ne peut être sans quelque utilité, il est hors de doute que rien ne peut en être blessé. (VII. 53.) ὅπου = ὑφορατέον(1).

X I.

Celui qui en toutes choses suit la raison, fait concilier le repos avec l'activité nécessaire, & l'enjouement avec un air posé. (X. 12 à la fin.) σχολαῖον = ἐπόμενος.

(1) Il y a ici deux différences entre le manuscrit du roi ; l'une est une faute, & l'autre ne change rien au sens.

X I I.

As-tu la raison en partage ? Oui , je l'ai.
Pourquoi donc ne t'en fers-tu pas ? Car si
elle fait sa fonction , que veux-tu de plus ?
(IV. 13.) λόγον = θέλεις.

X I I I.

Si les matelots refusoient d'obéir au pi-
lote , ou les malades au médecin , à quel
autre s'adresseroient-ils ? Ou comment ce-
lui-là pourroit-il sauver les passagers ; &
celui-ci les malades ? (VI. 55.) εἰ κυβερνοῦντες
= ὑγιαίνοντες.

X I V.

En moins de dix jours , ceux même qui
dans ce moment te regardent comme une
bête farouche , ou comme un singe , te re-
garderont comme un dieu , si tu reprends
tes maximes & le sacré culte de ta raison.
(IV. 16.) ἰστούς = λόγου.

X V.

Sur chaque action qui se présente à faire ,
demande-toi : Me convient-elle ? Ne m'en
repentirai-je pas ? Bientôt je ne serai plus.

Tout aura disparu pour moi. Que me restet-il à desirer que de faire présentement une action qui soit digne d'un être intelligent, uni à tous les autres & soumis à la même loi que Dieu ? (VIII. 2.) *κατ' ἐκδόσιν = Θεῶ.*

X V I.

Quoique les parties d'air & de feu, qui entrent dans la composition de ton corps, soient plus légères & qu'elles se portent naturellement en haut, cependant elles y restent. De même, quoique les parties de terre & d'eau qui sont en toi se portassent naturellement au bas, cependant elles se tiennent dans ton corps à une place qui ne leur est pas naturelle. Ainsi les élémens même obéissent à la loi générale, conservant la place qui leur a été fixée contre leur pente, jusqu'à ce que cette même loi leur donne le signal de la dissolution. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de ton être soit la seule substance indocile qui se fâche de garder son poste ? On ne lui ordonne rien qui soit

au-dessus de ses forces; on ne lui commande que ce qui convient à sa propre nature, & cependant elle s'impatiente, elle se révolte contre l'ordre. Car tout ce qui la porte à l'injustice, à l'intempérance, à la tristesse, à la crainte, est un mouvement de révolte contre la nature. C'est vouloir quitter son poste que de se fâcher des accidens de la vie. L'ame n'est pas moins faite pour avoir de la fermeté & de la piété que pour avoir de la justice. La fermeté & la piété sont des vertus nécessaires à un citoyen de l'univers. La loi qui les exige est même plus ancienne que toute action juste. (XI. 20.)

τὸ μὴν = δικαιοπραγμάτων.

X V I I.

C'est un mot d'Epictete : il n'y a point de ravisseur, point de tyran du libre arbitre (1). (XI. 36.) *ληστώνς = Επικλητόν.*

X V I I I.

Le même Epictete disoit (2) : il faut se

(1) Epictete d'Arrien, liv. 3, ch. 22, p. 471, d'Upton.

(2) Enchiridion, chap. 2 en partie, dans l'édition d'Upton, p. 685.

faire des regles sur les consentemens à donner ; & en matiere de desirs avoir soin d'y mettre des conditions. Point de tort à la société, point d'excès. Réprimer tous les appétits, mais ne rien redouter de ce qui ne dépend pas de nous. (XII. 37.) τέχνην = χρῆσθαι.

X I X.

Il ne s'agit point ici, disoit-il, d'une question frivole, mais de savoir si nous avons, ou non, l'usage de la raison. (XI. 38.) οὐ περὶ = ἢ μὴ.

X X.

Dans la pratique des bons principes, il faut se comporter comme un athlete prêt à tous les genres de combats, & non comme un simple gladiateur ; car aussi-tôt que celui-ci a laissé tomber son épée, il est tué, au lieu que l'autre a la main toujours prête, & n'a besoin que d'elle pour frapper. (XII. 9.) ὁμοιον = δεῖ.

X X I.

Si une chose n'est pas honnête, ne la fais

CHAPITRE VII. 101

point. Si elle n'est pas vraie, ne la dis point; car tu en es le maître. (XII. 17.)

εἰ μὴ = ἴστω (1).

XXII.

Commence enfin à sentir qu'il y a quelque chose en toi de plus excellent & de plus divin que les objets de ces passions dont tu es tirillé, comme les marionnettes le sont par des cordons. (XII. 19 en partie)

ἀισθῆναι = σι.

XXIII.

Socrate disoit : Que voulez-vous avoir? Voulez-vous des ames raisonnables, ou sans raison? *Nous voulons des ames raisonnables.* Voulez-vous des ames saines, ou qui ne le soient pas? *Nous voulons des ames saines.* Pourquoi donc ne cherchez-vous point à les avoir? *C'est que nous les avons.* Mais si vous les avez, pourquoi

(1) Upton, dans ses notes sur l'Épictète d'Arrien, p. 44, ne termine point ici cet article, comme l'avoit fait Gataker; mais la division de Gataker me paroît meilleure. Au lieu d'ἴστω, il faut lire ἴστω, à cause de γὰρ, qui ne va guere avec l'impératif ἴστω.

vous querellez-vous? Pourquoi vois-je parmi vous des partis contraires? (XI. 39.)

ὁ Σακρατής = διαφύσσει.

N O T E S.

[J'ai intitulé ce chapitre , *raison divine & humaine* , parce que , suivant Marc-Aurele (VII. 9.) , il n'y a dans le monde qu'une raison & une vérité.

La nature & l'essence de cette raison passent la portée de nos conceptions : mais son existence a autant de certitude pour nous que l'existence de la lumière , de la pesanteur , du fluide électrique , du ressort , du mouvement , dont la nature nous est également inconnue.

Les sens ne fournissent à la raison humaine qu'une occasion , un objet & une matière à s'exercer. Notre raison se rendant elle-même attentive , discerne immédiatement le vrai d'avec le faux dans tout ce que les sens lui rapportent ; c'est elle qui , séparant les qualités des êtres d'avec ces êtres mêmes , compte , mesure , compare

ces qualités en général , faisant abstraction de tout sujet particulier ; qui juge de leur égalité ou inégalité , ou de leurs proportions ; qui leur assigne des genres , des especes , & qui démontre à ce sujet des vérités également constantes pour tout ce qui pense dans le monde , à commencer par l'Être suprême.

La raison de Dieu voit sans doute infiniment plus de vérités , & les voit infiniment mieux que la raison humaine. Par exemple, Dieu voit infiniment plus de propriétés & de rapports dans les lignes ; les surfaces , les solides , les nombres , que nous n'en voyons ; & il voit infiniment mieux que nous, les vérités mathématiques que nous démontrons , puisqu'il les voit en elles-mêmes , sans aucun appareil de preuves , & dans l'essence même des choses. Mais parmi nos démonstrations , il y en a beaucoup entièrement indépendantes des sens , celles , par exemple , qui ont pour objet des nombres , des proportions abstraites , des qualités indéterminées ; & ces

démonstrations ne sont pas plus certaines en Europe qu'en Asie, ni dans la pensée de Dieu que dans celle des hommes, ou de toute nature intelligente.

Ainsi la vérité est une, & il n'y a qu'une raison; c'est-à-dire, une seule source de cette lumière commune & universelle, qui par-tout est la même: source nécessaire, existant par soi, & immuable. Nous lui connoissons très-clairement ces attributs, quoique sa nature, & la façon dont elle se communique aux intelligences particulières, soit incompréhensible; mais, de toute nécessité, un effet universel suppose une cause de même genre.

Socrate & Platon reconnurent, comme un principe fondamental, cette unité de raison & de vérité que Marc-Aurele adopta.

S. Augustin, parfaitement instruit de la philosophie ancienne, reconnoît qu'aucun philosophe n'a si fort approché de notre doctrine que les Platoniciens (1). Et quoique les vues, tant de Platon que de S. Augustin,

(1) De la cité de Dieu, VIII. 4 & 5.

se soient portées un peu plus haut que celles de Marc-Aurele , elles vont servir à appuyer celles de notre sage prince.

Il n'y a pas , dit S. Augustin , plusieurs sagesse , mais une seule (1). Ce que les yeux de deux hommes voient en même tems , n'appartient pas à l'œil de celui-ci ou de celui-là ; c'est une troisieme chose où se portent les regards de ces deux hommes. On ne peut nier qu'il n'y ait une vérité immuable qui renferme tout ce qui est immuablement vrai , vérité que tu ne saurois appeller tienne ou mienne , ni d'aucun autre homme. C'est , ajoute S. Augustin , une sorte de lumiere qui , d'une façon admirable , est en même tems secrette & publique ; elle est toujours présente , & s'offre en commun à tous ceux qui contemplent les vérités immuables (2).

Il y a dans saint Augustin un très-grand nombre de passages semblables , sur lesquels Malebranche fonda son système , que nous

(1) De la cité de Dieu , XL. 10. Voir aussi X. 2.

(2) S. Augustin , de liber. arbit. II. 12.

voyons tout en Dieu ; systême qui vient d'être renouvelé par un gentilhomme Breton , de beaucoup d'esprit, & fort nourri de la lecture de S. Augustin (1).

Tous ont cité un passage de saint Jean l'Évangéliste , qui , en parlant du VERBE , ou de la sagesse créée , lui donne le nom de *vraie lumière qui éclaire tout homme dès qu'il vient en ce monde.* Et Marc-Aurèle , avant S. Augustin , avoit puisé son idée d'une seule raison universelle , dans les mêmes sources que lui, peut-être même (ce qui surprendra) dans ce passage de saint Jean l'Évangéliste; car ce même passage lui avoit été expliqué par S. Justin , philosophe & martyr , dans les apologies qu'il fit du christianisme devant ce prince.

Ce saint homme , qui cherchoit à concilier aux chrétiens la faveur de Marc-Aurèle , l'assura qu'ils reconnoissoient aussi une raison divine qui se communique à tous les hommes.

Il y a , dans cette apologie de S. Justin ,

(1) M. de Keranflech.

deux passages, dont je vais rappeler d'abord le second, pour faire mieux entendre le premier. Saint Justin y distingue les philosophes qui ont eu soin *de régler leur vie sur quelques raisons qu'ils ont recueillies de la raison semée par-tout*, d'avec les chrétiens qui ont réglé *leur vie sur la connoissance de la contemplation de la raison entière, c'est-à-dire, de Jesus-Christ.*

Dans l'autre passage il dit: *Nous avons appris & nous avons déjà déclaré que Jesus-Christ, fils aîné de Dieu, étoit cette raison qui se communique à tout le genre humain; & ceux qui ont vécu avec la raison, sont chrétiens, comme l'ont été (en cela) parmi les Grecs, Socrate, Héraclite, & leurs semblables (1).*

Cette restriction *en cela*, n'est pas dans le texte de saint Justin; mais c'étoit sans doute sa pensée, comme il est prouvé dans la préface du pere Bénédictin, auteur de l'édition (2).

(1) *S. Justinii apologia*, n°. 46, édition de 1742, pag. 71 & 94.

(2) S. CLEMENT D'ALEXANDRIE dit que « Dieu a

Quoi qu'il en soit de l'origine des pensées de Marc-Aurele sur l'unité de la raison, ce prince la reconnoît en cent endroits. (VI. 14. VII. 9. &c.) Il compare (XII. 30.) la raison universelle à la lumière du soleil, qui, quoique divisée, est par-tout la même.

La raison de l'homme est, selon lui, *détachée* du grand Jupiter (1) qui l'a donnée à chacun pour gouverneur & pour guide. (V. 7.)

» fait avec les hommes, en quelque sorte, trois alliances ; l'une avec les Gentils, l'autre avec les Juifs, & la troisième avec les Chrétiens. Il a été servi & honoré par les uns & par les autres, chacun en sa manière. Il a donné aux Gentils la philosophie, & la loi aux Juifs, & de ces deux peuples il en a composé son église ; réunissant, pour ainsi dire, en une les trois alliances, qui sont toutes trois fondées sur la parole du même Dieu. Car de même qu'il a donné les prophètes aux Juifs, de même il a accordé aux Gentils les philosophes qui sont comme leurs prophètes » (*D. Calmet, dissertation sur les Gentils, en tête des Epîtres de S. Paul, tom. 1, in-4°. p. lxxj, édition de 1730, où il cite les textes grecs de S. Clément*).

(1) ἀποκρίματα.

C'est un *écoulement* (1) de celui qui gouverne le monde. (II. 4.)

Tous les hommes ont une *portion* (2) de cette substance *divine*. (II. 1.) Et nous trouvons dans la bible des expressions semblables. Nous y lisons que la *sagesse est une vapeur de la vertu de Dieu, & une effusion toute pure de la clarté du tout-puissant . . . un éclat de la lumière éternelle*. (Livre de la Sagesse. VII. 25. 26.)

Au surplus, Marc-Aurele regarde l'ame de chaque homme comme existant séparément, de même que les différentes mers ont chacune leur bassin; mais il croit que nos ames font partie d'un même élément spirituel, comme toutes les mers appartiennent à l'élément de l'eau; & que de plus une même raison les éclaire toutes, comme la lumière du soleil éclaire la terre & les mers. (IX. 8.)

En suivant cette comparaison de Marc-Aurele, on peut dire que la raison uni-

(1) ἀπορροή.

(2) ἕκαστος ἀπορροή.

verselle éclaire les habitans de toutes les villes , villages & campagnes de la terre ; mais que le philosophe en a fait comme de la lumière du soleil : il divise celle-ci par le secours d'un prisme , il la décompose en ses élémens , il découvre dans l'ordre de ces élémens une portion diatonique , & il les combine en mille manières différentes , pour en tirer de nouvelles couleurs.

L'excellence de la raison humaine dépend de l'usage que nous en savons faire.

Sur-tout on découvre dans notre raison le principe divin & obligatoire de la loi naturelle , ainsi qu'on le verra sur le chapitre suivant. C'est ce qu'il y a de plus admirable dans la philosophie de Marc-Aurele.]



CHAPITRE VIII.

Loi naturelle.

I.

L'ESPRIT de l'univers aime les rapports d'union. Il a donc fait les choses moins parfaites pour de plus excellentes, & il a fait celles-ci les unes pour les autres. Tu vois l'ordre avec lequel il a subordonné & combiné toutes choses. Il a donné des facultés à chacune suivant sa dignité, & il a inspiré aux meilleures une inclination réciproque. (V. 30.) ὁ τῆ ὄλου = συνάγαγε.

II.

Pense très-souvent à la liaison & à l'intime rapport que toutes les choses du monde ont entre elles ; car elles sont pour ainsi dire entrelacées & par ce moyen alliées & confédérées ; & l'une est à la suite de l'autre , par l'effet du mouvement local , de la correspondance & de l'union

de toutes les parties de la matiere. (VI. 38.)

πολλάκις = ἰσίως.

I I I.

Les choses qui succèdent à d'autres sont de la famille de celles qui ont précédé : ce n'est pas comme une suite de nombres détachés, que la seule nécessité fait chacun ce qu'il est ; elles ont au contraire une connexité fondée en raison. Comme originai-
 rement tous les êtres ont été combinés pour former un ensemble, de même ceux qui naissent de nouveau ne présentent pas une succession simple, mais une sorte de parenté digne d'admiration. (IV. 45.) τὰ ἐξῆς = ἑμφαίνου.

I V.

Une même sorte d'ame a été distribuée à tous les animaux sans raison, & un même esprit intelligent à tous les êtres raisonnables, comme tous les corps terrestres ont une même terre, & comme tout ce qui voit & qui respire ne voit qu'une même lumière, ne reçoit & ne rend qu'un même air. (IX. 8.) ἰς = παντα.

V.

V.

La lumière du soleil est une, quoiqu'on la voie dispersée sur des murailles, sur des montagnes, sur mille autres objets. Il n'y a qu'une matière commune, quoiqu'elle soit divisée en des millions de corps particuliers. Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle se distribue à une infinité de corps organisés qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une ame intelligente, quoiqu'elle semble elle-même se partager (1).

Or quelques-unes de ces parties dont je viens de parler, comme celles qui tiennent de la nature de l'air & les inférieures, sont insensibles & sans affection les unes pour

(1) Les deux mots grecs que Marc-Aurele emploie pour désigner uniquement l'ame animale, ψυχή, πνεύμα, ont des racines qui signifient également un souffle, un vent. Aristote entend en général, par le mot πνεύμα, une substance animale & productive, qui est commune aux plantes & aux animaux; & Marc-Aurele emploie ordinairement d'autres mots pour désigner l'ame raisonnable, tels que νῦς, διανοία, λόγος. Il la regarde comme faisant partie d'un même élément spirituel.

les autres , quoique retenues ensemble par l'esprit universel , & par une même pesanteur ; au lieu que tout être intelligent se sent né & conformé pour être uni avec son semblable , & que ce penchant social est tout entier dans chacun. (XII. 30.)

ἢν φῶς = πάθος.

V I.

Tous les êtres qui ont entre eux quelque chose de commun , tendent à s'unir à ceux de leur espece. Les corps terrestres se portent vers la terre ; ce qui est humide cherche à couler avec l'humide , & l'air avec l'air ; ensorte que , pour les tenir séparés , il faut employer quelque barriere & quelque force. Le feu se porte en haut , à cause du feu élémentaire : celui d'ici bas a tant de disposition à s'y aller joindre par l'embrasement , que toutes nos matieres un peu seches s'enflamment aisément , parce qu'elles ont moins d'obstacles qui les en empêchent.

Il en est de même de tous les êtres qui participent de la nature intelligente ; ils se

portent avec une pareille force , & peut-être avec plus d'impétuosité, vers ce qui est de même nature qu'eux. Plus un être est parfait , plus il est prompt à se joindre & à se confondre avec son semblable.

Parmi les animaux sans raison on a toujours vu des essaims d'abeilles, de grands troupeaux, des familles de pouffins, en un mot, des sociétés qu'une sorte d'amour a rassemblées, parce que ces êtres ont une même sorte d'ame. Mais ce penchant à vivre en société est plus vif dans les êtres plus parfaits, & se trouve moins fort dans les plantes, dans les pierres, dans les bois. L'espèce raisonnable est composée de peuples réunis ou confédérés, de familles & d'assemblées. Dans les tems même de guerre, il se fait des capitulations ou des trêves; & parmi les êtres encore plus parfaits on apperçoit, malgré leur séparation, une sorte de tendance à s'unir, comme dans les astres. Parmi ces êtres plus excellens que l'homme, l'éloignement n'a pu empêcher cette tendance réciproque,

effet de leur supériorité même (1).

Cependant considère ce qui se passe parmi le genre humain : les êtres raisonnables sont actuellement les seuls qui aient oublié cette mutuelle affection, ce penchant & cet attrait commun. On n'en voit plus d'exemple.

Mais les hommes ont beau se fuir ; la nature plus forte se saisit d'eux & les arrête. Tu verras la vérité de ce que je dis, si tu y prends bien garde : car tu trouveras plutôt un corps terrestre séparé de la terre, que tu ne trouveras un homme qui ait rompu tout rapport avec ceux de son espèce. IX. 9.) ὄσα = ἀποσχισμένον.

V I I.

Tout ce qui arrive *de bon* à chacun est utile à l'univers. C'est en dire assez. On peut cependant ajouter, & l'expérience le confirme, que tout ce qui arrive *de bon* à chaque homme est encore utile à la société

(1) Il semble que Marc-Aurele avoit entrevu l'attraction de Newton, sous l'emblème de *sympathie*. (IV. 27. Et ici.)

humaine, en prenant ici l'*utile* dans le sens du vulgaire qui appelle biens ce qui, dans le vrai, tient simplement un milieu entre les vrais biens & les vrais maux (1). (VI. 45.) ὅσα = λαμβανίσθω.

V I I I.

J'ai trois rapports; l'un avec la cause environnante; l'autre avec la cause divine, d'où procède tout ce qui arrive à tous les êtres; & le troisieme, avec tous ceux qui passent leur vie avec moi. (VIII. 27.)
 πρὸς = συμβιῶντας.

(1) La fin de l'article en restreint le sens aux seuls biens utiles. Les vrais biens sont la raison & le bon usage qu'on en fait envers Dieu, les hommes, soi-même. Les vrais maux sont le vice, l'erreur, toutes sortes d'égaremens. La santé, les richesses, les honneurs & leurs contraires, sont des choses moyennes, qui peuvent également servir au vice & à la vertu, & dont le bonheur ou le malheur de l'homme ne dépend pas nécessairement. Telle est l'admirable morale des stoïciens.

Après cette explication, il est aisé d'entendre l'article. Les richesses, par exemple, d'un citoyen ne peuvent lui être bonnes qu'autant qu'il s'en servira, & il ne peut s'en servir, ni même en abuser, sans faire du bien à la société.

I X.

[*On vient de t'offenser ?*] Songe promptement à ton esprit , à celui de l'univers , à celui de l'offenseur ; au tien , pour le rendre juge ; à celui de l'univers , pour te souvenir de qui tu fais parti ; à celui d'un tel , pour voir si ce n'est point ignorance de sa part , plutôt que dessein prémédité, Songe en même tems que , comme homme , il est ton parent. (IX. 22.) $\tau\rho\acute{\epsilon}\chi\alpha$
 = $\sigma\upsilon\gamma\gamma\rho\acute{\alpha}\tau\epsilon\varsigma$.

X.

Faire une injustice , c'est être impie ; car la nature universelle ayant créé les êtres raisonnables les uns pour les autres , afin qu'ils se prêtent de mutuels secours (comme il convient à leur dignité) sans jamais se nuire , celui qui désobéit à cette volonté de la nature offense certainement la plus ancienne déesse ; & faire un mensonge , est aussi pécher contre cette divinité (1) : car

(1) Cette ligne manquoit dans le manuscrit palatin. Caufaubon le fils l'avoit suppléée , d'après un manuscrit

la nature universelle est la mere de tous les êtres, ce qui les rend parens ; & de plus , la nature universelle est nommée avec raison la vérité , puisqu'elle est la source de toute vérité : ainsi celui qui ment sans réflexion , peche , parce qu'en trompant il fait une injustice ; & celui qui ment sans réflexion fait toujours une action injuste , en ce qu'il rompt l'harmonie établie par la nature universelle , & en ce qu'il trouble l'ordre en contrariant la nature du monde. En effet , c'est la contrarier que de se porter à la fausseté malgré son propre cœur ; car ce cœur avoit reçu de la nature un sentiment d'aversion pour le faux ; & c'est pour n'y avoir fait aucune attention , que maintenant il n'est plus en état de sentir la différence du faux d'avec le vrai.

De même , celui qui recherche les voluptés comme des biens , & qui fuit les douleurs comme des maux , est impie ; car il est impossible qu'un tel homme n'accuse

d'Heschelius , & en effet je la retrouve dans les manuscrits du roi , & du Vatican.

souvent la commune nature d'avoir fait un injuste partage aux méchans & aux bons, puisqu'il arrive souvent que les méchans nagent dans les plaisirs & vivent dans l'abondance de tout ce qui peut leur en procurer, pendant que les bons éprouvent la douleur & tous les accidens qui la font naître. D'ailleurs, celui qui redoute les douleurs craindra une chose que l'ordre du monde lui destine un jour, ce qui est déjà impie; & celui qui court sans cesse après le plaisir des sens, ne s'en abstiendra pas pour une injustice, ce qui est une impiété manifeste. Or il faut que celui qui veut se conformer à l'ordre de la nature, regarde comme indifférentes toutes les choses que la nature a également faites; car elle ne les auroit pas faites également, si elles n'eussent été à ses yeux, tout à fait égales. Tout homme donc qui ne reçoit pas également les plaisirs & les peines, la mort & la vie, la gloire & l'ignominie, choses que la nature envoie sans distinction aux bons & aux méchans, est, sans aucun doute, impie.

Quand je dis que la nature les envoie indifféremment, j'entends qu'elles arrivent indifféremment selon l'ordre & la suite de tout ce qui devoit se faire successivement, en vertu d'un certain mouvement primitif que la Providence imprima, lorsque, dans une certaine époque, elle se fut déterminée à un tel arrangement, après avoir conçu en elle-même les combinaisons de tout ce qui devoit être, & avoir semé par-tout les germes & les principes, tant des divers êtres, que de leurs changemens & de leur succession dans l'ordre que nous les voyons, (IX. 1.) ὁ ἀδικῶν = τοιοῦτῶν.

X I.

Celui qui peche, peche contre lui-même, Et l'homme injuste se fait du mal à lui-même, puisqu'il se rend méchant. (IX. 4.) ὁ ἀμαρτανῶν = ποιῶν.

X I I.

Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant certaines choses. (IX. 5.) ἀδικῶν = τί.

X I I I.

La nature est toujours supérieure à l'art , car tous les arts cherchent à imiter les choses naturelles. Par conséquent la nature la plus parfaite , celle qui comprend toutes les choses naturelles , ne cede point en industrie aux arts. Or ceux-ci font ce qu'il y a de moins bien pour ce qu'il y a de mieux, Donc la commune nature en use de même , & c'est ce qui produit la justice , vertu qui suppose toutes les autres. Car nous n'observerons pas la justice , si nous desirons fortement les biens extérieurs , si nous donnons dans les préjugés , si nous sommes foibles , si nous sommes légers. (XI. 10.)

ὅτι = ἄμην.

X I V.

Le bas peuple ne connoît pas toute la portée du sens de ces mots , vivre du bien d'autrui & semer *le sien* ; gagner sa vie à quelque trafic , & vivre dans l'oïveté. Il ne voit pas ce qu'il faut faire pour bien vivre. En effet , cela ne se voit point avec

les yeux du corps, mais avec d'autres yeux,
(III. 15.) *οὐκ* = *οὐκ* (1).

X V.

Si quelquefois tu as vu une main, un pied, une tête coupés & entièrement séparés du reste du corps, c'est l'image de celui qui se refuse, autant qu'il est en lui, aux accidens de la vie, qui se détache du grand tout, ou qui fait quelque chose au préjudice de la société. Tu viens de te jeter hors du sein de la nature; car en venant au monde tu en as fait partie, & maintenant tu t'en es retranché; mais tu as la ressource de pouvoir t'y réunir, ce que Dieu n'a point accordé à ces parties qui, après avoir été une fois coupées & séparées, ne peuvent plus se rejoindre au tout. Vois quelle est la bonté suprême, d'avoir doué l'homme d'une si excellente prérogative. Elle t'a

(1) J'ai cru devoir éclaircir un peu l'énigme du texte. Ces mots, *voler*, *femer*, *trafiquer*, regardent le bas peuple, qui en effet ne connoit de la justice que le nom, & semble la regarder comme vertu inventée par les riches contre les pauvres.

d'abord accordé le pouvoir de ne te point séparer de la société des êtres, & ensuite le pouvoir de te rejoindre au tronc, d'y repouffer & d'y reprendre ton rang de partie. (VIII. 34.) ἢ πῶς = ἐπὶ πῶς (1).

X V I.

Le bonheur & le malheur d'un être raisonnable & sociable ne dépendent pas des sensations qu'il éprouve, mais de ses actions; de même que ses vertus & ses vices ne consistent pas dans les sensations qu'il a, mais dans les actions qu'il fait. (IX. 16.)
ἐν τῷ = ἐν τῷ.

X V I I.

Comme tu es le chef qui fait de la société un corps entier, toutes tes actions doivent tendre à le maintenir dans une parfaite intégrité. Ne fais donc rien qui ne se rapporte de près ou de loin à ce but. Sans cela ta vie seroit séparée du corps. Elle ne

(1) Dans le manuscrit du roi, fol. 174., on a retranché de cet article trois petits mots. Cette différence est peu importante.

seroit plus avec lui un seul tout. Elle seroit féditieuse, comme l'est un homme qui, se faisant un parti dans une république, en rompt l'harmonie. (IX. 23.) $\alpha\sigma\tau\eta\rho = \sigma\upsilon\mu\phi\omicron\nu\iota\alpha\varsigma$.

X V I I I.

Ce qui n'est point utile à la ruche, n'est pas véritablement utile à l'abeille. (VI. 54.) $\tau\tilde{\omicron}\ \tau\tilde{\omega} = \sigma\upsilon\mu\phi\epsilon\rho\iota\mu$.

X I X.

Il y a tel qui, après avoir fait plaisir à quelqu'un, se hâte de lui porter en compte cette faveur. Un autre ne fait pas cela, mais il a toujours présent à sa pensée le service qu'il a rendu, & il regarde celui qui l'a reçu comme son débiteur. Un troisieme ne songe pas même qu'il a fait plaisir; semblable à la vigne qui, après avoir porté du raisin, ne demande rien de plus, contente d'avoir porté le fruit qui lui est propre. Le cheval qui fait une course, le chien qui a chassé, l'abeille qui a fait du miel, & le bienfaiteur, ne font point de bruit, mais

passent à quelqu'autre action de même nature, comme fait la vigne qui, dans la saison, donne d'autres raisins.

Faut-il donc être de ceux qui, pour ainsi dire, ne pensent jamais à ce qu'ils font (1)? Oui, il le faut. Mais, dira quelqu'un, il faut bien savoir ce que l'on fait; car c'est le propre d'un être social de sentir qu'il fait une action convenable à la société, & de vouloir même, de par Jupiter, que son concitoyen le sente. J'avoue que ce que tu dis est vrai, mais tu prends trop à la lettre mes paroles; c'est pourquoi tu seras du nombre de ceux dont j'ai parlé d'abord, car ils ont aussi des raisons spécieuses qui les abusent. Si tu veux mieux entendre ce que j'ai dit, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre l'occasion de faire quelque une des actions qu'exige la société. (V. 6.)

ἢ μὲν = κοινωνικόν.

X X.

Quoique les êtres raisonnables forment

(1) Le cardinal Barberin a supposé ici une interrogation qui fait bien. Peut-être l'avoit-il trouvé dans son manuscrit.

chacun un tout à part, cependant étant faits pour coopérer ensemble à une même œuvre, ils ont par cette raison entre eux le même rapport d'union qui se trouve entre les membres d'un seul & même corps. Pour te rendre cette pensée plus touchante, il faut te dire souvent à toi-même : je suis un membre du corps de la société humaine ; car si tu te dis simplement : je fais partie de ceux de la société (1), c'est que tu n'aimes pas encore du fond du cœur les autres hommes ; c'est que tu n'aimes pas à leur faire du bien, comme étant de leur espèce ; & si tu leur en fais par pure bienfaisance, c'est que tu ne t'y portes pas en-

(1) M. Ménage, dans une note écrite de sa main, en marge d'un exemplaire de Marc-Aurele que j'ai, observe que dans l'édition latine de Basle, on ne trouve pas la traduction de ces mots *διὰ τῆ ἐν ἀλλοτρίῳ*, pour dire que *melos*, *membre*, diffère de *meros*, *partie*, par la lettre *r* ; ce qui est une puérilité de copiste, que l'éditeur Xylander, & après lui Casaubon le fils, ont jugée indigne de Marc-Aurele. Le cardinal Barberin l'a cependant adoptée & rendue dans sa traduction italienne,

core comme à ton bien propre. (VII. 13.)

οἶον = ἐν ποιωνι

X X I.

Personne ne se lasse de recevoir du bien. Or c'est se faire du bien que de faire des actions conformes à la nature. Ne te lasse donc point de faire du bien aux autres, puisque par-là tu t'en fais à toi-même. (VII. 74.) ἔδως = ἠφιλείς.

X X I I.

Ai-je fait quelque chose pour la société ? j'ai donc fait mon propre avantage. Que cette vérité soit toujours présente à ton esprit, & travaille sans cesse. (XI. 4.)
πρὸς ποιήματα = πᾶν.

X X I I I.

Les Lacédémoniens, dans leurs spectacles, plaçoient les étrangers à l'ombre, & se mettoient eux-mêmes où ils pouvoient. (XI. 24.) Λακεδαιμονιοὶ = ἐκαθίζοντο.

X X I V.

Perdiccas ayant demandé à Socrate
pourquoi

pourquoi il ne venoit pas chez lui : c'est ,
répondit Socrate , pour ne pas mourir dé-
sespéré de recevoir du bien sans pouvoir
en faire à mon tour. (XI. 25.) τῷ Περδικῆ
= ἀντυποῆσαι.

N O T E S.

[Nous sommes composés d'un esprit &
d'un corps.

Nous vivons en société.

Nous faisons partie du monde.

Tel est à notre égard l'état des choses
établi par la nature.

Un stoïcien se demande : *pourquoi suis-je
fait ?* Et il se répond : *pour vivre confor-
mément à la nature.* C'est ma loi naturelle,
c'est ma condition , ma constitution , &
pour ainsi dire , ma structure.

1°. *J'ai un esprit & un corps.*

En vain je rechercherois quelle est leur
nature. Je fais que la connoissance intime
de leurs essences passe ma portée. Mais
quelles sont leurs fonctions ? L'un pense ;
l'autre est une machine organisée , qui se

meut & se nourrit. J'apperçois d'abord ces grandes différences. Mais pour connoître ma loi, il faut que je porte mon attention plus avant ; & comme je vois que ces deux substances sont unies par des liens & des rapports dont la nature passe aussi ma portée, sans chercher à la définir, je m'arrête uniquement aux effets de qualité morale que j'éprouve, & qui me sont communs avec tous ceux de mon espece.

D'un côté j'ai des passions de colere, d'amour, de desir, d'aversion, de plaisir, de douleur ; & de l'autre, je sens en moi une faculté fort curieuse de connoître le vrai & la juste valeur des choses, qui examine toutes mes imaginations, qui raisonne, décide, choisit librement, jusqu'à préférer, si elle veut, le désagréable à ce qui plaît, dans la seule vue de se procurer à elle-même sa liberté. Je conclus de là que cette faculté est la principale partie de moi-même, & que je peux distinguer en moi, comme dans un cavalier, l'homme d'avec le cheval. Mes appétits naturels sont les

fantaisies du cheval ; mais le cavalier les réprime , guide & gouverne le cheval. Or ce cavalier n'est autre chose que la raison divine & humaine , dont il a été traité au chapitre précédent. Voilà donc mon vrai législateur : la raison commune & universelle , dont Marc-Aurele a parlé ci-dessus.

Voyons encore , en rapprochant plusieurs pensées éparées de Marc-Aurele , ce qu'il pensoit du suprême législateur de l'homme.

*Il n'y a qu'un Dieu qui est par-tout
une seule loi qui est la raison commune à
tous les êtres intelligens. (VII. 9.)*

*L'esprit de chacun est un dieu , & une
émanation de l'être suprême. (XII. 26.)*

*Celui qui cultive sa raison doit être
regardé comme un prêtre & un ministre
des dieux , puisqu'il se consacre au culte
de celui qui a été placé au dedans de lui
comme dans un temple. (III. 4.)*

*Il se garde bien de faire injure à ce génie
divin qui habite au fond de son cœur
il se le conserve propice & favorable , en lui*

faisant modestement cortège comme à un aïeu. (III. 16.)

Dédaigne tout le reste, pour t'occuper uniquement du culte de ton guide & de ce qu'il y a de divin en toi. (XII. 1.)

Sois docile aux inspirations de ce génie émané de la substance du grand Jupiter, qui l'a donné à chacun pour gouverneur & pour guide: c'est notre esprit & notre raison. (V. 27.)

Que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme vraiment homme..... tu ne verras rien de meilleur que le génie qui réside en toi, qui commande à tes propres desirs. (III. 5 & 6.)

Une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne. Nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police. (III. 4.)

Mais, dira-t-on, ces magnifiques idées portent-elles sur un fondement solide? Est-il bien certain que la raison nous prescrive clairement ce qu'il faut faire ou éviter?

Nos idées venant toutes des sens, ne sont-elles pas illusion à la raison? Nos expressions générales ne sont-elles pas des inventions humaines & arbitraires? Notre science ne se réduit-elle point à une simple expérience? Que voit-on dans nos raisonnemens? que des identités de propositions, où l'on ne fait que répéter ce qui étoit déjà dans nos définitions ou nos suppositions.

Je laisse aux métaphysiciens ces disputes presque interminables. Il s'agit simplement ici de règles de mœurs. Je les trouve dans l'expérience d'un sentiment moral, reconnu pour constant par tous les hommes & dans tous les siècles. Je m'arrête au seul fait. Il me sera toujours impossible de douter sérieusement de la différence qu'il y a de la bienveillance à la haine, de la sincérité au mensonge, de ce qui est honnête à ce qui est honteux, de la bonne foi à la trahison, de la reconnoissance à l'ingratitude, du bienfait à l'injure, de la justice à l'injustice, de la modération à l'intempérance, du cou-

rage à la lâcheté, &c. Je ne peux pas plus douter de ces vérités de sentiment, que de ma propre existence. L'opposition ne se trouve dans les mots, que parce qu'elle est foncièrement dans les choses & dans les mouvemens de mon cœur. Des gens d'esprit pourront m'embarrasser à répondre sur mille argumens spécieux. En attendant que j'y trouve une réponse, je ne pourrai me défendre d'agir conformément à ces notions que je retrouve sans cesse dans mon ame, dans celles de toutes les générations d'hommes depuis les tems les plus reculés, dans la conduite même de ces gens d'esprit, dont les subtilités m'embarrassent.

Supposons qu'un tyran m'ordonne, me force d'être menteur, injuste, perfide, ingrat, lâche; la loi de mon cœur réclamera sans cesse contre sa violence. Jamais une loi injuste en soi ne subjuguera ma raison. Ces règles de mes pensées, de mes affections, de ma conduite, ne m'obligent point en vertu d'un pouvoir supérieur qui ait fait publier ses ordres. Leur lien primitif est

dans la nature des choses , dans les rapports de convenance ou d'opposition qui existent entre elles. Ma raison les y voit comme un résultat nécessaire de la comparaison qu'elle en fait , & elles sont accompagnées d'un sentiment d'attrait ou d'aversion , qui entraîne , avec une sorte de nécessité , mon desir ou ma fuite.

Par exemple , je ne saurois mentir sans que la contrariété de l'action de ma langue , avec l'impression que fait sur moi la vérité connue , ne cause dans mon ame un combat , une division , un secret reproche du lâche abus que je fais de ma faculté de parler ; & si je mens à mon ami , à mon bienfaiteur , à celui qui m'a aidé par sa sincérité , ou si je mens par intérêt , à dessein de ruiner l'honneur ou la fortune d'un autre , une secrette voie crie au fond de mon cœur : tu es un méchant , un traître , un ingrat , un perfide , un homme indigne de ta raison. Ce cri d'une vérité que je ne peux me dissimuler me suit par-tout , m'avilit à mes propres yeux , me perce l'ame.

Que si , par l'effet d'une malheureuse habitude de méchanceté , je me suis endurci , si je suis devenu presque insensible à ces reproches de ma raison , celle de tout le genre humain , révoltée & liguée contre moi , me punit de ce double vice par un mépris universel , par la défiance , l'opprobre , la haine , le refus de secours mutuels. Mille occasions , sans cesse renaissantes , aigrissent & renouvellent ma peine ; au lieu que si je suis vertueux , ma récompense est une délicieuse paix de l'ame ; je recueille les fruits de la confiance de tous mes concitoyens , &c.

Ce sont là tous les caractères d'une vraie loi. Mon législateur est la raison divine , qui éclaire la mienne. La sanction de cette loi naturelle est dans mon cœur. Elle me lie par des peines & des récompenses également naturelles : & tout cela est immuablement fondé sur la nature même des choses (1).

(1) Epictète dans Arrien dit :

« Il y a une loi divine , très-forte & inévitable , qui

2°. *Nous vivons en société.*

Les stoïciens ont donné à ce mot de *société* beaucoup plus d'étendue que nous ne le faisons. La principale partie de l'homme est sa raison, & il n'y a dans le monde qu'une raison, dérivée de la raison de l'Être suprême qui illumine tout être intelligent, savoir, les dieux créés & les hommes; car ce qui est vrai pour l'une de ces classes, l'est pour toutes. Ainsi la raison de chaque homme se trouve en société, non-seulement avec celle de ses semblables, mais encore avec celle des intelligences supérieures à l'homme, à commencer par l'auteur de tout; idée sublime, dont il est aisé de sentir l'extrême utilité dans la morale: elle tend à nous inspirer le plus grand respect & la plus grande docilité pour la

» inflige les plus grandes punitions aux plus grands
 » manquement. Que prononce-t-elle? Que ce-
 » lui qui défobéit au gouvernement divin, soit dégradé;
 » qu'il soit esclave, qu'il soit rongé de remords. . . .
 » en un mot qu'il soit malheureux, qu'il pleure ». Liv.
 III. 24, pag. 496, d'Upton.

source de cette lumière, qui est notre loi commune.

Au surplus, il n'y a point de philosophe qui ait plus amplement ni mieux traité que Marc-Aurele les principes de la société qui unit tous les hommes.

L'auteur du *parallele de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes* (1), a reproché à ceux-ci de n'avoir pas connu *l'amour du prochain*.

L'auteur sans doute n'avoit pas lu Marc-Aurele, ou bien il l'avoit lu avec une extrême prévention. Marc-Aurele va jusqu'à vouloir que l'on pardonne à ceux qui nous offensent, & même qu'on les aime. *Moi, dit-il, qui fais bien quelle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais parce qu'un même esprit nous anime; esprit qui fait partie de la substance de Dieu même, & que nous possédons également. . . . Il est impossible que je me fâche contre un frere,*

(1) Livre in-12 du P. Mourgues, jésuite de Toulouse, contenant une traduction du manuel d'Épictète.

ni que je le haïsse ; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis, & ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine, & de se fuir. (II. 1. 13. XII. 26.).

C'est une vertu particuliere à l'Être raisonnable, d'aimer ceux même qui l'offensent. (XII. 22.)

On dit encore que les hommes sont nés en état de guerre.

Reprenons l'exemple du cavalier.

Son cheval veut manger de tous les pâturages, sans respecter aucune propriété. Mais la raison du cavalier lui fait respecter la propriété des pâturages d'autrui, comme une loi fondamentale. Le cheval représente les premiers mouvemens de toutes les passions ; au lieu que la réflexion du cavalier, par un intérêt plus éclairé, lui dit : ne faisons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent.

3°. *Nous faisons partie du monde.*

Les stoïciens ont tiré de cette vérité incontestable, de merveilleuses conséquences. Pour les faire entendre, prenons encore l'exemple du cavalier.

Le terrain sur lequel je marche est souvent inégal, boueux, difficile, & je suis exposé aux intempéries de l'air, à la pluie, aux orages, au tonnerre; mon cheval bronche & se blesse; je me trompe de chemin, &c. Tous ces accidens, dit Marc-Aurele, sont *des accompagnemens de choses belles & bonnes* (VI. 36.), & ne sont même des accidens que parce que j'ignore le rapport, &, pour ainsi dire, l'engrenage de toutes les pieces qui entrent dans la composition & le jeu de la grande machine du monde. Je n'y étois pas quand Dieu le fit, mais je suis sûr qu'il n'y a rien mis de mauvais en soi, & qui ne soit utile au grand tout; or, puisque je fais partie du tout, il est de la loi naturelle qu'ayant reçu le bienfait de l'existence, j'en accepte

les charges. Si je pensois autrement, je n'en ferois pas moins incommodé; & je le serois sans la consolation qu'apportent ces pensées.

Enfin les stoïciens tirent de cette vérité, que nous faisons partie du monde, la loi que nous avons droit de jouir de toutes les richesses de la nature & de l'art, avec les seules restrictions que la société & la raison exigent de nous, & à condition de bénir la main qui nous les présente. La loi fondamentale de la société est de respecter les possessions d'autrui; & la loi de la raison pour nos jouissances, se trouve dans cet éloge que fait Marc-Aurele de l'empereur Tite-Antonin : *Il usoit, sans faste & sans façon, des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, & d'un air à faire connoître qu'il s'en servoit uniquement parce qu'elles se présentoient. . . . Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on dit de Socrate, qu'il avoit la force de se passer & de jouir indifféremment des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer.*

sans tristesse , ni jouir sans excès.

Cependant il faut être attentif à se respecter soi-même dans ces jouissances. *Tu as en toi-même (disoit Epictete) quelque chose de divin. Pourquoi déroge-tu à ta noble origine ? Ne veux-tu pas te souvenir quand tu manges , qui tu es toi qui manges , & qui tu nourris ? quand tu uses des droits de mariage , qui tu es toi qui uses de pareils droits ? Et de même quand tu es en compagnie , que tu prends de l'exercice , que tu parles avec quelqu'un , ah malheureux ! tu ne sais pas que tu portes partout un dieu ? Crois-tu que je veuille dire une figure argentée ou dorée ? C'est Dieu même que tu portes dans ton sein , & tu ne songe pas que tu le profanes par des pensées honteuses , par de vilaines actions ! Tu n'oserois faire ce que tu fais devant une image de Dieu ; & c'est en présence de Dieu qui habite en toi , qui voit & entend tout , que tu ne rougis pas d'avoir ces pensées & de faire ces actions ! Oh que tu connois mal quelle est ta nature ! Oh que tu mérites bien*

la colere céleste! (Epictete d'Arrien. II. 8.)

ἔργα τῆ = θεοχόλωσι.

Telles sont les loix naturelles des stoïciens. C'est ce qu'ils appellent *vivre conformément à la nature.*]

CHAPITRE IX.

Du recueillement.

I.

LA plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs , sur des rivages , sur des collines. C'est aussi ce que tu recherches ordinairement avec le plus d'ardeur. Mais c'est un goût très-vulgaire ; il ne tient qu'à toi de te retirer à toute heure au-dedans de toi-même. Il n'y a aucune retraite où un homme puisse être plus en repos & plus libre que dans l'intérieur de son ame ; principalement s'il y a mis de ces choses précieuses qu'on ne peut revoir

& considérer sans se retrouver aussi-tôt dans un calme parfait , qui est , selon moi , l'état habituel d'une ame où tout a été mis en bon ordre & à sa place.

Jouis donc très-souvent de cette solitude , & reprends-y de nouvelles forces. Mais aussi fournis-la de ces maximes courtes & élémentaires , dont le seul ressouvenir puisse dissiper sur le champ tes inquiétudes , & te renvoyer en état de soutenir sans trouble tout ce que tu retrouveras.

Car enfin , qu'est-ce qui te fait de la peine ? Est-ce la méchanceté des hommes ? Mais rappelle-toi ces vérités-ci : que tous les êtres pensans ont été faits pour *se supporter* les uns les autres ; que cette patience fait partie de la justice qu'ils se doivent réciproquement ; qu'ils ne font pas le mal parce qu'ils veulent le mal. D'ailleurs , à quoi a-t-il servi à tant d'hommes , qui maintenant sont au tombeau réduits en cendre , d'avoir eu des inimitiés , des soupçons , des haines , des querelles ?

Cesse donc enfin de te tourmenter.

Te

Té plains-tu encore du lot d'événemens que la cause universelle t'a départi ? Rappelle-toi ces alternatives de raisonnement : ou c'est la Providence ; ou c'est le *mouvement fortuit* des atomes qui t'amene tout ; ou enfin il t'a été démontré que le monde est une grande ville. (1)

Mais tu es importuné par les sensations du corps ? Songe que notre entendement ne prend point de part aux impressions douces ou rudes que l'ame animale éprouve, si-tôt qu'il s'est une fois renfermé chez lui, & qu'il a reconnu ses propres forces. Au surplus, rappelle-toi encore tout ce qu'on t'a enseigné sur la volupté & la douleur, & que tu as reconnu pour vrai.

Mais ce sera un desir de vaine gloire qui viendra t'agiter ?

Considere la rapidité avec laquelle toutes choses tombent dans l'oubli ; cet abyme

(1) *Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels, il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature ; ensuite, qu'il y a une sorte d'alliance entre moi & les parties qui font de mon espece, &c.*
(Chap. XXXI. 27.)

immense de l'éternité qui t'a précédé & qui te suivra ; combien un simple retentissement de bruit est peu de chose ; la diversité & la folie des idées que l'on prend de nous ; enfin la petitesse du cercle où ce bruit s'étend : car la terre entière n'est qu'un point dans l'univers ; ce qui en est habité n'est qu'un coin du monde ; & dans ce coin là même , combien auras-tu de panégyristes , & de quelle valeur ?

Souviens-toi donc de te retirer ainsi dans cette petite partie de nous-mêmes (1). Ne te trouble de rien. Ne fais point d'efforts violens ; mais demeure libre. Regarde toutes choses avec une fermeté mâle , en homme , en citoyen , en être destiné à mourir. Sur-tout , lorsque tu feras dans ton ame la revue de tes maximes , arrête-toi sur ces deux : l'une , que les objets ne touchent point notre ame ; qu'ils se tiennent immobiles hors d'elle , & que son trouble ne vient jamais que des opinions qu'elle se

(1) Au lieu de ἀσπείδιον , le manuscrit du Vatican porte ἀγγυρίδιον. C'est une autre expression figurée.

fait au-dedans : l'autre , que tout ce que tu vois va changer dans un moment , & ne fera plus ce qu'il étoit. N'oublie jamais combien il est arrivé déjà de révolutions , ou en toi , ou sous tes yeux. Le monde n'est que changement ; la vie n'est qu'opinion. (IV. 3.) ἀναχωρήσεις = ὑποληψίς.

I I.

Il te reste bien peu de tems à vivre. Passe ta vie comme si tu étois seul retiré sur une montagne ; car peu importe d'être ici ou là , dès qu'on peut vivre par-tout suivant les loix de la grande cité du monde. (X. 15. en partie.) ὀλίγον = κόσμος.

I I I.

Tiens toujours pour évident que la campagne n'est pas différente de ceci , & que les objets font ici les mêmes que pour ceux qui vivent retirés sur une montagne , ou sur le bord de la mer , ou par-tout ailleurs. Tu peux être dans une ville , suivant le mot de Platon , comme un berger dans

sa cabane sur le haut d'une colline. (X. 23.)

εναργε = *περιβαλλόμενος* (1).

I V.

On n'a guere vu arriver de malheur à quelqu'un pour n'avoir pas étudié ce qui se passoit dans l'ame d'un autre; mais quant à ceux qui n'ont jamais étudié les mouvemens de leur cœur, c'est une nécessité qu'ils soient malheureux (II. 8.) *παρά* = *κακοδαιμονεῖν*.

V.

Rien n'est plus digne de pitié qu'un homme qui passe sa vie à tourner par-tout, & qui fouille, comme l'a dit quelqu'un, jusques sous terre, pour découvrir, par conjectures, ce que ses voisins ont dans l'ame. Il ne sent pas qu'il suffisoit à son

(1) Je n'ai pas supprimé, comme le vouloit Saumaïse; les deux ou trois derniers mots qui terminent cet article; mais je les ai joints à l'article suivant du texte: on les trouvera traduits au chapitre XXVII. des *encouragemens à la vertu*, article 18. Je crois connoître assez le style de Marc-Aurele, pour être persuadé que j'ai saisi le vrai sens de ces mots, qui ont passé pour inintelligibles.

bonheur de se tenir auprès du génie qui réside en lui, & de le servir comme il doit l'être. Ce service consiste à le garantir des passions, de toute légéreté & d'impatience à l'occasion de ce qui vient des dieux ou des hommes; car ce qui vient des dieux est respectable à cause de leur vertu, & ce qui vient des hommes, parce qu'ils sont nos freres.

Quelquefois pourtant nous devons avoir une sorte de pitié de ceux-ci, à cause de l'ignorance où ils sont des vrais biens & des vrais maux. Cette imperfection est aussi pardonnable que celle d'un aveugle, qui ne peut distinguer le blanc d'avec le noir (1).

(II. 13.) οὐδὲν = μέλαινα.

V I.

Quel est enfin l'usage que je fais à présent de mon ame? C'est ce qu'il faut se demander en chaque occasion, & sur quoi il faut s'examiner. En quel état se trouve ac-

(1) Suidas, au mot δαιμον, où il rapporte ce passage de Marc-Aurele, a passé le mot φησιν, & au lieu de αίσθημεν δὲ, il a lu αίσθανομένου.

tuellement cette partie de moi qu'on appelle avec raison mon guide? Quelle est la sorte d'ame que j'ai? Est-ce l'ame d'un enfant? d'une jeune homme? d'une femmette? d'un tyran? d'un bête de somme? d'un animal féroce? (V. 11.) *πρὸς = θηρίον.*

V I I.

Tiens-toi recueilli en toi-même. Telle est la nature de raison qui te sert de guide, qu'elle se suffit à elle-même, pourvu qu'elle observe la justice. Alors elle jouit d'une parfaite sérénité. (VII. 28.) *εἰς = ἐχούσι.*

V I I I.

Regarde au-dessus de toi. Là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours. (VII. 59.) *ἐνδοξ = σκαπίτης.*

I X.

Quelle est présentement l'ame que j'ai? Est-elle ou crainte, ou soupçon, ou desir effréné, ou quelque'autre chose semblable? (XII. 19 à la fin.) *τίμου = τοῦ βίου.*

X.

Quel bon usage la partie supérieure de ton ame fait-elle de ses forces? C'est là le point essentiel. Tous les autres objets, soit qu'ils dépendent ou non de toi, ne sont que corps morts & que fumée. (XII. 33.)

τῶς = καπνός.

C H A P I T R E X.

Sur les Spectacles.

I.

ON inventa d'abord la tragédie, pour nous faire voir que la vie est sujette à de grands accidens, qu'il est de premiere institution de la nature qu'il en arrive, & que les mêmes choses qui nous ont amusés au théâtre, ne doivent pas nous paroître insupportables sur la grande scene du monde; car vous voyez que le monde ne fauroit s'en passer, & qu'*Edipe*, obligé de les souffrir, s'écrie en vain: ô Cithéron!

Il est vrai que ces poètes disent quelquefois de bonnes choses ; par exemple : *si les dieux ne prennent aucun soin de mes enfans , cela même ne se fait pas sans raison.* Et encore : *il ne faut point se fâcher contre les affaires* Et , *il faut que notre vie soit moissonnée comme le sont les épis ; & autres pensées semblables.*

Après la tragédie , on inventa la comédie que nous appellons ancienne , laquelle , usant d'une liberté magistrale , & disant tout par son nom , servit à rappeler à la modestie , des citoyens orgueilleux. Dionege , dans les mêmes vues , en emprunta plusieurs traits.

Confidère ensuite quel a été le but de la comédie moyenne , & enfin de la nouvelle , qui bientôt a dégénéré en une représentation ingénieuse des mœurs. On fait bien qu'il s'y dit aussi de bonnes choses ; mais après tout , quel peut être le fruit de toute la peine qu'on prend à disposer & embellir ces fictions ? (XI. 6.) *πρωτων*
= *απιστασις*.

I I.

Le goût des spectacles magnifiques est un goût frivole. Ces grandes représentations, où l'on fait voir des troupes de grands & de petits animaux, & des combats de gladiateurs, valent-elles mieux que la vue d'un os qu'on jette parmi des chiens ? que celle d'un morceau de pain qu'on laisse tomber dans un réservoir de poissons, de fourmis qui travaillent à charrier de petits fardeaux, de souris épouvantées qui courent çà & là, ou de marionnettes ?

Lorsque tu ne pourras pas éviter d'assister à ces grands spectacles, portes-y un sentiment de bonté ; point de piaffe, mais songe qu'un homme n'est vraiment estimable qu'autant qu'il s'affectionne à des objets qui le méritent (1). (VII. 3.) *πομπῆς*
 = *ἐσπέδαυον*.

(1) Marc-Aurele, fort ennuyé de tous ces jeux publics, où cependant il croyoit devoir se montrer, avoit pris le parti de s'occuper, dans l'intérieur de sa loge, à lire, à donner audience, à signer des expéditions. *Capitolin.*

 CHAPITRE XI.

Sur les pensées & les mouvemens de l'ame.

I.

TELLES que seront ordinairement tes pensées, tel sera ton esprit; car notre ame se nourrit de pensées. Nourris-la (1) donc sans cesse de ces réflexions: par-tout où l'on peut vivre, on peut y bien vivre. On peut vivre à la cour, on peut donc y bien vivre aussi. De plus, chaque être se porte vers l'objet pour lequel il a été fait. Cet objet est sa fin, & ce n'est que dans sa fin qu'il peut trouver son bien-être & son avantage. Or le bien-être d'un animal raisonnable est dans la société humaine, puisque l'on a démontré il y a long-tems qu'il a été fait pour vivre en société. N'est-il pas, en effet, évident que les êtres moins parfaits ont été construits pour ceux qui le sont davan-

(1) Le grec dit: *Plonge-la, tiens-la.*

vantage, & ceux-ci les uns pour les autres ?
 Ce qui est animé vaut mieux que ce qui
 ne l'est pas, & parmi les êtres animés,
 ceux qui ont la raison l'emportent. (V. 16.)

οἷα = λογικά.

I I.

Dans le peu qui te reste à vivre ne perds
 point de tems à penser aux autres, à moins
 que ce ne soit pour le bien de la société.
 Car tu ne pourrois, sans manquer à quel-
 qu'autre devoir, t'occuper, par exemple,
 de ce qu'un tel fait, & pourquoi il le fait,
 de ce qu'il dit ou pense, des intrigues qu'il
 trame, & d'autres objets de cette nature.
 Ce seroit errer hors de toi, & te détour-
 ner de l'étude de cette partie de ton ame
 qui est faite pour te diriger. Il faut excludre
 de la suite de tes pensées tout ce qui n'a
 qu'un objet frivole & vain; sur-tout ces
 pensées qui ne peuvent être que l'effet
 d'une curiosité inquiète & d'une méchan-
 ceté habituelle. Accoutume-toi à régler tes
 pensées à tel point, que si tout à coup on
 venoit te demander à quoi tu penses, tu

pusses répondre aussi-tôt & sans te gêner : je pensois à cela & cela ; en sorte que par ta réponse on vit à découvert que tu n'as dans l'ame rien que de simple , de bon , de convenable à un être destiné à vivre en société , qui rejette d'ailleurs les plaisirs grossiers , toute imagination voluptueuse , tout sentiment de haine , d'envie , tout soupçon , enfin tout ce qui te couvrirait de honte si tu faisois l'aveu de ce qui se passe dans ton cœur. Un tel homme qui , sans différer à prendre soin de lui-même ; s'occupe ainsi à être dès à présent du nombre des plus vertueux , doit être regardé comme un prêtre & un ministre des dieux , puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au-dedans de lui comme dans un temple. En cet état il ne se laisse plus salir par les voluptés ; aucune douleur ne parvient à l'abattre ; il est supérieur aux atteintes de la calomnie ; il est insensible à toute méchanceté ; c'est un athlète qui , dans le plus noble des combats , demeure vainqueur de toutes les passions. Il est pénétré jusqu'au

fond du cœur de l'amour de la justice. Il acquiesce de toute son ame à ce qui lui arrive par la distribution de la Providence. Il pense rarement, & jamais sans une grande nécessité pour le bien public, à ce qu'un autre dit, ou fait, ou médite de faire. Il donne toute son attention à ce qu'il doit faire lui-même, & à l'ordre primitif qui a formé le tissu de ses jours, pour ne jamais faire que ce qui sera honnête, & pour se persuader que tout le reste est bien; car le sort particulier de chacun marche avec la combinaison générale dont il fait partie. Il se souvient encore que tout être raisonnable est son parent, & que l'inclination qui le porte vers ses semblables, vient du fond de sa propre nature. Au surplus, il ne s'attache point à gagner l'estime de tout le monde, mais seulement de ceux qui vivent conformément à leur nature. Quant aux autres qui ne vivent pas de même, il se représente tranquillement de quelle façon ils se comportent chez eux & au dehors, le jour, la nuit, en quel état la débauche

les met, & dans quelles compagnies. Il ne fait donc aucun cas de l'approbation de telles gens qui ne sauroient s'approuver eux-mêmes. (III. 4.) *μὴ καλατρίψης ἀπέκοντας.*

I I I.

Que ton entendement, qui juge de tout, se respecte ; c'est un point essentiel pour n'admettre aucune opinion qui soit contraire, ou à l'ordre général du monde, ou à la nature d'un être raisonnable ; celle-ci demande que tu ne te décides jamais à l'aveugle, que tu aimes les hommes & que tu obéisses aux dieux. Laisant donc là tout le reste, ne t'occupe plus que de ce peu d'objets. Souviens-toi que le seul tems que l'on vit est le moment présent, qui n'est qu'un point ; le reste du tems, ou n'est plus, ou est incertain : ainsi la vie se réduit à bien peu de chose ; le lieu où on la passe n'est qu'un petit coin de la terre, & la réputation la plus durable qu'on peut laisser après soi n'est rien ; elle se conserve

parmi des hommes dont la vie est courte, qui ne se connoissent pas eux-mêmes, & qui connoissent bien moins celui qui a vécu long-tems avant eux. (III. 9 & 10.)

τὴν ὑποληπτικὴν = τερηκὴν.

I V.

N'ajoute rien au premier rapport de tes sens. On vient t'annoncer que quelqu'un parle mal de toi; voilà ce qu'on t'annonce; mais on ne te dit pas que tu en sois blessé. Je vois que mon enfant est malade; oui: mais je ne vois pas qu'il y ait du danger. Tiens-toi ainsi, sur tous les objets sensibles, à la première image qu'ils te présentent; n'y ajoute rien toi-même intérieurement, & il n'y aura rien de plus.

Fais encore mieux: ajoutes-y tout ce que doit penser de ces objets un homme instruit de ce qui arrive ordinairement dans le monde. (VIII. 49.) *μηδὲν = συμπαρόντως.*

V.

Il semble que le soleil se fonde en clarté; mais quoiqu'il répande par-tout sa lumière, il ne s'épuise pas, car ce ne font pas des

perles de substances, mais de simples extensions. Il ne fait que pousser des traits lumineux qu'on nomme rayons, d'un mot qui exprime *en grec* de la matière allongée. On peut juger de son opération, en considérant la lumière qui entre dans un lieu obscur par un passage étroit: toute cette lumière se porte d'abord en droite ligne; mais à la rencontre du corps solide qui sépare le lieu fermé d'avec l'air extérieur, elle se divise; ce qui reste en dehors s'y arrête sans s'écouler ni tomber. Or, c'est ainsi que doivent être les épanchemens de ton âme au dehors. Elle doit s'étendre jusqu'aux objets sans se dissiper, sans user de violence lorsqu'elle rencontre des difficultés, & sans s'abattre; il faut qu'elle s'arrête simplement, & qu'elle continue d'éclairer tout ce qui se rendra susceptible de sa lumière. Ceux qui refuseront de s'en laisser pénétrer, auront bien voulu s'en priver eux-mêmes. (VIII, 57.) ὁ ἥλιος = αὐτήν (1).

(1) Dans le manuscrit du roi on lit ἡσθη au lieu de ἥσθη, & μαγδαίων au lieu de μαγδαίαν.

V I.

Contemple sans cesse le grand tout. Quel est en lui-même cet objet qui m'affecte? Développe-le. Considere séparément son principe, sa substance, ses rapports, sa durée, son dernier terme. (XII. 18.)

εις τὸ = δέησι.

V I I.

Le mouvement de notre esprit est bien différent de celui d'une flèche. Notre esprit, en s'arrêtant sur un objet pour le considérer dans toutes ses faces, n'en va que plus droit à son but. (VIII. 60.)

ἄλλως = προκειμένον.

V I I I.

Il y a quatre sortes de pensées, sur lesquelles il faut veiller sans cesse pour les effacer dans le moment de notre esprit, en se disant à soi-même : cette imagination-ci ne sert à rien; celle-là tend à ruiner la société; cette autre va te faire parler contre tes vrais sentimens, ce qui seroit la plus indigne des actions; enfin cette dernière

est pour toi un juste sujet de te faire ce reproche, que tu assujettis la partie la plus divine de toi-même, & que tu la rends esclave de la moins noble, de celle qui doit mourir (1), en un mot de ton corps, & des grossières sensations qu'il éprouve. (XI. 19.)

τίσραπαε = ἠδοναίε (2).

I X.

L'esprit qui nous sert de guide n'éprouve jamais de trouble par son fond. Comment cela? Il n'a point de passions; donc il ne peut être agité. Il défie tout agent étranger de lui donner de la crainte ou de la douleur. Il ne s'affectera jamais ainsi par ses propres opinions. Que le corps se garantisse de la douleur, s'il le peut; ou s'il souffre, qu'il se plaigne. L'ame ne souffrira pas si elle juge bien du siege de la crainte & de la douleur. Rien ne la porte à juger

(1) Il croyoit donc à l'immortalité de la partie supérieure de son âme.

(2) Je fais deux corrections au texte de cet article, suivant les manuscrits du roi, & presque tous ceux du Vatican.

qu'il y ait là du mal pour elle. Tant qu'elle se possède & qu'elle ne se rend pas elle-même misérable, elle se suffit. Elle n'éprouvera jamais de trouble ni d'obstacle, si elle ne s'en procure. (VII. 16.) τὸ ἡγχιμονικὸν = ἐμπροδίζη (1).

X.

Souviens-toi que *les opinions*, ces cordons qui te remuent comme une marionnette, sont au dedans de toi. C'est ce qui te fait vouloir; c'est ta vie; &, s'il est permis de le dire, c'est ce qui fait l'homme. Ne t'arrête jamais à considérer autour de toi cette espèce de vase qui te renferme, ni les organes dont il est composé; car ces organes sont comme une scie, avec cette seule différence qu'ils sont nés avec toi. Mais sans la cause qui les fait mouvoir & qui les modere, ils resteroient aussi inutiles que le seroient (*sans le secours de la main*) la navette au tisserand, la plume à l'écrivain, le fouet au cocher. (X. 38.)

μείναντο = ἀνίσχου.

(1) Voir mes notes sur le chapitre de la douleur.

X I.

Ne te lamente avec personne. Point de mouvemens violens. (VII. 43.) $\mu\eta = \sigma\phi\acute{\upsilon}\zeta\iota\tau\alpha$.

X II.

Ne te laisse point entraîner inconfidément par l'imagination ; mais viens , autant qu'il se peut & se doit , au secours des affligés , quoiqu'ils n'aient été privés que de biens extérieurs. Garde-toi cependant de croire que cette privation soit un vrai mal. Ce préjugé commun est un abus. Comporte - toi alors comme un homme qui prieroit son nourrisson, en le quittant, de lui prêter sa toupie ; il fait bien ce que c'est qu'une toupie. (V. 36 en partie.)

$\mu\eta \delta\lambda\omicron\sigma\chi\epsilon\rho\acute{\omega}\varsigma = \kappa\iota\alpha \acute{\omega}\delta\epsilon$.

C H A P I T R E X I I.

Sur les troubles intérieurs.

I.

SOIS comme un cap , contre lequel tous flots les de la mer se brisent. Il reste immo-

bile ; au tour de lui tous les bouillons de l'eau restent sans force.

Suis-je malheureux parce que telle chose m'est arrivée ? Non , bien certainement ; je suis même heureux si je reste tranquille malgré cet accident , si je n'en suis ni abattu pour le moment , ni effrayé pour l'avenir. Car il pouvoit en arriver autant à tel qui y auroit succombé. Pourquoi donc le regarder comme une infortune , & non comme un bonheur ? Donneras-tu le nom d'infortune à ce qui ne fauroit empêcher l'homme d'atteindre au but de sa nature ? Et l'homme peut-il être mis hors d'état d'y atteindre, par un événement qui n'altère point la constitution naturelle de son être ? On t'a dit quelle étoit cette constitution. Ce qui vient d'arriver t'empêche-t-il d'être juste, magnanime , tempérant , sage , modeste , libre , d'avoir les autres vertus dont l'exercice constitue essentiellement un être raisonnable ? Souviens-toi donc , toutes les fois qu'un événement t'inspirera de la tristesse , de faire usage de cette maxime , que ce n'est

point un malheur d'éprouver des accidens ; mais un bonheur de les supporter avec fermeté. (IV. 49.) ὁμοιον = ευτύχημα (I).

I I.

Supprime l'opinion ; tu supprimes : *j'ai été blessé*. Supprime : *j'ai été blessé* ; tu supprimes la blessure. (IV. 7.) ἄρον = ελάβη.

I I I.

Si tu parviens à corriger tes opinions sur tout ce qui semble t'incommoder , tu t'établiras sur un terrain ferme. Qu'est-ce à dire toi ? C'est dire ta raison. Mais je ne suis pas une pure raison. Eh bien , que ta raison donc ne te tourmente pas ; & si le reste se trouve en mauvais état , qu'il en juge. (VIII. 40.) ἱαν = αὐτῶ.

I V.

Qu'il est aisé de repouffer , d'anéantir toute imagination qui ne convient pas ou qui trouble l'ame , & de recouvrer dans le

(1) L'article 4 du manuscrit du roi fait partie de celui-ci ; ce manuscrit porte : ἄλοπος δὲ πᾶς ἐπὶ τῷ οὐκ ἐν κωλυσι σι. Il omet ἀπράγματον. On y lit ensuite ἄψευδον ἐλευθερίον ; τ' ἄλλα ὅτι παρόντων , & les manuscrits du Vatican sont conformes.

moment une entière sérénité d'esprit! (V. 2.)

ως = ἴσως.

V.

Pourquoi me troubler, si ce qui se passe n'est point un sentiment ou une action de méchanceté qui soit de moi, ou si l'ordre du monde n'en est pas blessé? Mais comment le seroit-il? (V. 35.) εἴ = οὐκ ἔστι.

VI.

Lorsque les objets qui t'environnent te font éprouver malgré toi une sorte de trouble, reviens à toi au plus vite, & ne fors de cadence que le moins qu'il se pourra. Tu deviendras d'autant plus ferme sur la mesure, que tu y rentreras plus souvent. (VI. 11.)

ἀταν = ἐπανέρχομαι.

VII.

Pour moi, je fais ce qui convient à ma nature. Rien du dehors ne m'en détournera; car, ou ce sont des êtres sans ame, ou sans raison, ou égarés, & qui ignorent le bon chemin. (VI. 22.) ἰχὰ = ἀγνοῖα.

VIII.

Reviens de ton ivresse. Reprends tes

168 TROUBLES INTÉRIEURS.

esprits. Réveille-toi. Fais réflexion que c'est un rêve qui te troublait. Etant bien éveillé, rappelle à ton imagination l'objet de ce trouble, tel que tu avois cru le voir auparavant. (VI. 31.) ἀναπνεῖ = ἐβλεπεις.

I X.

Je peux du moins m'empêcher de juger, & par conséquent d'être troublé; car les objets extérieurs n'ont pas la vertu de produire en nous des jugemens. (VI. 52.)

ἐξουσι = κρίσεων.

X.

Comment oublieras-tu tes principes, si les pensées qui les appuient ne s'éteignent pas? Qu'il est aisé de les faire revivre! Je suis le maître de penser comme il convient sur l'objet présent; pourquoi me troubler? Tout ce qui est au dehors de mon intelligence ne peut rien du tout sur elle. Pense ainsi, & te voilà droit. (VII. 2 en partie.)

τὰ δόγματα = ἄρθος εἶ.

X I.

Ne t'inquiète pas sur l'avenir. Tu n'en ti-

reras, s'il le faut, avec le secours de la même raison qui t'éclaire sur le présent. (VII. 8.)

τὰ μέλλοντα = χρεῖ.

XII.

C'est une honte que le visage obéisse, qu'il s'arrange & se compose comme il plaît à l'ame, & que celle-ci ne s'arrange pas, ne se compose pas elle-même. (VII. 37.)

αἰσχρον = κατακοσμίῃσθαι.

XIII.

Inutile de se fâcher contre les affaires; elles n'en tiennent compte. (VII. 38.)

τοῖς = ἕδεν (d'Euripide.)

XIV.

Je suis assez fort, si l'honnêteté & la justice sont avec moi. (VII. 42. d'Aristophane.)

τὸ γὰρ = δίκαιον.

XV.

Sur chaque accident de la vie, remets-toi devant les yeux tous ceux qui avant toi ont éprouvé la même fortune, & qui l'ont supportée avec peine, qui ont trouvé ces événemens étranges, & en ont murmuré. Où sont-ils maintenant? Ils ne sont plus.

170 TROUBLES INTÉRIEURS.

Pourquoi voudrais-tu leur ressembler ? Ne vaut-il pas mieux laisser les mœurs de telles gens à ceux qui ont roulé, ou qui roulent ensemble dans un même tourbillon, & à ton égard ne songer qu'à faire un bon usage de pareils accidens ; car tu t'en serviras bien, & ce sera une matière à t'exercer. Aye seulement pour objet, & prends la résolution d'être honnête à tes propres yeux dans tout ce que tu fais. Souviens-toi de ces deux choses, & ta conduite en ces occasions deviendra différente de celle des autres. (VII. 58.) ἵψ' ἰκασίου = πράξις.

X V I.

L'art de bien vivre a moins de rapport aux exercices de la danse qu'à ceux de la lutte, en ce qu'il faut être toujours prêt à soutenir avec fermeté des coups imprévus. (VII. 61.) ἢ βιωτικὰ = ἰσχυρα.

X V I I.

Non, ils n'en feront pas moins les mêmes actions, quand tu te créverois de peine. (VIII. 4.) ὅτι = διαπράγῃς.

XVII.

D'abord il ne faut te troubler de rien ; car tout arrive suivant les loix générales de ce monde , & dans peu de tems tout ce qui vit disparoîtra de dessus la terre , ainsi qu'en ont disparu Adrien & Auguste.

Fixe ensuite tes regards sur l'objet *de ton trouble*, considère-le , & souviens-toi qu'il faut absolument que tu sois homme de bien. Rappelle-toi ce que la nature exige d'un être raisonnable ; fais-le constamment , & ne dis que ce qui te paroîtra le plus conforme à la justice , mais toujours avec douceur , modestement , & sans dissimulation. (VIII. 5.)

τὸ πρῶτον = ἀνυποκρίτως.

XIX.

Si la chose dépend de toi , pourquoi la fais-tu ? Si elle dépend d'autrui , à qui t'en prends-tu ? Est-ce aux atomes ou aux dieux ? L'un & l'autre seroient folie. Ne te plains jamais d'un autre homme ; car , ou il faut le corriger si tu le peux ; ou si tu ne le peux pas , il faut redresser la cho-

172 TROUBLES INTÉRIEURS.

se (1) ; & si cela même passe ton pouvoir, pourquoi encore se plaindre ? Il ne convient pas de rien faire en vain. (VIII. 17.)

εἰ μὴ = ποιητίον.

X X.

Efface toutes ces imaginations, en te disant sans cesse : il est tout à l'heure en mon pouvoir de ne laisser dans ce cœur aucune méchanceté, aucune cupidité, en un mot, aucune sorte de passion. Mais pourvu que je voie bien la vraie qualité des objets, il m'est permis d'en user suivant le mérite de chacun.

Souviens-toi de cette faculté conforme à la nature. (VIII. 29.) ἐξάλυσε = φύσει.

X X I.

Ne te trouble point, en te faisant un tableau de tout le reste de la vie. Garde-toi de te représenter à la fois le nombre & la grandeur des peines que tu auras probablement à souffrir. Mais à mesure qu'il t'arrive

(1) Suivant le manuscrit du roi, fol. 178, conforme à celui d'Hæschel, cité par Méric Casaubon.

quelque chose, demande - toi : qu'est - ce qu'il y a là d'insupportable, d'insoutenable? car tu rougiras de t'en faire l'aveu. Ensuite rappelle - toi cette vérité, que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui t'incommodent; c'est toujours le présent. Mais l'objet présent n'est presque rien, quand on ne lui donne que sa juste étendue, & qu'on demande à son ame, avec reproche, si elle ne peut pas porter un si mince fardeau. (VIII. 36.)

μή σε = δύναται.

X X I I.

Je n'ai jamais chagriné personne que malgré moi; pourquoi faut-il que je me chagrine moi-même? (VIII. 42.)

ἐκ =

X X I I I.

C'est bien la peine que pour si peu de chose mon ame devienne misérable, qu'elle se dégrade elle-même, qu'elle soit humiliée, hors d'elle, confondue avec le corps, consternée. Hé! que trouveras-tu qui le mérite? (VIII. 45 à la fin.)

ἄρα = ἄξιον.

X X I V.

Si quelqu'objet du dehors te chagrine , ce n'est pas lui qui cause ton chagrin , c'est le jugement que tu en portes , & il ne tient qu'à toi de l'effacer sur le champ de ton ame.

Si c'est des dispositions de ton cœur que tu te chagrines , pourquoi ne corriges-tu pas les opinions qui en sont la cause ?

De même , si tu te chagrines de ne pas faire quelque chose qui te paroît conforme à la saine raison , que ne la fais-tu plutôt que de te chagriner ? Mais une force supérieure m'en empêche. Ne te chagrine donc pas , puisqu'il n'y a pas de ta faute.

Mais il est honteux de vivre si je ne fais cette action. Sors donc de la vie (1) avec autant de tranquillité qu'en a en mourant celui qui la fait : mais pardonne à ceux qui t'auront fait violence. (VIII. 47.) *σι μὲν = ἐπιβλαπείας.*

(1) Voir la note à la fin de ce chapitre. La mort de Caton peut avoir été l'occasion de cette pensée & de quelques autres semblables de Marc-Aurèle.

XXV.

Il faut laisser les fautes d'autrui où elles sont. (IX. 20.) τὸ = καταλιπεῖν.

XXVI.

Tu as souffert des peines d'esprit sans nombre, pour n'avoir pas fait consister ton bonheur à faire tout ce qu'exige la constitution d'un être raisonnable. C'en est assez. (IX. 26.) ἀπέλας = ἄλυσ.

XXVII.

Il te sera facile d'écarter loin de toi beaucoup d'inutilités qui te troublent, quoiqu'elles dépendent entièrement de l'idée que tu t'en formes. Mets-toi sur le champ bien au large. Représente-toi le monde entier. Représente-toi ton propre siècle. Vois quel rapide changement dans chaque ordre d'êtres ! Quel petit espace il y a de leur naissance à leur dissolution ! Quel espace immense les a précédés ! Quel espace immense les suit ! (IX. 32.) πολλὰ = κίπυρος.

XXVIII.

Si tu vis dans ta maison, tu y es accoutu-

176 TROUBLES INTÉRIEURS.

mé; si tu en fors, tu l'as voulu; si tu meurs; ta tâche est faite; & voilà toute la vie. Sois donc tranquille. (X. 22.) *ἦτοι = εὐθύμει.*

X X I X.

Celui qui s'enfuit de chez son maître est un déserteur. La loi est notre maître; donc celui qui la viole est un déserteur. Il en est de même de celui qui s'afflige, qui se fâche, qui craint, qui se refuse à ce qui a été fait, ou se fera par une suite des arrangements de celui qui gouverne toutes choses. Il est la loi; c'est lui qui distribue à chacun son lot. Donc celui qui craint, qui s'afflige, qui se fâche, est un déserteur. (X. 25.)

ὁ τὸν = δραπέτης.

X X X.

Puisqu'il est vrai que les choses, dont le desir ou la crainte te troublent, ne s'approchent pas de ton ame, & que c'est au contraire ton ame qui en quelque sorte s'approche d'elles par l'opinion qu'elle s'en forme, arrête donc cette opinion. Les objets resteront immobiles; on ne te verra plus

plus les desirer ni les craindre. (XI. 11.)

ει ει = ορθήσκη.

X X X I.

Tout n'est qu'opinion, & l'opinion dépend de toi; chasse-la, il t'est libre; & comme le navigateur qui a doublé un cap, tu trouveras un tems serein, de la stabilité, un golfe uni & calme. (XII. 22.)

οτι = ἀκύμων.

X X X I I.

Rejette ces préjugés, te voilà sauvé. Qui donc tempêche de les rejeter? (XII. 25.)

καλε = ἐκβάλλειν.

X X X I I I.

Quand tu es fâché de quelque chose, c'est que tu as oublié que tout arrive selon l'ordre de la nature universelle;

Et que les fautes des autres ne sont un mal que pour eux;

Et encore que tout ce qui se fait dans le monde s'est toujours fait & se fera, & qu'il se fait par-tout.

Tu as oublié quel est le lien de parenté qui unit chaque homme à tout le reste du

178 TROUBLES INTÉRIEURS.

genre humain, non par le sang & la naissance, mais par une participation commune à la même intelligence.

Tu as oublié que l'esprit de chacun de nous est un dieu émané de l'Être suprême.

De plus, que nous ne possédons rien en propre de notre fonds, puisque même nos enfans, notre corps & notre ame nous sont venus de cet Être suprême.

Que d'ailleurs tout est opinion.

Et qu'enfin la vie de chacun se réduit à la jouissance du moment présent, & qu'on ne peut perdre que ce moment. (XII. 26.)

ἔταν = ἀποβαλλει.

X X X I V.

Aujourd'hui je me suis échappé de tous les embarras qui m'entouroient, ou, pour mieux dire, je les ai mis dehors; car ils n'étoient pas autour de moi, ils étoient dans mes opinions. (IX. 13.) σήμερον = ὑπολήψεις.

NOTES SUR LE SUICIDE.

Le style stoïcien de l'article XXIV, & d'un ou deux autres qu'on verra dans la

suite, doit être interprété par les endroits où il est expressément traité de la mort, & entendu avec adoucissement; comme si Marc-Aurele eût dit : *je ne survivrois point à la honte insoutenable d'avoir manqué sciemment & de mon plein gré à un devoir essentiel.*

Marc-Aurele dit ailleurs :

« Ne méprise point la mort Il est
 » d'un homme sage de n'être sur ce sujet ni
 » léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux,
 » mais d'attendre la mort comme une des
 » fonctions de la nature comme tu at-
 » tends que l'enfant, dont ta femme est
 » enceinte, vienne au monde ».

Dans un autre endroit, après une vive & touchante description des misères de la vie, il ajoute :

« On est réduit à se consoler soi-même,
 » en attendant sa propre dissolution; mais
 » il faut l'attendre sans se chagriner du re-
 » tardement ».

Ces mots, *n'être ni léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux sur la mort, ne point la*

mépriser, mais l'attendre sans se chagriner du retardement, sont une condamnation formelle du suicide, puisqu'il est toujours l'effet de ces sentimens réunis; & Marc-Aurele montre constamment cette façon de penser modérée & ferme sur l'attente de la mort naturelle. Il ne pensoit donc pas sur ce point comme le commun des stoïciens parloient.

Juste-Lipse, dans son Introduction à la philosophie stoïcienne, a fait le dénombrement de douze cas, où, suivant Sénèque, Stobée, Epictète, & même Platon, un homme sage pouvoit & devoit sortir de la vie. Les objets de ces cas sont la patrie, un ami, mauvaise fortune, douleurs très-vives, mutilation, maladie incurable, pauvreté extrême, état de craintes continuelles, ignominie, âge décrépît, impossibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la société.

Mais consultons la raison.

Un honnête homme, pénétré d'un sentiment très-vif d'honneur ou d'amitié, peut

& doit s'exposer à une mort presque certaine dans le cas d'une légitime défense. Personne n'en doute : mais se tuer soi-même est une action toujours inutile , ou bien lâche & dictée par la fureur. On vient de voir que Marc-Aurele la condamne. Il n'adopte nulle part la doctrine du suicide dans le cas de mauvaise fortune , &c. Voyez le chapitre des forces de l'ame contre la douleur , & cent autres passages.

On expliquera plus bas ce qu'il pense de l'état d'une vieilleffe décrépite (1) ; & quant aux deux derniers cas , si une force irrésistible empêche le sage de faire des actions honnêtes & utiles , j'avoue qu'à prendre à la lettre ce que dit Marc-Aurele , il sembleroit être tout-à-fait stoïcien. Mais ce seroit le faire tomber en contradiction avec lui-même , & il est bien plus raisonnable de le concilier.

Marc-Aurele ne sauroit être soupçonné , comme les autres stoïciens , d'avoir voulu briller aux yeux du public par une fierté

(1) Chap. XXVII. 31, & XXXIV. 19.

d'ame affectée. Il pensoit ce qu'il disoit ; puisqu'il ne disoit rien que pour lui seul. L'habitude du langage stoïcien l'a entraîné deux ou trois fois ; mais il faut expliquer ces endroits par sa vraie façon de penser , qu'il développe ailleurs.

Il me paroît impossible d'imaginer un cas précis , où l'impression d'une force irrésistible nous empêchant de faire une action honnête , on fût obligé de se tuer. Quelque cas que l'on suppose , on ne sera jamais obligé qu'à faire d'extrêmes efforts & à tout risquer. Mais alors , suivant Marc-Aurele , l'effort devient l'action honnête qu'on s'étoit proposée (1). C'est ce qu'il répète fort souvent. Il faut donc l'expliquer avec l'adoucissement que j'ai dit.

(1) Fais des actions justes. . . . Si quelque force t'en empêche , tourne ton ame à la patience & à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'étoit que conditionnel , & que tu ne voulois pas l'impossible. Que voulois-tu ? Un certain effet de ton desir , & tu l'obtiens : ce desir devient la chose. (Chapitre XXVI. des obstacles à faire le bien. §. 4.)
On peut encore voir ici XIX. 21. XXVI. 2. XXVII. 20. XXXIII. 3.

CHAPITRE XIII.

Être content de tout ce qui arrive.

I.

SONGE que, comme il seroit ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de trouver étranges les événemens que le monde porte en abondance. C'est comme si un médecin & un pilote trouvoient étranges les accidens de la fièvre & des vents contraires. (VIII. 15.) μέμνησο = γέγονω.

II.

Tout ce qui arrive est aussi ordinaire & aussi commun que les roses le sont au printems, & les fruits des arbres en été. Telles sont la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations; tel est en un mot tout ce qui réjouit ou afflige les sots. (IV. 44.)

πᾶν = λυπεῖ.

III.

Songez combien en un instant il se passe

M iv

184 ÊTRE CÔNTENT DE TOUT.

de mouvemens divers dans le corps & dans l'ame de chacun de nous, & tu ne feras plus étonné du concours des événemens qui se passent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique & périssable (1) & universel que nous appellons le monde. (VI. 25.) *ἐνθυμήθητι = ἐνυφίσταται.*

I V.

Ou la nature t'a donné assez de force pour supporter tout ce qui t'arrive, ou elle ne t'en a pas donné assez. Si tu as reçu assez de force, uses-en, & ne te fâche point. Et si l'accident est au dessus de tes forces, prends encore patience, car en te consumant il se consumera aussi. Mais souviens-toi que, par ta nature, tu peux supporter tout ce qu'il est en ton pouvoir de rendre supportable & soutenable, en considérant ton vrai intérêt ou ton honneur. (X. 3.)

πάν = ποιῆν.

V.

La nature de l'univers a reçu pour sa

(1) *Périssable* est une addition du manuscrit du Vatican.

tâche de transporter là ce qui est ici , de le changer de forme , de l'ôter encore de sa place pour le mettre en une autre. Ce n'est que révolutions. Ne crains donc rien. Il n'y a rien de nouveau , rien qui ne soit ordinaire ; mais de plus , tout est dispensé avec égalité. (VIII. 6.) ἢ τῶν ὅλων = ἀπονεμήσεις.

V I.

Il ne peut arriver aucun accident à l'homme qui ne soit pour un homme, ni au bœuf qui ne soit pour un bœuf, ni à la vigne qui ne soit pour une vigne, ni à un rocher qui ne soit propre à un rocher. Si donc ce qui arrive à chacun de ces êtres est un événement ordinaire attaché à son existence ; pourquoi recevrais-tu avec peine ceux qui te regardent ? La commune nature n'a pas fait pour toi seul des choses insupportables. (VIII. 46.)

ἀ. θρώπων = φύσις.

V I I.

Aime uniquement ce qui t'arrive & qui a été lié à ta destinée ; y a-t-il rien de plus convenable ? (VII. 57.) μόνον = ἀρμοδιώτερον.

V I I I.

Euripide a dit : La terre aime la pluie ;
& l'air à la donner.

Il semble que le monde aime à faire tout
ce qui devoit s'y passer. Je dis donc au
monde : je joins mon amour au tien. Mais
ceci en particulier n'arrive-t-il pas de même ?

Ne dit-on pas aussi , qu'il aime , *qu'il a*
coutume (1) d'arriver. (X. 21.) ἰπᾶ = γινεσθαι.

I X.

Tout ce qui pourra t'arriver étoit préparé
de toute éternité. La combinaison des causes
avoit été faite de toute éternité , pour l'a-
mener & le faire concourir avec ton exis-
tence. (X. 5.) ὁ τὶ αἶν = εὐμελεια.

X.

C'est folie de chercher en hiver des fi-
gues sur un figuier ; & tel est celui qui
cherche par-tout son cher enfant , lorsqu'il
ne lui a plus été donné de l'avoir. (XI. 33.)

εὖρον = δίδουαι.

(1) Dans le grec & le latin on dit : *il aime* , pour
il a coutume.

X I.

Un œil sain doit être en état de regarder tout ce qui est visible, & ne pas dire, je veux du verd, car c'est le langage d'un œil malade. De même, dans l'état de fanté, les organes de l'ouïe & de l'odorat sont prêts à recevoir toutes sortes de sons ou d'odeurs, & un bon estomac digere indifféremment toutes sortes d'alimens, comme une meule de moulin est faite pour broyer toutes sortes de grains. Il faut donc aussi qu'une raison bien saine soit préparée à tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : oh que mes enfans vivent ! oh que je sois loué de tout le monde ! est un œil qui desire du verd, ou des dents qui veulent du tendre. (X. 35.)

τον υγιανοντα = ἀπαλά.

X I I.

Il n'arrive rien à personne, qu'il ne soit né en état de porter. Les mêmes accidens sont arrivés à d'autres qui, par défaut de connoissance ou par ostentation de grandeur d'ame, sont restés fermes & infen-

sibles à ce qui leur arrivoit. N'est-il pas affreux que l'ignorance & la vanité aient plus de pouvoir que la sagesse ! (V. 18.)

ουδεν = φρονήσεως (1).

C H A P I T R E X I V.

Forces de l'ame contre la douleur.

I.

C E qui n'empire pas l'essence de l'homme en elle-même, ne sauroit empirer la condition de sa vie, ni blesser véritablement l'homme, soit au dehors, soit au dedans. C'est pour un bien que la nature est obligée de faire ce qu'elle fait. (IV. 8 & 9.)

ὁ χεῖρω = ποτείν.

I I.

Pour tous les cas de douleur, tiens prête cette réflexion, que la douleur n'est rien qui puisse te faire rougir, qu'elle ne dégrade pas l'intelligence qui te gouverne,

(1) Au commencement de l'article on ne lit point dans le manuscrit du roi, ces deux mots : *ἐνὶ τῷ... ἀυγῆ*

& qu'elle ne l'altère ni dans sa substance ni dans ses qualités sociales.

Appelle aussi à ton secours , en bien des cas de douleur , ce mot d'Epicure , qu'il n'y a rien là d'impossible à supporter, ni que tu puisses regarder comme éternel , si tu te souviens que tout a des bornes , & si tu n'y ajoutes pas tes imaginations.

Souviens-toi encore de ceci : il y a plusieurs choses approchantes de la douleur , qui te fâchent intérieurement , comme l'envie de dormir , le grand chaud , le dégoût. Lorsqu'il te fâche d'être dans une de ces situations , dis-toi à toi-même que tu succombes à la douleur. (VII. 64.) ἐπὶ μὲν = ἰνδίδως.

III.

La nature n'a pas si intimement uni l'esprit de l'homme à une machine , qu'il ne puisse toujours se renfermer dans lui-même , & s'occuper des fonctions qui lui sont propres. (VII. 67 en partie.) τὸν νῆρ de l'article 66. = πρὸς ἑαυτὸν du 67^e.

I V.

Arrive tout ce qui voudra au dehors à ces *membres* qui peuvent être altérés par un accident. Que ce qui souffre se plaigne s'il veut. Pour moi , si je ne pense pas que cet accident est un vrai mal , je ne suis pas encore blessé. Or , je suis le maître de ne pas le penser. (VII. 14.) ἰθέλει = ὑπολαβῆν (1).

V.

Je suis composé d'un corps & d'une ame. Tout est indifférent au corps , puisqu'il ne peut rien discerner. Quant à mon entendement , tout ce qui n'est pas ses propres opérations lui est indifférent. Or tout ce qui est ses propres opérations dépend de lui : ce qui doit s'entendre uniquement de ses opérations présentes ; car pour ce qui est de ses opérations à venir ou passées , elles lui

(1) Marc-Aurele se dit ailleurs à lui-même : « tu es » composé de trois choses ; du corps , de la faculté de » sentir & de végéter , & d'une intelligence. Les deux » premières t'appartiennent pour en prendre quelque » soin ; mais la troisième est proprement toi-même ». *Mens cujusque is est quisque. CICERO , in somnio Scipionis.*

sont indifférentes actuellement. (VI. 32.)

ἐν τοῦ σώματος = ἀδιάφορα.

V I.

Les choses ne touchent point du tout elles-mêmes notre esprit. Il n'y a nul accès pour elles jusqu'à lui. Elles ne peuvent pas le faire changer ni le mouvoir. Lui seul se change & se meut soi-même ; & tels que sont les jugemens qu'il se croit digne d'en porter , tels deviennent à son égard les objets qui se présentent. (V. 19.) τὰ πράγματα

= προσυφιστάται.

V I I.

Ton mal n'est pas dans l'esprit d'un autre , ni dans le changement & l'altération de ce qui enveloppe le tien. Où est-il donc ? Il est dans la partie de toi-même qui a jugé des maux. Qu'elle ne juge donc plus , & tout ira bien. Quoique le corps , si voisin de cette partie , soit coupé , brûlé , ulcéré , en pourriture , qu'elle reste tranquille ; ou plutôt qu'elle juge que ce qui arrive également à un homme vertueux & à un méchant , n'est ni bon ni mauvais *pour elle*.

Car enfin ce qui arrive également à celui-là même qui vit selon la nature, n'a *aucun rapport* avec elle : ni conformité, ni opposition. (IV. 39.) *ἐν ἀλλορίῳ = φύσιν.*

V I I I.

Le mal d'une nature animale est de ne pouvoir faire usage de tous ses sens, ou de ses appétits naturels. Le mal des plantes est de ne pouvoir végéter. De même donc le mal d'une nature intelligente est que l'esprit ne puisse pas faire ses fonctions. Applique-toi maintenant ces définitions du mal. Ressens-tu quelque atteinte de douleur ou de volupté ? c'est l'affaire de l'âme sensitive. Se trouve-t-il un obstacle à l'accomplissement de ton desir ? si tu l'as formé sans condition ni exception, alors cette faute est un mal pour ta partie raisonnable. Mais si tu regardes l'obstacle comme un événement commun & ordinaire, tu n'en auras pas été blessé, & l'obstacle n'en aura pas été un pour toi. Il est certain que nul autre que toi n'a jamais empêché ton esprit de faire les fonctions qui lui sont propres

propres. En effet , ni le fer, ni le feu, ni un tyran , ni la calomnie , rien en un mot ne peut en approcher. Lorsqu'il s'est ramassé dans lui-même comme en forme de balon, sa rondeur est inaltérable (1). (VIII. 41.)

επιποδισμος = μέγες.

I X.

Que ton guide , la partie dominante de ton ame , reste inébranlable , malgré les impulsions douces ou rudes que la chair éprouve. Qu'au lieu de se confondre avec la chair elle se renferme chez elle , & qu'elle confine les passions dans le corps. Que si , par une sympathie dont la cause ne dépend pas d'elle , la passion s'étend jusqu'à l'esprit , à cause de son union avec le corps , il ne faut pas s'efforcer alors de repousser un sentiment qui est dans l'ordre naturel ; mais il faut que mon guide se garde bien

(1) In se ipso totus teres atque rotundus ,
Externi ne quid valeat per læve morari.

HORAT. sat. 7, l. 2.

Voir ci-après §. XII. Marc-Aurele dit, XI. 12 : *La sphere de l'ame est lumineuse , lorsqu'elle ne s'étend & ne s'attache à rien du dehors : lorsqu'elle ne se dissipe pas , & qu'elle n'est point affaissée , &c.*

d'y ajouter, de son chef, l'opinion que ce soit pour lui un bien ou un mal. (V. 26.)

εὐδὲ ἀγαθόνειναι = εἰς αὐτῶν.

X.

(Sur la douleur.) Ce qui est insupportable tue. Ce qui dure est supportable (1). Cependant mon esprit se renfermant chez lui, conserve la tranquillité qui lui est propre. En effet, mon guide n'en est pas dégradé. Quant à ces organes empirés par la douleur, qu'ils s'en plaignent s'ils ont quelque pouvoir. (VII. 33.) περί πόνου = ἀποφραδέσθαι.

X I.

Ou la douleur est un mal pour le corps (qu'il s'en plaigne donc), ou elle en est un pour l'ame. Mais il ne tient qu'à celle-ci de conserver la sérénité, la paix qui lui est propre, & de ne pas croire que ce soit un mal *pour elle*. En effet, ce qui discerné, ce qui desire & ce qui craint, réside

(1) Cicéron s'est amusé, suivant la coutume & ses principes, à disputer pour & contre ce mot d'Epicure: mais il l'a détourné de son vrai sens. *De fin. bon. & mal. L. 1 & 2.*

tout entier au dedans de nous ; aucun mal ne peut monter jusques - là. (VIII. 28.)

δ πόνος = ἀναβαίνω.

X I I.

Souviens-toi que l'esprit qui te guide se rend invincible lorsque , recueilli au dedans de soi , il veut se suffire à lui-même & ne faire que sa volonté , sans avoir d'autre raison de sa résistance. Que sera-ce donc , lorsqu'à l'aide de la raison il aura jugé de quelque chose après en avoir examiné les circonstances ?

C'est ainsi qu'une intelligence libre de passion est une forte citadelle. L'homme ne sauroit trouver de plus sûr asyle pour n'être jamais asservi. Celui qui ne le connoît pas a été mal instruit , & celui qui le connoissant ne s'y retire pas , est misérable. (VIII. 48.) μέμνησο = ἀτυχής (1).

X I I I.

Je peux affranchir ma vie de toute souffrance , & la passer dans la plus grande

(1) Le manuscrit du roi , au lieu de περισσευμαίνωσ , porte καὶ ἰσχυμαίνωσ.

satisfaction de cœur, quand les hommes viendroient, à grands cris, me charger de tous les outrages dont ils pourroient s'avifer, quand même les bêtes féroces viendroient mettre en piéces les membres de cette masse de boue qui m'enveloppe. Car dans tous ces cas, qu'est-ce qui empêche mon entendement de se maintenir dans un état paisible, de juger au vrai de ce qui se passe autour de lui, & de tourner promptement à son usage ce qui se présente? Mon jugement ne peut-il pas dire à l'accident : *tu n'es au fond que cela, quoique l'opinion te fasse paroître autre chose?* Mon ame exercée ne peut-elle pas dire à l'accident : *je te chercheis?* Car ce qui se passe est toujours pour moi une matière à vertu, en qualité d'être raisonnable & sociable, & en général une matière à pratiquer cet art qui est fait pour l'homme ou pour Dieu. En effet, tout ce qui arrive est propre à me rapprocher, ou de Dieu, ou de l'homme. Il n'y a rien de nouveau ni de difficile à manier. Au contraire, tout est connu & fait pour la main. (VII. 68.) ἀβίαστος = ἐνερπής.

XIV.

Ou tout ce qui arrive coule d'une seule source intelligente, comme dans un seul corps, & il ne convient pas qu'une partie se plaigne de ce qui se fait pour le grand tout. Ou bien il y a des atomes qui se mêlent & se dispersent, & rien de plus. Pourquoi te troubler ? Peux-tu dire de l'esprit qui de guide : *tu es un corps privé de vie, tu n'es que corruption, tu n'as qu'une belle apparence, tu n'es bon qu'à me faire vivre en troupe & repaître ?* (IX. 39.)

ἤτοι = ἑσθη (1).

XV.

Tu es une ame qui porte un cadavre, comme l'a dit Epictete. (IV. 41).

XVI.

Ce qu'on dit communément qu'un médecin a ordonné à un malade de monter à

(1) Le sens de ce texte difficile me paroît être : en supposant le système des atomes, l'intelligence me reste pour me conduire, & elle est fort différente, tant de la matière que d'une ame animale. J'ai suivi à la fin l'édition de Basle de l'année 1568, où il y a plusieurs points d'interrogation.

cheval, ou de se baigner à l'eau froide, ou de marcher pieds nus, on peut le dire de la nature de l'univers, qu'elle a ordonné à un tel homme d'avoir une maladie, ou d'être estropié, ou de faire telle perte, ou autres choses semblables. Car comme ce mot *ordonné* signifie, pour le médecin, qu'il a mis en ordre les moyens propres à rétablir la santé, il signifie de même, à l'égard de la nature, qu'elle a mis ce qui arrive à chacun, dans l'ordre qui convenoit à la destinée générale; & nous disons *convenoit* dans le même sens qu'un architecte dit que des pierres quarrées conviennent à un mur ou à une pyramide, parce qu'elles s'y arrangent bien les unes avec les autres pour faire un certain tout.

En général, il n'y a qu'une seule harmonie; & comme l'ensemble de tous les corps fait le monde entier tel qu'il est, ainsi le jeu de toutes les causes produit une condition particulière qu'on nomme destinée. Ce que je dis est connu des plus ignorans; car ils disent: *son destin le portoit ainsi*. C'est dire,

le portoit , par une certaine disposition des choses.

Recevons donc ce qui arrive , comme nous recevons les ordonnances des médecins. Il y a dans ce qu'ils ordonnent bien des choses défagréables , auxquelles pourtant nous nous soumettons de bon gré , par l'espérance de guérir. Regarde l'exécution & l'accomplissement de ce que la commune nature a jugé à propos d'ordonner , du même œil que ta fanté. Soumets-toi de bon gré à tout ce qui arrive , quelque dur qu'il te paroisse , comme à une chose qui doit contribuer à la fanté du monde , au succès des vues du grand Jupiter & à son bon gouvernement ; car il ne te l'eût point envoyé , s'il n'eût eu en vue l'utilité de l'univers. La nature ne porte jamais rien qui ne convienne à ce qu'elle gouverne.

Voilà donc deux raisons pour toi d'embrasser tout ce qui t'arrive. La première , que cela fut fait pour toi , combiné pour toi , & qu'il t'appartenoit en quelque sorte , ayant été lié là haut à ton existence par une

suite de très-anciennes causes ; la seconde , parce que ce qui a été affecté à chacun en particulier contribue au succès des vues de celui qui gouverne toutes choses , & à leur donner de la perfection & même de la confiance. Car le grand tout se trouveroit mutilé , si tu pouvois retrancher quelque chose de la continuité & de la liaison , tant de ses parties que de son action ; or , tu fais autant que tu le peux ce retranchement , lorsque tu supports avec peine un accident , & que tu l'ôtes en quelque sorte *du monde*.

(V. 8.) ὀπαιῶν = ἀναίρησις (1).

N O T E S.

[SOCRATE sentant du plaisir à se frotter sa jambe meurtrie par la chaîne qu'on venoit de lui ôter , disoit agréablement à ses amis désolés & pleins de respect pour une ame si haute (2) :

(1) Le manuscrit du Roi me sert à retrancher du texte imprimé les mots ἡμῶν , τυχεῖται , τὴ Δία , & à y ajouter τὸ ἴδιον εἰς ἑαυτοῦ ἕκαστον , entre les mots αἰσῆς & ἀίτιον. Les autres variantes ne valent pas la peine d'être relevées.

(2) Platon , dans son Phédon.

« Il me semble que ce qu'on appelle plaisir est
 » une chose bien singulière, & qu'elle s'accorde
 » merveilleusement avec la douleur, qu'on croit
 » pourtant qui lui est fort contraire, parce qu'elles
 » ne peuvent jamais se rencontrer ensemble dans
 » un même sujet. Néanmoins si quelqu'un a l'une
 » des deux, il faut presque toujours qu'il ait aussi
 » nécessairement l'autre, comme si elles étoient
 » liées naturellement. Si Esope avoit pris garde à
 » cette vérité, il en auroit peut-être fait une fa-
 » ble, & il auroit dit que Dieu ayant voulu ac-
 » corder des deux ennemis & n'ayant pu y réus-
 » sir, se contenta de les lier à une même chaîne;
 » ensorte que depuis ce tems-là quand l'un arrive,
 » l'autre le suit de bien près, comme je l'éprouve
 » aujourd'hui; car la douleur que la chaîne m'a
 » fait souffrir à cette jambe est suivie présente-
 » ment d'un fort grand plaisir ».

Marc-Aurele distingue dans l'homme,
 1°. ce qu'il a de commun avec les ani-
 maux : un corps avec des organes pleins
 d'esprits en mouvement, & qui sont encore
 agités par la voie des sens; c'est le siege des
 passions. 2°. L'intelligence & la raison, qui
 dirigent en lui une volonté pleinement li-
 bre & indépendante.

Cette partie supérieure peut être importunée par le tumulte des passions, à cause de son union avec la partie animale ; mais elle est toujours maîtresse de les dominer, & de conserver de la sérénité pour juger sainement de tout ce qui se passe, & pour déterminer sa volonté à tout ce qu'il lui plaît.

Sur quoi S. AUGUSTIN a fait cette excellente remarque :

« Il n'y a point, ou fort peu de différence (dit-il) entre le sentiment des stoïciens & celui des autres philosophes touchant les passions ; car les uns & les autres prétendent qu'elles ne dominant point sur l'ame du sage ; & quand les stoïciens disent que le sage n'y est point sujet, ils n'entendent autre chose par-là, sinon que le sage n'en reçoit aucune atteinte, & qu'elles arrivent au sage sans néanmoins troubler la sérénité de son ame par la présence des choses qu'ils appellent *commodités* ou *incommodités* ». (Traduction de la cité de Dieu. IX. 4.)

Cette sérénité dépend du pouvoir de la volonté sur la douleur, soit à l'aide de la raison, soit même sans le secours de la raison, ainsi que l'observe Marc-Aurele, ar-

article XII de ce chapitre. Nous avons un exemple de ce dernier genre de force dans les sauvages les moins spirituels de l'Amérique. On fait qu'étant pris prisonniers par leurs ennemis, ils souffrent les plus cruels tourmens sans verser une larme, sans laisser échapper un soupir; ils chantent même, & narguent leurs bourreaux. De jeunes Lacédémoniens donnerent autrefois des exemples d'une pareille fermeté (1).

C'est un fruit de l'éducation. Oh! que la nôtre est molle!

Cependant le sage n'est point insensible; Marc-Aurele le reconnoît à l'article IX. SENEQUE avoit dit avant lui (lorsqu'il étoit de sang-froid, & qu'il ne traçoit pas le portrait gigantesque de Caton ou d'un sage idéal) :

« Notre sage surmonte ce qui l'incommode, »
 « mais il le sent (2). Je ne mets point le sage (*disoit-* »
 « *il*) hors de la sphere de l'homme, & je ne pré- »
 « tends pas qu'il soit inaccessible à la douleur

(1) Cicéron, Tuscul. quest. n. 14.

(2) Epître IX.

» comme un rocher qui ne peut rien sentir (1);
 » Le plus haut degré de vertu ne fait pas perdre
 » le sentiment; mais le sage ne craint rien, &
 » sans se laisser vaincre par ses douleurs, il les
 » considère comme d'un lieu élevé (2) ».

Séneque ajoute :

« Le sage ne regarde comme un bien la pa-
 » tience dans les tourmens, & la modération dans
 » les maladies, que pour les cas de nécessité (3).
 » Il méprise tout ce qui dépend de l'empire du
 » sort; mais s'il en a l'option, il choisira la si-
 » tuation la plus douce, & en jouira (4) ».

Il y a plus de deux mille ans que l'on
 raille les stoïciens pour avoir refusé le nom
 de mal à la douleur.

Quoi qu'il en soit des autres, Marc-
 Aurele, article VIII de ce chapitre, rencon-
 noît que la douleur est un mal pour la par-
 tie animale de l'ame; & la distinguant en-
 suite de la partie supérieure, il dit que la
 douleur n'a rien de commun avec l'enten-
 dement & la volonté, qui en effet ne sont

(1) Epître LXXI. (3) Epître LXVI.

(2) Epître LXXXV. (4) *De vitâ beatâ*, cap. XXV. 5.

susceptibles, de leur nature, que du mal moral de l'ignorance, ou de l'erreur, ou du vice.

Cette distinction est évidemment juste & vraie; & c'est en conséquence de ce principe que Marc-Aurele se joignant aux autres stoiciens, soutient, avec eux, que la partie supérieure de l'ame est assez forte pour vaincre l'importunité du sentiment. 1°. Par la seule force de la volonté, comme on l'a déjà dit : 2°. par le secours de la raison.

Sur le pouvoir de la volonté, Marc-Aurele eut en vue, sans doute, l'exemple que nous avons cité des jeunes Lacédémoniens. Nous y avons joint celui des sauvages Américains. On peut leur associer encore bien des exemples modernes d'hommes assez courageux pour avoir supporté, sans foiblesse, le fer & le feu de la chirurgie. Ce même courage leur servoit à souffrir beaucoup moins que ne souffrent ces ames foibles, qui s'abandonnant à toute leur mollesse, ne font qu'accroître leur sensibilité :

cette lâcheté en a tué plusieurs que le courage eût sauvés (1).

Les grandes ames ont de plus, le motif de l'honneur. Les stoiciens observent que la douleur n'a rien de honteux; qu'on ne doit rougir que de l'ignorance, de l'erreur ou du vice, seuls maux que la partie principale de l'ame soit capable d'éprouver, & que c'est dans cette partie de l'ame que consiste essentiellement l'homme.

Parmi nous-mêmes, sans le secours d'aucune philosophie, y a-t-il quelques maux qu'un homme de guerre, que tout autre homme d'honneur ne préfère à une lâcheté? C'est une pareille disposition d'esprit qui à souvent rendu les tortures inutiles pour arracher le secret d'un ami, d'un sujet fidelle à son prince, & (pourquoi le diffimuler?) d'un brigand même, en faveur de son complice.

Tel est donc le pouvoir de la volonté

(1) Cicéron adopte la plupart de ces raisons dans ses *Tusculanes première & seconde*.

seule, ou presque seule, & destituée du secours de la philosophie.

Mais la nécessité qu'il y a d'éprouver dans la vie mille accidens fâcheux, fournit encore à la raison & à la volonté d'autres secours ; car ce n'est point là une nécessité purement violente & tyrannique, c'est une nécessité raisonnable & relative à l'ordre général de la Providence.

Un peu avant Marc-Aurele, Epictète avoit dit :

« Les dieux n'ont mis en notre puissance que ce
 » qu'il y a de plus excellent en nous, & qui est
 » fait pour nous commander, savoir, la liberté de
 » faire un bon usage de notre faculté de penser.
 » Ils n'ont pas mis les choses extérieures en notre
 » pouvoir. Est-ce qu'ils ne l'ont pas voulu ? J'es-
 » time que s'ils l'avoient pu, ils nous auroient
 » aussi rendus les maîtres de tout le reste ; mais
 » absolument ils ne pouvoient pas faire qu'étant,
 » sur la terre, liés à un corps tel que nous l'avons,
 » & associés, comme nous le sommes, à un
 » monde d'êtres divers, nous ne fussions pas assu-
 » jettis à l'impression des objets extérieurs (1) ».

(1) Epictète d'Arrien Liv. I. chap. 1. το κρατιστον =
 ἐπιποδίζουσαι.

Épictète auroit pu ajouter que la douleur est même un bienfait de la nature : la douleur nous avertit, avec une extrême promptitude, de pourvoir à la conservation de notre vie. Sans l'avertissement de la douleur, nous nous laisserions brûler par le feu, au lieu de nous en laisser réchauffer simplement ; l'insensibilité nous auroit perdus.

Épictète avoit ajouté une autre considération. Elle est en style très-familier, mais d'un sens profond.

Voici son raisonnement :

« Dans quel sens peut-on dire que parmi les
 » choses qui nous viennent du dehors, les unes
 » sont selon la nature & les autres contre ? Par
 » exemple, en nous supposant tout à fait séparés
 » de la société des êtres, je dirai qu'il est selon la
 » nature que mon pied ne soit point altéré ni
 » souillé ; mais si nous considérons ce pied comme
 » un pied, & non comme une partie séparée, il
 » faudra qu'il lui arrive tantôt de s'enfoncer dans
 » de la boue, tantôt d'être piqué d'une épine,
 » quelquefois même d'être coupé pour le bien
 » de tout le corps ; car autrement ce ne seroit pas
 » mon pied. Il faut en dire autrement de notre per-
 » sonne.

» sonne. Qui es-tu? Un homme. Si tu te confi-
 » deres comme un être à part, il est selon la nature
 » que tu vives jusqu'à la vieillesse, que tu sois
 » riche, que tu te portes bien. Mais si tu te confi-
 » deres comme un homme qui fait partie d'un
 » monde, il te faudra, dans ce rapport, ou être
 » malade, ou être nautonnier & risquer ta vie,
 » ou être pauvre, ou même quelque fois mourir
 » jeune. Pourquoi donc te fâches-tu? Ne fais-tu
 » pas que, comme un pied séparé du corps n'est
 » plus un pied; de même un homme séparé du tout,
 » n'est plus un homme? Car enfin, qu'est-ce qu'un
 » homme? Une partie de la ville; premièrement
 » de celle qui est composée des dieux & des
 » hommes, & puis une partie de la société qui le
 » touche de plus près, & qui est une petite image
 » de la société de tous les êtres. Ainsi il faut que
 » l'on me fasse à moi mon procès, qu'un autre
 » soit consumé de la fièvre, que celui-ci fasse nau-
 » frage, que celui-là soit condamné à la mort;
 » car il est impossible qu'en un corps tel que le
 » nôtre, au milieu de tout ce qui nous environne,
 » & ayant à vivre avec tant d'autres hommes, il
 » n'arrive aux uns & aux autres quelqu'accident
 » semblable (1) ».

Marc-Aurele ayant généralisé toutes ces

(1) Là même, liv. II, chap. V. πῶς = τοιαῦτα.

observations d'Epictete, a dit plus noble-
 ment (article dernier de ce chapitre), & il
 répete souvent ailleurs, que les accidens de
 la vie entrent dans le systême général que
 Dieu établit dès le commencement, & qu'ils
 sont nécessaires à la perfection & à la con-
 sistance du monde tel qu'il est. D'où il
 conclut que les accidens les plus fâcheux
 n'ayant pas été destinés séparément pour
 un seul individu, il n'a jamais lieu de s'en
 plaindre; qu'il ne les éprouve que comme
 faisant lui-même une partie du monde; que
 c'est un accessoire du bien de son existence;
 qu'il doit se soumettre librement, sans foi-
 blesse & par la seule autorité de la raison,
 à ces dispositions générales; & que son
 vrai bonheur consistant à vivre selon la
 nature d'un être raisonnable, sociable &
 qui fait partie du monde, rien ne peut
 l'empêcher de conserver une entière séré-
 nité d'esprit pour faire des réflexions dignes
 de la raison qui lui est commune avec Dieu
 même, sans se laisser dominer par la partie
 inférieure de l'ame, qui lui est commune
 avec les bêtes, &c.

CONCLUSION. Les stoïciens disent : on peut, contre la douleur, tout ce que l'on veut. Il ne s'agit que de bien penser, & de vouloir fortement. Marc-Aurele adopte ce mot d'Épictète : *il n'y a point de tyran de la volonté* ; & ce mot d'Épictète rappelle un dialogue supposé entre lui & un tyran, par lequel on va finir : *Dis-moi ton secret. . . . Je ne le dirai point, car j'en suis le maître. . . . Mais je te ferai mettre aux fers. . . . O homme, que dis-tu là ? Moi ? Tu feras mettre aux fers mes jambes ; mais quant à ma volonté, Jupiter même ne pourroit la vaincre (1).*

On ne peut disconvenir que beaucoup d'actions héroïques des grands hommes de l'antiquité n'aient été le fruit de ces idées dont ils étoient imbus, & de ces principes dont ils étoient nourris dès l'enfance].

(1) Là même, liv. I, chap. 1. *ἀντι — δύναμις.*



CHAPITRE XV.

Regles de discernement.

I.

SI tu as la vue fine, dit quelqu'un, fers-t'en pour juger comme les hommes les plus sages (1) (VIII. 38.) *εὐδυνασαι = σοφωτατοις.*

I I.

Les objets se tiennent immobiles hors de l'enceinte de nos ames ; ils ne se connoissent pas eux-mêmes, & ne peuvent nous apprendre ce qu'ils sont. Qu'est-ce donc qui nous l'apprend ? C'est la raison qui nous guide. (IX. 15.) *τα πράγματα = ἡγεμονικόν.*

I I I.

Socrate, dans ses discours, mettoit les maximes débitées par bien des gens, au rang de ces loups-garoux dont on fait peur

(1) Je ne change rien au texte ; j'y sous-entends seulement la préposition qui signifie *avec* : *συγχρίτων.*

aux petits enfans. (XI. 23.) Σακρατις = δει-
μαλα.

I V.

Il faut contempler, tout nuds & dé-
pouillés de leurs écorces, les motifs, les
rapports des actions; ce que c'est que la
douleur, la volupté, la mort, la gloire.
Quelle est la cause qui nous ôte un repos
que personne n'a le pouvoir de nous ôter?
Tout dépend de nos opinions. (XII. 8.)
γυμνά = ὑπόληψις.

V.

Quel moyen de connoître ici la vérité?
C'est l'analyse des objets dans leur matiere,
& le principe de leur action. (IV. 21 à la fin.)
τίς ἐπι = αἰτιώδης.

V I.

Regarde au dedans de chaque chose.
Prends garde que rien ne t'échappe sur sa
qualité & sa valeur intrinseque. (VI. 3.)
ἴσω = αἰ.

V I I.

Quelle idée faut-il que je prenne des

viandes & autres alimens qu'on me sert ? Ceci est un cadavre de poisson, cela un cadavre d'oiseau où de cochon ; de même aussi cet excellent vin est un peu de jus exprimé de quelques grappes de raisin ; cette robe de pourpre, un tissu de poils de brebis, imbibé du sang d'un coquillage. Quant aux plaisirs de l'amour, c'est (1) *un diletico dell' intestino, e con qualche convulsione una egestione d'un moccino*. Ces idées, qui vont droit au fait & qui percent au dedans des objets, donnent à connoître tout ce qu'ils sont. Il faut en user ainsi sur toutes les choses de la vie. Si-tôt qu'un objet se présente à l'imagination comme fort estimable, il faut le mettre à nud, considérer son peu de valeur, le dépouiller de tout ce qui lui donnoit un air de dignité. Un beau dehors est un dangereux séducteur. Lorsque tu crois le plus fortement ne t'attacher qu'à

(1) La délicatesse de notre langue ne permettant pas de traduire cet endroit du texte, j'ai emprunté la version italienne du cardinal François Barberin, neveu du pape Urbain VIII, pag. 149 de l'édition de 1675, faite à Rome.

une chose honnête, c'est alors qu'elle te fait le plus d'illusion. Vois donc ce que Crates & Xenocrates disent à ce sujet. (VI. 13.)

ὄντι δὲ = δέξαι (1).

VIII.

Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes, l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre; un autre, un poisson; celui-ci, des sangliers ou des ours, & celui-là des Sarmates. Mais si tu examines bien quels ont été les motifs & les principes de cette dernière classe, ne diras-tu pas que ce sont aussi des brigands (2)? (X. 10.)

ἀπαχθίων = ἐξερδίζης.

(1) Le manuscrit du roi, & ceux du Vatican, ont fourni sur cet article plusieurs corrections que je renvoie au texte grec.

(2) Marc-Aurele prit aussi des Sarmates; mais ce fut dans une guerre purement défensive, & qu'il fit toujours à regret, & trouva avec la plus intrépidité & la plus constante fermeté.

I X.

As-tu oublié que ces gens, qui louent & blâment les autres avec orgueil, montrent le même orgueil à ceux qui les voient au lit, à table ? As-tu oublié quelle est leur conduite, ce qu'ils craignent ou ce qu'ils ambitionnent, & les injustices qu'ils font ? Ce ne sont pas leurs mains ou leurs pieds qui sont coupables. C'est la plus précieuse partie d'eux-mêmes, qui produit, lorsqu'elle le veut, la foi, la pudeur, la justice, la sincérité, un bon génie. (X. 13 en partie.)

μήτι επιλέησαι = δαίμων.

X.

Accoutume-toi, autant que tu le pourras, à analyser tout ce qui frappe ton imagination, selon les règles de la nature, de la morale, & d'un juste raisonnement. (VIII. 13.) *δινηκῶς = διαλεκτικεύεσθαι.*

X I.

Qu'est-ce qu'une telle chose en elle-même,

par sa constitution propre ? quelle est sa substance & sa matiere ? quel est le principe de son action ? que fait-elle dans l'univers ? combien de tems durera-t-elle ? (VIII. 11.)

τῦτο τί ἐστίν = ὑφίσταται.

X I I.

Pense d'où chaque être est venu ; de quels élémens il a été composé ; quels changemens il éprouvera ; ce qui en pourra résulter : & tu verras qu'il ne peut lui en arriver aucun mal. (XI. 17.)

πάντα = πείσεται.

X I I I.

Confidere toujours que tout ce qui se fait n'est que changement de forme, & que la nature n'aime rien tant qu'à changer les choses qui sont, pour en faire de nouvelles de même espece. Tout ce qui existe est comme la semence de ce qui en viendra. Mais toi tu n'entends, par *semence*, que celle que l'on jette dans le sein de la terre, ou d'une mere. C'est être bien grossier. (IV. 36.)

θεώρει = ἰδιωτικόν.

X I V.

Prends l'habitude, en voyant les actions d'autrui, de te faire, autant qu'il se pourra, cette question : quel est le but que cet homme se propose ? Mais songe d'abord à tes propres actions, & commence par t'examiner toi-même. (X. 37.) *ἰδὼν = ἐξέταξι.*

X V.

Prends aussi l'habitude d'écouter sans distraction ce qu'on dit ; & entre, autant qu'il se pourra, dans l'esprit de celui qui parle. (VI. 53.) *ἰδὼν σκευδόν = γίγναι.*

X V I.

Tâche de connoître la qualité du principe actif de chaque chose ; & faisant abstraction du matériel, contemple la nature. Détermine ensuite combien de tems ce principe particulier doit subsister pour le plus, suivant l'ordre de la nature. (IX. 25.)
(1) *ἰδε ἐπί = προσόν.*

(1) J'entends cet article suivant les articles du texte X. 9 & 26.

XVII.

C'est avoir passé trop de tems à te rendre misérable, à murmurer, à faire des grimaces ridicules. Qu'est-ce qui te trouble? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans ces accidens? Qu'est-ce qui te fait perdre courage? Est-ce la cause *par excellence*? Considere sa nature *pleine de bonté*. Est-ce la matiere? Fais attention à sa qualité *purement passive*. Il n'y a rien de plus. Montre donc à l'avenir aux dieux un cœur plus simple & meilleur. (IX. 37 en partie.)

ἀλις = γένου.

XVIII.

A toutes ces regles il faut en ajouter une, c'est de faire toujours la définition ou la description de l'objet qui viendra frapper mon imagination, afin de voir distinctement & à nud ce qu'il est dans sa substance, considéré dans son tout & séparément dans ses parties, & afin de pouvoir me dire à moi-même son vrai nom, ainsi que le vrai nom des parties dont il est

composé , & dans lesquelles il se résoudra. Car il n'est rien de si propre à élever l'ame , que d'analyser avec méthode & justesse tout ce qui se rencontre dans la vie , & que d'examiner toujours chaque objet d'une façon à pouvoir aussi-tôt connoître à quel systême de choses il appartient , de quelle utilité il y est , quel rang il tient dans l'univers , & relativement à l'homme , puisqu'il est citoyen de cette ville céleste , dont les autres villes ne sont en quelque maniere que les maisons.

Quel est donc en particulier cet objet-ci , qui vient de me saisir l'ame ? De quels élémens a-t-il été fait ? Combien doit-il durer ? Quelle vertu faut-il pratiquer à son occasion ? Est-ce , par exemple , la douceur , la force , la sincérité , la foi , la simple résignation , la frugalité , ou quelque'une des autres vertus ?

Il faut se dire en toute rencontre : ceci me vient évidemment de Dieu ; & telle autre chose me vient par une suite nécessaire du systême général , de la liaison , &

du tissu de toutes choses, dont il a dû résulter particulièrement un tel concours & une telle rencontre.

Quant à cet autre cas, il me vient de mon concitoyen, de mon allié, de mon compagnon, qui par malheur ignore ce qui convient à notre propre nature. Mais je ne l'ignore pas; c'est pourquoi je le traiterai avec humanité & justice, selon la loi naturelle d'une société d'hommes. Cependant je n'oublie pas à quel rang je dois mettre ce qui m'arrive, puisqu'il est du nombre des choses moyennes *qui ne sont ni bonnes ni mauvaises par leur nature.* (III. 11.)

τοῖς δὲ εἰρημένοις = συσλοχάζομαι.

NOTES.

[« Je n'ai, disoit *Epiclete*, qu'une chose à vous dire; c'est que celui qui ignore ce qu'il est, pour-
 » quoi il a été fait, pourquoi il est dans un monde
 » tel que celui-ci, de quelle société il fait partie,
 » ce qui est bien, ce qui est mal, ce qu'il est hon-
 » nête ou ce qu'il est honteux de faire, qui ne
 » suit ni sa propre raison ni celle d'autrui, qui ne
 » sent ni le vrai ni le faux, & qui est incapable de
 » discerner tout cela, ne parviendra jamais à ré-

» gler ses desirs sur la nature des choses ; ne fuira ;
 » ne recherchera , n'entreprendra , n'approuvera ,
 » ne rejettera rien comme il faut , & ne suspendra
 » jamais son jugement à propos ; il errera comme
 » s'il étoit sourd & aveugle ; ce sera un homme
 » nul , quoiqu'il pense être quelque chose ».
 (*Epiclete d'Arrien, liv. 2, chap. 24, p. 337, d'Upton.*)

ἐκείνο = ἄδελς.

« Un troisieme chef consiste à déterminer com-
 » ment nous devons donner notre consentement
 » aux choses qui paroissent vraisemblables &
 » avoir des attrait. Socrate disoit que, comme
 » on ne doit point passer sa vie sans examiner
 » comment on la passe , de même il ne faut point
 » admettre d'imagination qui ne soit bien exa-
 » minée. Il faut dire à chacune de celles qui se
 » présentent : attends ; laisse-moi voir qui tu es ,
 » & d'où tu viens ; & (comme font les senti-
 » nelles de nuit) montre-moi ton passe-port. La
 » nature t'a-t-elle donné le signalement que doit
 » avoir une imagination digne d'être admise » ?

(*La même, liv. 3, chap. 12, pag. 407.*) τρίτος =
 φαντασίαν.

« Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne parle
 » de ce qui est bien , de ce qui est mal , de ce qui
 » lui est utile , de ce qui ne l'est point ? Y a-t-il
 » quelqu'un qui n'ait pas l'idée de chacune de

» ces qualités ? Mais en avez-vous une idée dif-
 » tincte & parfaite ? Donnez-m'en la preuve.
 » Quelle preuve ? Appliquez votre idée à des
 » objets particuliers, & que ce soit avec jus-
 » tesse. Mais abrégeons. Platon borne l'idée du
 » bon à ce qui est essentiellement utile ; & vous,
 » vous donnez ce nom à des choses qui ne le sont
 » pas. . . . N'est-il pas vrai que les uns attachent
 » l'idée du bon à la possession des richesses, & les
 » autres non ? N'y a-t-il pas la même diversité au
 » sujet du plaisir, au sujet de la santé » ? (*Liv. 2,*
chap. 17, pages 267 & 268.) ἀγαθόν = ὕψιστος.

« Si vous donnez toute votre affection à la ri-
 » chesse & votre aversion à la pauvreté, vous
 » vous égarerez, vous tomberez dans des préci-
 » pices. Si vous ne vous attachez qu'à la conser-
 » vation de votre santé, vous ferez misérable ;
 » & il en fera de même si vous faites consister
 » votre bonheur en des choses qui ne dépendent
 » pas de nous, tels que sont les dignités, les
 » honneurs, la patrie, les amis, les enfans. Aban-
 » donnez tout cela au grand Jupiter & aux autres
 » dieux, & le leur livrez, pour qu'ils en dispo-
 » sent à leur volonté ». (*Là même, pages 270 &*
271.) χάρισται = κυβερνάτωσαν.

« Quant à moi, je prends congé de tout le reste ;
 » je serai content, si je peux parvenir à vivre dé-

» gagé de tout embarras & de tout fouci, à élever
 » ma tête, comme un homme libre, au-dessus de
 » tous les obstacles, & à ne plus regarder que le
 » ciel comme ami de Dieu, sans que rien de tout
 » ce qui arrive soit capable de m'ébranler ». (*La*
même, page 272.) ὅτι ἐμοί = δυναμένον.

C H A P I T R E X V I.

Objets dignes de notre estime.

I.

CE qui rend l'homme estimable, n'est pas d'être poussé des vents, comme les plantes; ni de respirer, comme les animaux privés ou sauvages; ni d'avoir une imagination propre à recevoir l'impression des objets, ni d'être secoué par ses appétits, comme une marionnette l'est *par les cordons qu'on tire ou qu'on lâche*; ni d'être un animal de compagnie, ni de savoir prendre de la nourriture; car se nourrir & rejeter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, ce sont des fonctions de même genre.

Qu'est-

Qu'est-ce donc qui honore véritablement l'homme ? Est-ce d'être accueilli avec des battemens de mains ? Non ; ni par conséquent de l'être avec des acclamations & des louanges , puisque les acclamations & les louanges de la multitude ne sont aussi que du bruit. Laissons donc là toute cette méprisable gloire.

Que reste-t-il qui distingue & releve en effet un homme ? C'est , à mon avis , de savoir diriger & contenir tous les mouvemens de son ame , au point de ne faire que des actions propres à la constitution d'un être raisonnable ; imitant en cela les gens d'art & de métier , qui n'ont point d'autre objet que de faire toutes les préparations convenables à l'ouvrage pour lequel ils les font. Tel est l'objet du jardinier , du vigneron , de celui qui dompte des chevaux ou qui dresse des chiens. A-t-on un autre but dans l'éducation & les instructions qu'on nous donne ?

Voilà donc ce qui rend l'homme véritablement digne d'estime ; & si tu parvenois

une fois à cette perfection, tout autre objet te deviendrait indifférent.

Quand cesseras-tu de faire cas de tant d'autres choses? Tu ne feras donc jamais libre, ni content de toi, ni exempt de trouble; car tu auras nécessairement de l'envie, de la jalousie, des soupçons contre ceux qui pourroient t'enlever ces biens imaginaires; tu tendras même des pièges à ceux qui possèdent ce que tu estimes tant. Or, il est impossible qu'avec de tels desirs on ne soit pas dans le trouble, & qu'on ne murmure pas contre les dieux; au lieu que l'homme qui honore & respecte uniquement son ame, est toujours content de lui-même, agréable aux autres hommes, & d'accord avec les dieux; c'est-à-dire, qu'il les remercie de tout ce qu'ils lui envoient & qu'ils lui avoient destiné. (VI. 16.)

τίμιον = διατελέχασιν.

I I.

Garde-toi de jamais estimer, comme un bien qu'il te seroit utile de posséder, ce qui t'obligeroit un jour à manquer de foi, à

violenter la pudeur, à haïr quelqu'un, à le soupçonner, à le maudire, à le tromper, enfin à desirer des choses qui ont besoin de voiles & de murailles pour être cachées.

Celui qui donne le premier rang d'estime à son ame, à ce génie divin qui l'éclaire, & au sacré culte des vertus qui lui conviennent, ne fait pas comme les héros de tragédie; il ne pousse point de gémissemens sur son sort. Il n'évitera ni la solitude, ni le grand monde, & sur-tout il passera sa vie sans rien ambitionner ni craindre, se mettant peu en peine si son ame sera pendant un court ou un long espace de tems enveloppée d'un corps. Il seroit aussi prêt à mourir dans le moment, s'il le falloit, qu'il est prêt à remplir toute autre fonction décente & honnête. Il ne craint que d'omettre pendant le cours de sa vie quelque une des fonctions propres à un être intelligent & sociable. (III. 7.) *μὴ ἐπιποθῶν.*

I I I.

Pense très-souvent combien il est mort

d'hommes de toute espece ; de toutes professions, de tous pays, de toutes nations. Parcours les premiers tems jusqu'à ceux de Philistion (*contemporain de Socrate*) de Phœbus, d'Origanion. Considere ensuite les autres classes d'hommes.

C'est donc là qu'il faut nous rendre tous, où se sont déjà rendus tant de grands orateurs, tant de graves philosophes, Héraclite, Pythagore, Socrate ; tant de héros de l'antiquité ; après eux, tant de capitaines, & de rois, & avec ceux-ci les *astronomes* Eudoxe & Hypparque, le *géometre* Archimede, & tant d'autres génies célèbres par leur pénétration, leurs grandes pensées, leur amour pour le travail, ou bien par leurs subtilités & leur orgueil ; où sont encore ceux qui ont parlé avec dédain de cette vie mortelle & de si courte durée, tels que Menippe, & bien d'autres.

Songe que tous ces gens-là sont morts depuis long-tems. Qu'y a-t-il de fâcheux pour eux & pour tant d'autres dont les noms sont oubliés ? Il n'y a donc ici bas

qu'un seul objet qui mérite d'occuper nos pensées ; c'est de vivre avec douceur parmi des hommes menteurs & injustes , sans jamais nous écarter nous-mêmes de la vérité & de la justice. (VI. 47.) ἐνόνειν = διαβῆν.

I V.

Qu'un autre soit plus fort que toi à la lutte (1), mais qu'il ne soit pas plus sociable, plus modeste, mieux disposé aux accidens de la vie, plus indulgent aux fautes du prochain. (VII. 52.) καββαλιώτερος = παροράματος.

V.

Pour empêcher que le chant , la danse , ou le spectacle des exercices réunis (2) ne t'affectent trop , considère-les par parties. Demande-toi sur le chant : est-ce un tel ton

(1) Au lieu καββαλιώτερος , le cardinal Barberin dit avoir lu dans le manuscrit de Rome , παμβαλιώτερος πῶς, *aterratore di tutti* , laqual parola non si trova altrove ; mais καββαλικός se trouve. C'est un *cappa* oublié dans le texte de Xylander.

(2) La lutte , le saut , la course , le palet , le combat à coups de poings & de mains.

qui me ravit ? Et sur la danse : est-ce un tel pas , un tel geste qui m'enleve ? Tu n'oserois te l'avouer. Uses-en de même dans les spectacles réunis.

En général , dans tout ce qui n'est pas la vertu , ou ce qui vient d'elle , n'oublie pas de porter au plus vite la pensée en détail sur ce qui compose l'objet , afin que cette analyse en diminue l'impression ; & applique cette méthode à toute la vie. (XI. 2.)

αὐδῆς = μεταφρεῖ.

V I.

Rappelle - toi souvent les grands exemples de colère , d'honneur , d'infortune , de haine , toute aventure célèbre (1) ; puis demande-toi : qu'est - ce que tout cela est devenu ? Fumée , cendre , un conte , pas même un conte.

Autres objets de même nature : Fabius Catullinus à sa maison des champs , Lucius Lupus à Capoue (2) , Stertinius à Baies ,

(1) Achille , Agamemnon , Ulysse , les deux freres ennemis , &c.

(2) Addition du manuscrit du Vatican.

Tibere à Caprées , & Velius Rufus ; combien tout cela est différent de l'opinion qu'on en avoit ! Que le but de tant d'efforts étoit vil !

Ah , qu'il est bien plus sage , quoi qu'il arrive , de se montrer juste , modéré , soumis aux dieux ! mais avec simplicité ; car l'ostentation de modestie est tout ce qu'il y a de pire. (XII. 27.) συνεχῶς = χαλεπώτατος.

V I I.

Qu'est-ce que cette partie du tems qui t'a été donnée dans l'immensité des siècles ? Elle disparoît si vite dans l'éternité ! Quelle est ta part de la masse de la matiere ? de l'ame universelle (1) ? Qu'est-ce que cette motte de la terre où tu rampes ? Médite bien tout cela. N' imagine rien de grand que de faire ce que ta nature exige , & de souffrir ce que la commune nature t'apporte. (XII. 32.) πῶστον = φέρεται.

(1) L'ame animale universelle : ψυχὴ.

C H A P I T R E X V I I .

Sur les véritables biens.

I.

SI dans la vie humaine tu trouves quelque chose de mieux que la justice, la vérité, la tempérance, la force, & en général que d'avoir une ame qui se suffit à elle-même, en ce qu'elle te fait agir en tout par la droite raison, & qu'elle s'abandonne au destin sur sa part des accidens qui ne dépendent pas d'elle; si, dis-je, tu connois quelque bien plus excellent, dirige à cet objet toutes les puissances de ton ame, & entre en possession de cette précieuse découverte. Mais si tu ne vois rien de meilleur que le génie même qui réside en toi, qui commande à tes propres desirs, qui examine tout ce que l'imagination te présente, qui se fauve, comme le disoit Socrate, loin des atteintes des sens, qui se soumet lui-même aux dieux, & qui aime les hommes;

si tout le reste te paroît bas & vil en comparaison de lui , ferme ton cœur à tout autre objet , qui venant une fois à t'attirer , ne te permettroit plus , sans te faire éprouver un tiraillement fâcheux , de donner le premier degré d'estime à ce bien particulier aux êtres de ton espece , & le seul qui t'appartienne véritablement.

Il n'est pas juste que rien d'étranger vienne contrebalancer le bien de la raison , ce principe de toute action vertueuse. Les louanges de la multitude , les empires , les richesses , les voluptés lui sont étrangers. Si une fois tu fais le moindre cas de ces objets , comme pouvant contribuer à ton bonheur , ils prévaudront dans ton ame & l'entraîneront. Choisis donc , te dis-je , tout ouvertement & en homme libre , ce qu'il y a de mieux , & t'y attache inséparablement.

Mais peut-être ce qui est utile est-il ce qu'il y a de mieux ?

Oui , s'il est utile à l'homme en qualité d'animal raisonnable ; mais s'il ne lui est

utile que comme animal, refuse-lui ce nom ; & sans aucun faste ni ostentation, conserve seulement un jugement sain, pour faire un juste & solide parallele. (III. 6.)

ἡμῶν = ποίση.

I I.

Tu connoîtras aussi par cette remarque l'opinion que le vulgaire a du bien.

Si on fait à quelqu'un la peinture de ce qui est essentiellement bon, comme de la prudence, de la tempérance, de la justice, de la force ; il n'entendra pas sans peine que l'on ajoute quelque bon mot à cette image, parce qu'il en jugera par son idée du bien. Mais si on lui peint ce que le peuple croit être des biens, il entendra & recevra le bon mot d'un comique, par où il montre qu'il sent les différences, car autrement il seroit choqué de la plaisanterie & la jugeroit mauvaise. En effet, nous l'excusons tous, & la trouvons agréable & à propos lorsqu'il s'agit des richesses, du luxe, ou de la pompe d'une grande fortune.

Va donc , & demande s'il faut honorer & regarder comme un vrai bien, des choses dont la peinture est susceptible de ce bon mot : *sa maison est si pleine de richesses , qu'il n'y a aucun retrait.* (V. 12.) *οποια = χείρη.*

I I I.

Ne vante pas le prix de tous ces objets ; qui n'ajoutent rien à la valeur de l'homme en tant qu'homme. Ils ne font pas partie des qualités qu'on exige de lui. Sa nature ne demande nullement qu'il en jouisse. Ils ne peuvent le rendre plus parfait ; ainsi le bonheur auquel il tend ne consiste point à les posséder , ils ne contribuent pas même à le lui procurer.

De plus , si l'homme qui possède quelque un de ces objets , en valoit mieux , ce ne seroit donc pas une perfection que de les mépriser , que de les rejeter ? Il ne seroit donc plus beau de savoir s'en passer ? Ce ne seroit donc point un acte de vertu que de s'en dépouiller ? Mais ne voyons-nous pas au contraire , que plus un homme

s'abstient de tous ces prétendus biens, ou que plus il souffre patiemment d'en être privé, plus il passe pour vertueux? (V. 15.)

ἰούδης = *ἰσῆς*.

I V.

Ce n'est point un mal pour une pierre qui a été jettée en haut de tomber, ni un bien pour elle de monter encore. [*Sa situation est un accident étranger à sa nature.*]

(IX. 17.) *τῶ* = *ἀνεπιχθῆναι*.

V.

Si tu mets au rang des biens ou des maux ce qui ne dépend pas de ta volonté, il est impossible que si un prétendu mal t'arrive, ou si un prétendu bien t'échappe, tu n'accuses les dieux & ne haïsses les hommes qui en seront ou que tu soupçonneras en être cause, sans compter les injustices qu'on fait à l'occasion de tous ces objets du dehors, en s'efforçant de les obtenir ou de les éviter; au lieu que si nous faisons uniquement consister les biens & les maux dans les choses qui dépendent de nous, il

ne nous restera aucun sujet de faire le procès à Dieu & la guerre à l'homme. (VI. 41.)

ὁ τι ἀν = πολυμίου.

V I.

A quelle sorte de gens ils veulent plaire! Pour quel intérêt! Et par quelle sorte d'actions! Le tems les engloutira bientôt les uns & les autres. Combien en a-t-il englouti déjà! (VI. n. 59.) οσοί = ἦδη.

V I I.

Rappelle-toi la fable du rat des champs & du rat de ville, la frayeur de ce premier & sa retraite précipitée vers un toit rustique, loin des troubles qui accompagnent l'opulence (1). (XI. 22.) τὸν μὲν = διασώβουιν.

V I I I.

L'homme vain fait dépendre son bonheur de l'action d'un autre, le voluptueux de ses sensations, & le sage des actions qui lui sont propres. (VI. 51.) ὁ μὲν = πρᾶξιιν.

(1) Horace, liv. 2, satire 6, à la fin.

NOTES.

« Accoutume-toi (*disoit Epiclete*) quand tu te
 » prives de quelque objet extérieur, à considérer
 » ce que tu gagnes à sa place ; & si ce que tu
 » gagnes vaut mieux, ne dis point que tu aies
 » perdu..... Garde-toi des impressions de tes
 » sens ; veilles-y sans cesse, car ce n'est pas un
 » médiocre trésor que tu as à conserver : c'est la
 » pudeur, la foi, la constance, la résignation ;
 » c'est une ame supérieure à la douleur, à la
 » crainte, aux troubles, en un mot parfaitement
 » libre.... Pour moi je suis libre, & je me montre
 » ami de Dieu, en faisant librement tout ce qu'il
 » veut. Je fais que je ne dois faire aucun cas de
 » tout le reste, ni de mon corps, ni des richesses,
 » ni des commandemens, ni de la gloire, enfin de
 » rien du tout. Dieu ne veut point que je m'oc-
 » cupe de ces objets. S'il l'eût voulu, il les auroit
 » rendus capables de faire mon bonheur ; &
 » comme je vois qu'il n'en a rien fait, il faut que
 » je me conforme à ses ordres. Attache-toi donc
 » uniquement à conserver le bien qui se trouve
 » en toi-même. Tu diras peut-être : que faire du
 » reste ? S'en servir dans l'occasion autant que la
 » raison le permet, & rien au-delà ; sans quoi tu
 » seras infortuné, tu auras manqué ton but, tu

CHAPITRE XVIII. 239

» éprouveras mille obstacles, tu seras esclave.
» Telles sont les loix, telles sont les ordonnances
» qui nous sont venues d'en haut ». *ικέϊνο* = *διάταγμα*. (Dans Arrien, IV. 3. p. 571, d'Upton.)

CHAPITRE XVIII.

Philosophie.

I.

TOUT est opinion. Il fut dit à ce sujet plusieurs choses évidentes chez Monime le cynique; & il est clair qu'on en peut retirer du fruit, pourvu qu'on n'en prenne que la moëlle du vrai. (II. 15.) *ἵτι πάν* = *δέχεται*,

II.

Combien te vient-il, sur la nature, d'idées que tu laisses échapper? Il faut voir & agir en tout de telle manière que ce qui se présente à faire soit fait, & que l'action n'exclue jamais la réflexion. Ce double exercice te conservera dans un état de satisfaction qui, quoique secrète, ne pourra

se cacher. (X. 9. en partie.) *ἰπύρα* = *κρυπτόμενος*.

I I I.

Durée de la vie de l'homme ? un moment. Sa substance ? changeante. Ses sensations ? obscures. Toute sa masse ? pourriture. Son ame ? un tourbillon. Son fort ? impénétrable. Sa réputation ? douteuse ; en un mot tout ce qui est de son corps , comme l'eau qui s'écoule ; ses pensées , comme des songes & de la fumée ; sa vie , un combat perpétuel & une halte sur une terre étrangère ; sa renommée après la mort , un pur oubli.

Qu'est-ce donc qui peut lui faire faire un bon voyage ? La seule philosophie. Elle consiste à empêcher que le génie qui habite en lui ne reçoive ni affront ni blessure ; à être également supérieur à la volupté & à la douleur ; ne rien faire au hasard ; n'être ni diffimulé , ni menteur , ni hypocrite ; n'avoir pas besoin qu'un autre agisse ou n'agisse pas ; recevoir tout ce qui arrive & qui lui a été distribué , comme un
 envoi

envoi qui lui est fait du même lieu dont il est sorti ; enfin attendre avec résignation la mort, comme une simple dissolution des élémens dont chaque animal est composé. Car si ces élémens ne reçoivent aucun mal d'être changés l'un dans l'autre , pourquoi regarder de mauvais œil , pourquoi craindre le changement & la dissolution de tous ? Il n'y a rien là qui ne soit selon la nature. Donc point de mal.

Ceci a été écrit à Carnunte (1). (II. 17.)

τῷ ἀνθρωπίνου = Καρνύντῳ.

I V.

Celui-là est philosophe , quoiqu'il n'ait pas de tunique. Celui-ci l'est sans livres. L'un à demi nud dit : je manque de pain & je ne m'occupe que de ma raison. Un autre dit : je manque du secours des autres sciences , & cependant je ne me rebute pas.

(1) Carnunte , ville célèbre de la haute Pannonie , sur le Danube. On croit que c'est aujourd'hui le bourg Saint-Peronnel dans l'Autriche. (Tillemont , tome I , pag. 365.) Il y apparence que *Carnus* , dont parle Ptolomée , est la même ville. Liv. 2 , chap. 15 de sa géographie.)

Aime cet art où l'on t'a élevé ; repose-toi dans le sein de la philosophie ; passe le reste de tes jours en paix , comme ayant remis du fond du cœur , entre les mains des dieux , le soin de tout ce qui te regarde. Au surplus ne te rends , ni l'esclave des hommes , ni leur tyran. (IV. 30 & 31.)

ὁ μὲν = καθίστας.

V.

Point d'ennui , point de découragement , point de dépit contre toi-même , si toutes tes actions ne répondent pas toujours à tes bons principes. T'en es-tu écarté ? reviens-y ; contente-toi d'avoir réussi à faire souvent des actions plus dignes d'un homme , & d'aimer toujours cette philosophie dont tu te rapproches. N'y retourne pas comme un écolier que l'on renvoie à son maître , mais comme un homme qui auroit du mal aux yeux va de lui-même chercher une petite éponge , un œuf , un cataplasme , ou une fomentation. Ainsi personne ne te montrera à suivre la raison. Tu te rendras à elle de ton propre mouvement.

CHAPITRE XVIII. 243

Rappelle - toi que la philosophie exige simplement que tu vives d'une manière conforme à ta nature. Eh quoi ! tu voudrois vivre contre ta propre nature ? Voyons lequel des deux est plus agréable. Le goût du plaisir nous fait souvent illusion dans ces sortes de recherches ; mais examine bien si on ne goûte pas plus de satisfaction du côté où se trouvent la grandeur & l'égalité d'ame , la liberté , la simplicité , la sainteté des mœurs. Qu'y a-t-il encore de plus satisfaisant que l'étude de la prudence , qui nous découvrant les principes certains & les justes conséquences des choses , nous fait éviter l'erreur & réussir dans nos entreprises ? (V. 9.) *μὴ σικχαίνω = ἐνθυμηθεὺς.*

V I.

Ah ! que tu commences bien à voir qu'il n'y a point de genre de vie plus propre à l'étude de la sagesse , que celui que tu observes maintenant. (XI. 7.) *πῶς = ἡυχαίνεις.*

V I I.

Si tu avois une marâtre , & en même

tems une mere , tu pourrois rendre des devoirs à la premiere , mais tu reviendrois continuellement auprès de l'autre. Ta marâtre c'est la cour , & ta mere c'est la philosophie. Rapproche-toi donc souvent de celle-ci , & va te reposer dans ses bras ; c'est elle qui te rend la cour supportable , & qui te rend supportable à la cour. (VI. 12.)

εἰ μητρῴων = ἀνευτος.

V I I I.

Que je fais peu de cas de ces petits politiques , qui prétendent qu'on peut faire mener à tout un peuple une vie de philosophes ! Ce ne sont que des enfans. O homme ! quelle est ton entreprise ? Fais de ta part ce que la raison demande. Tâche même , dans les occasions , d'y ramener les autres , pourvu que ce soit sans ostentation. Mais ne compte pas pouvoir jamais établir la république de Platon. Sois content si tu parviens à rendre les hommes tant soit peu meilleurs : ce ne sera pas peu de chose. Quelqu'un pourroit - il changer ainsi les

opinions de tout un peuple ? Mais sans ce changement que feras-tu ? Des esclaves qui gémiront de la contrainte où tu les tiendras , des hypocrites qui feront semblant d'être persuadés.

Va donc & me parle maintenant *du pouvoir absolu* d'Alexandre , de Philippe , & des *leçons* de Démétrius de Phalere. Je ne fais s'ils ont bien connu ce qu'exige la commune nature , & s'ils ont cultivé leurs propres mœurs : mais s'ils n'ont fait que du bruit sur la scène du monde , je ne suis pas condamné à les imiter.

La philosophie agit d'une manière simple & modeste. N'espère pas réussir à me jeter dans une gravité affectée. (IX. 29 en partie.)

ως ευταλῆ δὲ καὶ ἰσομετροφίαν.

I X.

Une réflexion qui peut encore te préserver de vanité : il ne dépend plus de toi d'avoir pratiqué dès ta première jeunesse les maximes de la philosophie ; car plusieurs personnes savent , & tu le fais bien toi-

même , que tu en as été fort éloigné (1) : ainsi te voilà confondu , & il ne t'est pas aisé d'acquérir le titre honorable de philosophe , parce que ta position y résiste. Si donc tu juges bien de l'état des choses , ne t'embarasses plus de la réputation que tu pourras laisser. Contente-toi de passer du moins le reste de tes jours d'une manière conforme à ta nature. Applique-toi à connoître les devoirs qu'elle t'impose , & que rien de ce qui t'environne ne te détourne de cette étude.

L'expérience t'apprend qu'après avoir parcouru tant d'objets divers , tu n'as rencontré nulle part le vrai contentement du

(1) On taxe d'orgueil les anciens philosophes Zenon , Epictete , &c. L'on a raison de les taxer. La philosophie étoit en ces savans un métier pour parvenir à la considération publique ; au lieu qu'ici nous voyons un empereur Romain qui parle à lui-même sur ses tablettes de poches , dans le secret & pour lui seul. Il n'avoit pas besoin , pour se faire valoir , de dire , comme les stoïciens de profession , que le sage est au-dessus des rois , &c. Marc-Aurele étoit par état au dessus de bien des rois. Il n'étoit modeste que parce qu'il se sentoît homme , & qu'il étoit vrai.

cœur. Tu ne l'as trouvé, ni dans l'étude de l'art de raisonner, ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc ? Dans la pratique des actions que la nature de l'homme demande. Mais comment peut-on se mettre en état de ne faire que de ces actions ? En se formant des maximes & des opinions propres à n'inspirer que des desirs & des actions convenables. Mais encore, quelles sont ces maximes & ces opinions ? Celles qu'on doit se faire sur le bien & sur le mal, en reconnoissant qu'en effet il n'y a rien de bon que ce qui rend l'homme juste, tempérant, courageux, libre ; & rien de mauvais que ce qui produit des effets contraires.

(VIII. 1.) και τοῦτο πρὸς = εἰρημένους.

X.

Épicure dit : pendant mes maladies je ne parlois jamais à personne de ce que je ressentois dans mon misérable corps ; je n'avois point, dit-il, avec ceux qui venoient me voir, de ces sortes de conversations. Je

ne les entretenois que de ce qui tient le premier rang dans la nature. Je m'attachois sur-tout à leur faire voir comment notre ame , fans être insensible aux commotions de la chair, pouvoit cependant être exempte de trouble, & se maintenir dans la jouissance paisible du bien qui lui est propre. En appellant des médecins, je ne contribuois pas, dit-il, à leur faire prendre des airs importans, comme si la vie qu'ils tâcheroient de me conserver étoit pour moi un grand bien. En ce tems-là même je vivois tranquille & heureux.

Fais donc comme Epicure dans les maladies, comme dans les autres accidens de la vie. Ne te sépare jamais de la philosophie. En toute occasion évite ces frivoles discours que tient le vulgaire, ou le physicien : c'est un devoir commun à toute profession, de s'occuper uniquement de sa tâche, & de se bien servir de l'instrument qu'elle a en main pour la faire. (IX. 41.)

Ἐπίκουρος = πράσσει.

NOTES.

[La philosophie des stoïciens roule sur deux fondemens qui la caractérisent : le premier , que ce qui constitue l'homme c'est son ame ; l'autre, que ce qui n'est pas l'ame de l'homme doit lui être indifférent. Le premier de ces principes avoit été établi avant Marc-Aurele, par Platon, dans son premier Alcibiade ; & le second, qui est une suite du premier, par Epictete. Marc-Aurele les a supposés tous deux, & il y fait souvent allusion.

I. Voici le passage de Platon dans son premier Alcibiade, traduit par M. Dacier.

« SOCRATE.... Avec qui vous entretenez-vous
 » présentement ? Est-ce avec quelqu'autre qu'avec
 » moi ? ALCIBIADE. Non, c'est avec vous. SOCR.
 » Et moi-même je ne m'entretiens qu'avec vous.
 » C'est Socrate qui parle ; c'est Alcibiade qui
 » écoute. ALCIB. Cela est vrai. SOCR. C'est, en se
 » servant de la parole, que Socrate parle ; car
 » parler, & se servir de la parole, ce n'est qu'un.
 » ALCIB. Sans difficulté. SOCR. Celui qui se sert
 » d'une chose, & la chose dont il se sert, ne font-

» ils pas différens ? ALCIB. Comment dites-vous ?
 » SOCR. Un cordonnier, par exemple, qui se sert
 » de tranchets, de formes & d'autres instrumens,
 » coupe avec son tranchet, & il est différent du
 » tranchet dont il coupe. Un homme qui joue de
 » la lyre n'est pas la même chose que la lyre dont
 » il joue. ALCIB. Certainement. SOCR. C'est ce
 » que je vous demandois tout à l'heure, si celui
 » qui se sert d'une chose, & la chose dont il se
 » sert, vous paroissent deux choses différentes ?
 » ALCIB. Cela me paroît. SOCR. Mais le cordon-
 » nier ne se sert pas seulement de ses instrumens ;
 » il se sert aussi de ses mains. ALCIB. Sans doute.
 » SOCR. Il se sert aussi de ses yeux ? ALCIB. Assu-
 » rément. SOCR. Nous sommes tombés d'accord
 » que celui qui se sert d'une chose est toujours dif-
 » férent de la chose dont il se sert. ALCIB. Nous
 » en sommes tombés d'accord. SOCR. Ainsi le cor-
 » donnier & le joueur de lyre sont autre chose
 » que les mains & les yeux dont il se servent tous
 » deux. ALCIB. Cela est sensible. SOCR. L'homme
 » se sert de son corps. ALCIB. Qui en doute ?
 » SOCR. Ce qui se sert d'une chose est différent
 » de la chose dont il se sert ? ALCIB. Oui. SOCR.
 » L'homme est donc autre chose que son corps ?
 » ALCIB. Je le crois. SOCR. Qu'est-ce donc que
 » l'homme ? ALCIB. Je ne saurois vous le dire,

» Socrate. SOCR. Vous pourriez au moins me
 » dire que l'homme est ce qui se sert du corps.
 » ALCIB. Cela est vrai. SOCR. Y a-t-il quelqu'autre
 » chose qui se serve du corps que l'ame seule?
 » ALCIB. Non, il n'y a qu'elle. SOCR. Il n'y a
 » qu'elle qui commande? ALCIB. Très-certaine-
 » ment. SOCR. Et il n'y a personne, je crois, qui
 » ne soit forcé de reconnoître.... ALCIB. Quoi?
 » SOCR. Que l'homme est une de ces trois choses-
 » ci : ou l'ame , ou le corps , ou le composé de
 » l'un & de l'autre. Or nous sommes convenus
 » que l'homme est ce qui commande au corps.
 » ALCIB. Nous en sommes convenus. SOCR.
 » Qu'est - ce donc que l'homme ? Le corps se
 » commande-t-il à lui-même ? Non ; car nous
 » avons dit que c'est l'homme qui lui commande :
 » ainsi le corps n'est pas l'homme. ALCIB. Il y a
 » apparence. SOCR. Est-ce donc le composé qui
 » commande au corps ? Et ce composé , seroit-ce
 » l'homme ? ALCIB. Cela se pourroit. SOCR. Rien
 » moins que cela ; car l'un ne commandant point,
 » comme nous l'avons dit, il est impossible que les
 » deux ensemble commandent. ALC. Cela est très-
 » vrai. SOCR. Puisque ni le corps, ni le composé
 » de l'ame & du corps ne font donc pas l'homme,
 » il faut de toute nécessité, ou que l'homme ne
 » soit rien absolument, ou que l'ame seule soit

» l'homme. ALCIB. Très-assurément. SOCR. Faut-
 » il vous démontrer encore plus clairement que
 » l'ame seule est l'homme ? ALCIB. Non , je vous
 » jure , cela est assez prouvé. SOCR. Ainsi
 » donc c'est un principe fort bien établi que , lors-
 » que nous nous entretenons ensemble vous &
 » moi , en nous servant du discours , c'est mon
 » ame qui s'entretient avec la vôtre ? Et c'est ce
 » ce que nous disions il n'y a qu'un moment , que
 » Socrate parle à Alcibiade en adressant la parole ,
 » non pas au corps qui est exposé à mes yeux ,
 » mais à Alcibiade lui-même que je ne vois point ,
 » c'est-à-dire , à son ame. ALCIB. Cela est évi-
 » dent. SOCR. Ainsi , pour revenir à notre prin-
 » cipe , tout homme qui a soin de son corps a
 » soin de ce qui est à lui , & non pas de lui.
 » ALCIB. J'en tombe d'accord. SOCR. Tout hom-
 » me qui aime les richesses ne s'aime ni lui , ni ce
 » qui est à lui ; mais il aime une chose encore plus
 » éloignée , & qui ne regarde que ce qui est à lui.
 » ALCIB. Il me le semble , &c. &c.

II. Symplicius , dans la préface de son
 commentaire sur le manuel d'Epiétete , a
 rapporté la substance de tout ce passage de
 Platon , comme servant d'introduction aux
 regles générales qu'Epiétete en a tirées dans

son manuel. On trouve ces regles au commencement de son petit ouvrage, qui servit autrefois de regle monastique à saint Nil, & à d'autres religieux, moyennant quelques petits changemens. Elles forment, comme on l'a dit, un second fondement à toute la morale des stoïciens. On va les rapporter, d'après la traduction de M. Dacier.

« De toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, & les autres ne dépendent pas de nous. Celles qui en dépendent sont nos opinions, nos mouvemens, nos desirs, nos inclinations, nos averfions, en un mot toutes nos actions.

» Celles qui ne dépendent point de nous sont, le corps (1), les biens, la réputation, les dignités, en un mot toutes les choses qui ne sont pas du nombre de nos actions.

» Les choses qui dépendent de nous sont libres par leur nature : rien ne peut les arrêter, ni leur faire obstacle ; & celles qui n'en dépendent

(1) Les sensations, la végétation, l'organisation du corps ne dépendent pas de nous ; mais notre ame se fert du corps comme d'un instrument qu'un autre ouvrier auroit fait ; elle lui commande ce qu'elle veut, ou bien elle se rend indépendante.

» pas, sont foibles, esclaves, dépendantes, suj^{tes}
 » jettes à mille obstacles, à mille inconvéniens,
 » & absolument étrangères.

» Souviens - toi donc que si tu prends pour
 » libres des choses qui, de leur nature, sont es-
 » claves, & pour tiennes en propre, celles qui
 » dépendent d'autrui, tu trouveras par-tout des
 » obstacles, tu feras affligé, troublé, &c ».

Si on joint ces deux principes à ce qu'on a établi ci-dessus de la loi naturelle, on aura un précis de toute la philosophie stoïcienne. Mais comme l'objet de la loi naturelle a plus de rapport aux mœurs, je trouve dans Épictète un passage entr'autres que je ne peux omettre ; il est fort court :

« Quelqu'un est-il venu dans le monde sans
 » avoir une notion de ce qui est bien ou mal, de
 » ce qui est honnête ou non, de ce qui convient
 » ou ne convient pas, de ce qui rend heureux
 » ou malheureux, de ce qui est un devoir ou une
 » faute, de ce qu'il faut faire ou éviter, &c » &
 (Épictète d'Arrien, II. 11, p. 223, d'Upton.)

Il avoit dit auparavant :

« La philosophie ne promet pas de procurer à
 » l'homme ce qui est hors de lui, car ce seroit

CHAPITRE XVIII. 255

» faire entrer dans son objet des choses qui lui
» sont étrangères. La matiere que le menuisier tra-
» vaille , est le bois ; celle du fondeur de statues
» est le bronze , & la matiere de l'art de bien
» vivre est , pour chacun en particulier , sa pro-
» pre vie ». (L. 15, p. 85.)

Rien de plus systématique , rien de mieux
lié , de mieux suivi , que toute la morale
des stoïciens , même dans ses excès ou ses
écarts.]

CHAPITRE XIX.

Regles de conduite.

I.

IL faut avoir toujours à la main ces deux
regles ; l'une , de ne rien faire que ce que
t'inspire la raison ta reine & ta législatrice ;
l'autre , de changer d'avis , s'il se trouve
quelqu'un qui te redresse & te retire de ton
opinion ; mais toujours pourvu que les mo-
tifs de ton changement soient une raison
probable de justice ou de bien public , ou

quelque raison approchante, & non la satisfaction ou l'honneur qui pourroient t'en revenir. (IV. 12.) *δύο = ἐφάνη.*

I I.

Souviens-toi que, même en changeant d'avis & te soumettant à celui qui te corrige, tu restes également libre ; car ta nouvelle action est toujours un effet de ta volonté & de ton discernement : c'est par conséquent une action propre de ton ame. (VIII. 16.) *μέμνησο = περαινομένη.*

I I I.

Que l'on gagne de tems en ne prenant pas garde à ce que le prochain dit, fait, ou pense, mais seulement à nos propres actions, pour les rendre justes & saintes ! Il ne faut jamais, disoit Agathon, regarder autour de soi les mauvaises mœurs des autres, mais aller devant soi sur une ligne droite, sans jeter les yeux çà & là. (IV. 18.) *ἔσθη = διεφθιμμενον (1).*

(1) La citation d'Agathon n'est point dans le manuscrit du Vatican. (p. 17 des variantes du cardinal Barberin.)

I V.

Faites peu de choses, dit-on, si vous voulez vivre content. Ne valoit-il pas mieux dire : faites ce qui est nécessaire, ce que la condition d'un être sociable exige, & comme elle exige qu'il soit fait ? Vous aurez ainsi la satisfaction d'avoir fait des actions honnêtes, & d'avoir fait un petit nombre d'actions ; car la plupart de nos conversations & de nos actions sont inutiles ; & si on les retranche, on en aura plus de loisir, moins de trouble. Il faut donc se redire en chaque occasion : ceci n'est-il pas inutile ? Ce n'est pas seulement les actions inutiles qu'il faut retrancher, mais aussi les imaginations ; car si on ne songe à rien d'inutile, on ne fera rien qui le soit. (IV. 24.)

ὀλίγα = ἐπακολουθήσουσι.

V.

Travaille, non comme un misérable, ni pour te faire plaindre ou admirer ; mais qu'il n'y ait dans ta vie ni action ni repos qui ne se

R

rapportent à l'intérêt de la société. (IX. 12.)

πονι = ἀξιοί.

V I.

Tu avois déjà vu de ces choses-là. Vois celle-ci. Ne te trouble pas, & que ton esprit s'ouvre.

Quelqu'un est-il en faute? cette faute est pour lui seul.

T'est-il arrivé quelque chose? fort bien (1). Tout ce qui t'arrive fait partie de l'univers; il fut lié dès le commencement à ta destinée, & filé, pour ainsi dire, avec elle.

Après tout, la vie est courte. Il est question de mettre à profit ce qui se présente, selon la raison & la justice. (IV. 26.)

σύρακας = δίκη.

V I I.

Ne te donne du relâche que sobrement.
(IV. 26 à la fin.)

(1) Upton, sur l'Épictète d'Arrien, vouloit qu'on lût ici *κακῶς* au lieu de *καλῶς*. Mais le manuscrit du roi leve la difficulté: le point d'interrogation s'y trouve placé avant *καλῶς*, au lieu d'être après, comme il l'est dans l'édition de Gataker. Il n'y avoit pas d'interrogation dans celle de 1568.

VIII.

Si quelqu'un met devant toi en question comment s'écrit le nom d'ANTONIN, aussitôt, élevant ta voix, tu lui en diras toutes les lettres. Mais si on s'avise de vouloir disputer sur cela, t'amuseras-tu à disputer aussi ? Ne continueras-tu pas de prononcer tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre ?

Fais de même dans la vie ; souviens-toi que chacun de tes devoirs est composé d'un certain nombre d'actions suivies : il faut les accomplir, & , sans te troubler ni te fâcher contre ceux qui se fâchent, suivre ton objet sans te détourner. (VI. 26.) *πάν τις = πρόκειμενοι.*

IX.

Plie-toi aux événemens que l'ordre général t'a destinés ; & quels que soient les hommes avec lesquels le sort te fait vivre, aime-les, mais véritablement. (VI. 39.) *οἷς = ἀληθινῶς.*

X.

Ai-je, ou non, assez de génie pour cela ?

Si j'en ai assez, je m'en fers comme d'un outil que la nature universelle m'a donné. Si je ne m'en trouve pas suffisamment, ou je laisse l'ouvrage à celui qui peut le faire mieux que moi (pourvu que je ne doive pas le faire moi-même), ou bien j'y fais ce que je peux, en prenant un aide qui, sous ma direction, puisse consommer tout ce qu'il faut maintenant pour l'avantage de la société; car tout ce que je fais par moi-même, ou à l'aide d'autrui, doit tendre uniquement au bien commun, & y convenir. (VII. 5) *πότερον = εὐάρμοστον.*

X I.

Ne rougis point de te faire aider. Tu as ton devoir à faire, comme un soldat commandé pour l'attaque d'une brèche. Que ferois-tu donc si, étant blessé à la jambe, tu ne pouvois y monter seul, & que tu le pusses, aidé d'un autre? (VII.7.) *μη = τῦτο.*

X I I.

Il faut tenir son corps dans une situation ferme; rien de déréglé dans les mouvemens

ni dans la contenance ; car ce qu'une ame sage & honnête fait voir sur le visage , doit se répéter dans tout le corps , mais le tout sans affectation. (VII. 60.) *δει = φυλακτία.*

X I I I.

L'esprit doit être attentif à ce qui se dit , & l'intelligence entrer dans ce qui se fait , & par qui. (VII. 30.) *συμπερεκλείειν = ποιῶντα.*

X I V.

Approche-toi de ton objet. Vois quels principes on a , quelles actions on fait , & ce qu'on donne à entendre. (VIII. 22 en partie.) *πρόσεχε = σημασινομένω.*

X V.

Que tes discours dans le sénat & ailleurs soient agréables , mais sans brillans. Qu'ils partent d'une raison bien saine. (VIII. 30.) *λαλεῖν = χρῆσθαι.*

X V I.

Dans ce qu'on dit , sois attentif aux expressions ; & dans ce qu'on fait , à tous les mouvemens. Dans ceux-ci vois prompt-

tement à quel but on vise , & dans le reste prends garde au vrai sens. (VII. 4.)

διὶ = σημαίνοντων.

X V I I.

Pénètre jusqu'au fond du cœur de tout le monde , & permets à tout le monde de pénétrer jusqu'au fond du tien. (VIII. 61.)

ἔσειναι = ἠγέμενον.

X V I I I.

Vois ce qu'exige ton corps pour végéter. Fais ce qu'il faut ; nourris - le ; de façon pourtant que ta vie animale n'en soit point altérée. Vois ensuite ce qu'exige ton corps comme ayant des sens , & n'en rejette pas les impressions , à moins qu'elles n'altérasent en toi l'ame raisonnable : je dis raisonnable & en même tems sociable. Observe ces regles , & tu n'auras plus d'inquiétude (1). (X. 2.) παραίρηται = γερσεργάζου.

(1) Cette excellente pensée auroit paru obscure , si je l'avois rendue dans les expressions très-générales du texte. Pour la faire entendre sans peine , j'ai cru devoir en caractériser l'objet un peu plus particulièrement.

X I X.

Pourquoi s'amuser à des conjectures, quand on peut voir dans le moment ce qu'il y a à faire ? Si tu le vois, marche à ton objet paisiblement & avec fermeté. Si tu ne le vois point, suspens ton jugement, & prends l'avis de tes meilleurs conseillers. S'il se présente encore quelque difficulté, penfes-y, & selon les circonstances marche à ce qui te paroîtra le plus juste. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. En allant à ce but, quelle chûte pourrois-tu craindre ? (X. 12 en partie.) *τις τοῖς = τούτου ἰστέ*

X X.

Chez les Ephésiens, on avoit établi pour loi, de rappeler souvent au peuple le souvenir de quelqu'ancien qui eût été vertueux. (XI. 26.) *ἢ τοῖς = χρησαμένων.*

X X I.

Forme le plan de régler ta vie en détail, action par action. Si chacune a, autant qu'il est possible, sa perfection, c'est assez.

Or personne ne peut t'empêcher de la lui donner. Viendra-t-il quelqu'empêchement du dehors ? Rien ne peut t'empêcher d'être juste , modéré , prudent. Mais , peut-être , quelqu'autre chose t'empêchera d'agir ? En ce cas , si tu ne te fâches point contre cet obstacle , & si tu le reçois avec résignation , il naîtra de là sur le champ une autre sorte d'action qui conviendra également bien au bon réglemeut que j'ai dit. (VIII. 32.)

συντιθέναι = λόγος.

X X I I.

Il est encore nécessaire de te souvenir que le soin que tu donnes à chaque action doit être proportionné au mérite de la chose , car par ce moyen tu n'auras pas le déplaisir d'avoir donné à des objets de peu de conséquence plus d'application qu'il ne convenoit , (IV. 32 à la fin.)

ἀναγκαῖον = καταγίνη.

X X I I I.

Accoutume - toi à tous les exercices qui te sont le moins familiers ; car la main gau-

che qui, faute d'habitude, est ordinairement foible, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite : c'est qu'elle y est accoutumée. (XII. 6.) ἰθιζε = ἰθισται.

X X I V.

Tu connoîtras bien la nature des affaires, si tu examines séparément quel en est le fond, quelle en a été la source, & à quoi elles tiennent. (XII. 10.) τοιαῦτα = ἀναφορὰν.

X X V.

Point d'entreprise qui soit vaine & sans objet ; point encore qui ne se rapporte à quelqu'avantage pour la société. (XII. 20.) πρῶτον = ποιῆσθαι.

X X V I.

Il est impossible qu'une branche détachée d'une autre ne le soit de l'arbre entier. De même un homme divisé d'avec un autre, est retranché du corps entier de la société. C'est une main étrangere qui coupe la branche ; mais c'est l'homme qui se sépare lui-même de son prochain, en prenant de la haine ou de l'aversion pour lui. Ah !

il ignore qu'en même tems il rompt les liens qui l'attachoient à toute la société civile. Il est vrai que le souverain des dieux, en formant la société, a donné à l'homme l'heureux pouvoir de se réunir à son prochain, & par-là de redevenir partie d'un même tout ; mais si cette séparation vient à se faire trop souvent, le rétablissement & la réunion en deviennent difficiles. Il y a toujours une sensible différence entre une branche qui dès le commencement a végété & crû avec l'arbre, & celle qui après la séparation y a été remise & entée ; les jardiniers en conviennent.

Restons unis, mais pensons chacun à part. (XI. 8.) κλάδος = δέ.

X X V I I.

Prends toujours le plus court chemin ; c'est celui de la nature. Il consiste à faire & à dire ce qu'il y a de plus droit. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines & de combats ; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite, & d'user d'adresse. (IV. 32.) ἐπί = κομψία.

XXVIII.

Comme les médecins ont toujours sous la main des instrumens & des outils prêts pour les cures imprévues, de même tu dois être muni des principes nécessaires pour connoître tes devoirs envers Dieu & envers l'homme, & pour faire les moindres choses, comme ayant toujours devant les yeux la liaison de ces deux sortes de devoirs; car tu ne feras rien de bien dans les choses humaines, si tu oublies le rapport qu'elles ont avec Dieu, ni rien de bien dans les choses divines, si tu oublies leur liaison avec la société. (III. 13.) *ὡσπερ = ἔμπαλιν.*

XXIX.

Souviens-toi de celui qui avoit oublié le terme & l'objet de sa route.

Rappelle-toi que les mêmes hommes qui passent leur vie dans le sein de la raison universelle qui gouverne le monde, ont néanmoins des pensées toutes contraires aux siennes, puisqu'ils trouvent étranges

les choses qui tous les jours se rencontrent dans leur chemin.

Rappelle-toi de plus qu'il ne faut point agir ni parler comme des gens qui dorment, car alors il leur semble seulement qu'ils parlent & agissent.

Qu'enfin il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos peres les ont eues. (IV. 46 en partie.) *μεμνίσθαι = παρηνλόφαινω.*



CHAPITRE XX.

Défauts à éviter.

I.

NE fais rien avec regret, rien de nuisible à la société, rien sans examen, rien par esprit de contradiction. Méprise l'élégance dans les pensées. Parle peu, & ne te charge point de trop d'affaires.

De plus, que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme vraiment homme, un sage vieillard, un citoyen, un Romain, un empereur, qui s'est mis lui-même dans l'état d'un homme prêt à quitter la vie au premier coup de trompette.

Qu'on te croie sur ta parole, sans sermens ni témoins.

Sois gai & ferein (1) sans avoir besoin du secours ni des consolations de personne.

(1) Au lieu de *iv δὲ τὸ φαιδρὸν*, le manuscrit du Vatican porte *iv τὴ τὸ φαιδέμενον*.

En un mot, sois ferme & droit par toi-même, sans avoir besoin d'étai. (III. 5.)

μητι = ὀρθόμενον.

I I.

Ne fais rien sans réflexion, ni autrement que dans toutes les regles de ton métier.

(IV. 2.) μηδεν = ενεργεσθω.

I I I.

Il y a des hommes d'un caractère noir, des hommes efféminés; d'autres durs, sauvages, brutaux; d'autres badins, lâches, faux, bouffons, trompeurs, tyrans. (IV. 28.)

μέλαν = τυραννικόν.

I V.

Ne ressembler ni à un acteur qui joue un rôle de héros, ni à une courtisane.

(V. 28 à la fin.) ἕτι = πόρνη.

V.

Les affaires qui t'arrivent du dehors t'attirent de tous côtés; mais donne-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon, & ne te laisse plus entraîner par le tourbillon.

Evite aussi une autre erreur. C'est folie de se fatiguer toute la vie, sans avoir un but à quoi on rapporte tous les mouvemens du cœur, & généralement toutes ses pensées. (II. 7.) *πρὸς πᾶ = ἀπειθύνουσι.*

V I.

L'ame de l'homme se déshonore elle-même de plusieurs manieres ; principalement lorsqu'elle se rend semblable, autant qu'il est en elle, à une sorte d'abcès & de tumeur dans le corps du monde ; car c'est se séparer de la nature dont tous les êtres particuliers font partie, que de supporter impatiemment ce qui s'y fait ; d'avoir de l'averfion pour un autre homme, ou même de s'élever contre lui avec animosité, comme il arrive dans la colere.

Elle se déshonore aussi lorsqu'elle succombe à la volupté ou à la douleur, lorsqu'elle dissimule, qu'elle use de feinte ou de mensonge, par actions, par paroles ; lorsqu'elle ne dirige à aucun but son action & les mouvemens de son cœur, faisant

tout au hafard, & ne mettant à rien ni ordre ni fuite.

Il faut rapporter à une fin les plus petites choses. La fin de tous les êtres raisonnables est de fuivre la raison & la loi de la plus ancienne des cités & des polices [celle du monde.] (II. 16.) ὑβρίξει = θεσμῶ.

V I I.

Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre devant personne, ni de la vie de la cour, ni de la tienne. (VIII. 9.) μνηέτι = σεαυτῷ.

V I I I.

Recevoir fans fierté, rendre fans peine. (VIII. 33.) ατύφως = ἀφείναι.

I X.

Quand tu agis n'aie point l'air abattu d'un homme haletant de fatigue.

Point d'inquiétude dans la conversation.

Sois réglé & arrêté dans tes pensées.

Évite également l'air sombre & les faillies de vivacité.

Enfin

Enfin , ne consume pas ta vie dans les affaires. (VIII. 51 en partie.) μήτε = ἀσχο-
λεύσθαι.

X.

A ton réveil , demande - toi : aurai-je in-
térêt qu'un autre que moi fasse des actions
justes & honnêtes ? Non. (X. 13 en partie.)

συνθαισθαι = δίοισσι.

X I.

Ces gens - là se méprisent & se caressent ?
Ils cherchent à se supplanter , & se font des
soumissions ? (XI. 14.) ἀλλήλων = ὑποκατα-
κλίνουσαι.

X I I.

Que ce discours : *j'ai résolu de traiter
franchement avec vous* , suppose de corrup-
tion & de fausseté ! Que fais-tu , ô homme ?
A quoi bon ce préambule ? La chose se fera
voir d'elle-même. Ce que tu dis a dû , dès
le commencement , être écrit sur ton front ,
éclater dans tes yeux , & s'y laisser lire avec
autant de facilité qu'un amant découvre
toutes choses dans les yeux de sa maîtresse.
Un homme franc & honnête est en quel-

que forte comme celui qui a quelque fendeur ; dès qu'on l'approche on sent , & même sans le vouloir , avec qui l'on a affaire. L'ostentation de franchise est un poignard caché. Rien de si horrible que des carettes de loup. Evite cela sur toutes choses. Un homme vertueux , simple , sans art , & qui n'a que de bonnes intentions , porte cela dans ses yeux. On le voit. (XI. 15.)

ἢ σαπρὸς = λαθάνει.

X I I I.

Il faut être bien ridicule & bien neuf pour s'étonner de tout ce qui arrive dans le cours de la vie. (XII. 13.) πῶς = γίνου-

μίνον.



CHAPITRE XXI.

Sur la volupté & la colere.

I.

DANS la comparaison que Théophraste fait des péchés, suivant les notions communes, il décide en bon philosophe, que les péchés de concupiscence sont plus graves que ceux de colere; car celui qui est en colere ne s'éloigne de la raison qu'en éprouvant un sentiment douloureux, un retirement violent des nerfs & des muscles; au lieu que celui qui peche par concupiscence, vaincu par la volupté, paroît être en quelque sorte plus intempérant & plus efféminé. C'est donc avec raison, & en philosophe digne de ce nom, que Théophraste a dit que le crime qu'on commet avec un sentiment de plaisir, est plus grand que celui qu'on commet avec un sentiment de douleur. En effet, il semble que l'un ne se met en colere que malgré lui, comme forcé par

276. VOLUPTÉ ET COLERE.

la douleur d'une offense qu'il a reçue ;
au lieu que l'autre se porte de son plein
gré à satisfaire sa concupiscence. (II. 10.)

φιλοσόφως = επιθυμίας.

I I.

De quelles voluptés les brigands, les
débauchés, les parricides, les tyrans ne
firent-ils pas l'essai ? (VI. 34.) ἡλικας =
τύραννοι.

I I I.

Le reproche qu'on se fait à soi-même
d'avoir négligé un objet utile, est une sorte
de repentir. Le vrai bien doit être utile, &
mériter les soins d'un homme vertueux &
honnête ; mais un homme vertueux &
honnête ne s'est jamais repenti d'avoir né-
gligé la volupté. Donc la volupté n'est ni
utile ni bonne. (VIII. 10.) ἡ μέλαρος = ἡδονη.

I V.

Dans la constitution d'un être raison-
nable, je ne vois aucune vertu qui puisse
être mise en opposition avec la justice ;

mais j'y vois la continence opposée à la volupté. (VIII. 39.) δικαιοσύνης = ἐγκρατῆαν.

V.

L'altération qui se fait au visage, par l'habitude de la colere, est un accident fort contraire à la nature, puisque souvent la couleur en devient morte & finit par s'éteindre, au point de ne pouvoir plus se ranimer. N'est-ce point une preuve que la colere est aussi contre la raison? (VII. 24 en partie.) τὰ ἐπίκοσιν = λόγον.

V I.

Rappelle-toi comment se comporta Socrate lorsqu'il fut obligé de se couvrir d'une peau, parce que Xantipe, après avoir emporté ses habits, étoit sortie; & ce qu'il dit à ses amis, qui rougirent & reculerent en le voyant vêtu de cette sorte. (XI. 28.) οἶος = ἑσταλμένον.

V I I.

Le vice, considéré en général, n'est point un mal pour l'univers; & considéré en particulier, il n'est point un mal pour un autre.

mais seulement pour celui qui a reçu toute la force nécessaire pour en être exempt aussitôt qu'il le voudra. (VIII. 55.) *γινικῶς* = *βελόση*.

CHAPITRE XXII.

Contre la vaine gloire.

I.

CELUI qui s'inquiète de ce qu'on dira de lui après sa mort, ne songe pas que chacun de ceux qui se souviendroient de lui, mourra bientôt lui-même, & qu'il en arrivera autant à leurs successeurs, jusqu'à ce que toute cette renommée, après avoir passé par quelques races également inquiètes & mortelles, périsse aussi. Mais supposons que ceux qui se souviendroient de toi fussent immortels, & que ton nom le fût avec eux, que t'en reviendrait-il, je ne dis pas seulement après ta mort, mais pendant ta vie ? A quoi sert la réputation, si ce n'est à faciliter les affaires ? & dois-tu maintenant négliger mal-à-propos le soin de cul-

tiver en toi les dons de la nature, pour ne t'occuper le reste de tes jours que de ce qu'on pourra dire de toi ? (IV. 19.)

à *πρὸς* = *λοιπόν*.

I I.

Le beau, en tout genre, l'est par lui-même ; il se réduit à lui seul, & la louange n'en fait pas partie. Ainsi rien ne devient meilleur ou pire par les discours d'autrui. Nous en convenons pour ce qu'on appelle communément beau dans les productions matérielles de la nature & de l'art. Mais, manque-t-il quelque chose à ce qui est beau de sa nature ? Pas plus qu'à la loi, qu'à la vérité, qu'à l'humanité, qu'à la pudeur. Qu'y a-t-il là qui devienne beau par la louange, ou qui soit altéré par le blâme ? L'émeraude perd-elle sa beauté si si on cesse de la louer ? En est-il autrement de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une lyre (1), d'une belle arme, d'une fleur, d'un arbrisseau ? (IV. 20.) *πάν* = *διὰ δόξαν*.

(1) *Lyre*, addition du manuscrit du Vatican.

I I I.

Nous n'entendons plus prononcer quantité de mots qui anciennement étoient en usage. Il en est de même aujourd'hui des noms des plus célèbres personnages des tems passés, tels que *Camille*, *Cefon*, *Volesus*, *Leonatus*; & peu après, *Scipion*, *Caton*; ensuite *Auguste* même, & *Adrien*, & *Antonin*; ce sont comme des mots hors d'usage. Tout cela s'évanouit, se met bientôt au rang des fables, se perd entièrement dans l'oubli. Je dis les noms des personnages extraordinairement célèbres; car pour les autres, dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, personne ne les connoît, on ne prononce plus leur nom.

Mais après tout, quand notre nom ne devoit jamais être oublié sur la terre, que seroit-ce? Pure vanité. Que faut-il donc ambitionner? Une seule chose: d'avoir l'esprit de justice, de faire des actions utiles à la société, d'éviter constamment tout mensonge, d'être disposé à recevoir chaque

accident de la vie , comme une chose nécessaire dans le monde & familiere , comme nous étant venue du même principe & de la même source que nous. (IV. 33.)

αἰ πάλαι = ῥέον.

I V.

Alexandre de Macédoine , & son muletier , ont été réduits en mourant au même état; car , ou ils sont rentrés également dans la pépiniere de tous les êtres du monde, ou ils se sont également dissipés en atomes (1).

(VI. 24.) Αλεξ. = ἀτόμους.

(1) Marc-Aurele ne croyoit point aux atomes ; il n'en parle que pour faire une énumération complete des différens systêmes.

Quant à la pépiniere de la nature , j'en ai pris l'idée de Joachīm KUNHIUS (sur Diogene Laërce, liv. VII. §. 136.) qui étend par les mots grecs σπερματικούς λόγους , *vim illam quæ instar seminarii continet in se causas rerum factarum, quæ fiunt & quæ futura sunt.* CASAÛBON le fils avoit déjà dit, sur le même livre de Diogene Laërce (note 594.) que ceux qui expliquent ce mot λόγους , par *rationes*, tombent dans une grande obscurité. Enfin, je trouve que Marc - Aurele, après avoir dit (IX. 1. à la fin) *τίνας λόγους τῶν ἰσομένων*, ajoute, comme par forme d'explication : *Καὶ δυνάμεις γονίμους... ὑποστάσεων, facultates genitales existentiarum.* On peut voir encore Marc-Aurele, IV. 14. 21. 36. VII. 23. 25. VIII. 50. X. 1 & 7.

V.

Et le héros & le panégyriste, tout finit
en un jour. (IV. 35.) πᾶν = μνημονεύμενον.

V I.

Quelle conduite! Ils ne veulent pas louer
leurs contemporains, leurs concitoyens,
& ils font grand cas d'être loués de la pos-
térité, qu'ils n'ont jamais vue ni connue.
C'est à peu près comme si tu t'affligeois de
n'avoir pas été loué par les hommes du
siècle passé. (VI. 18.) διορ = ἐποῦντα.

V I I.

Combien de personnages autrefois céle-
bres sont maintenant dans l'oubli! & qu'il
y a même de tems que tous ceux qui les
ont loués ne sont plus! (VII. 6.) ὄσσε =
ἐκποδών.

V I I I.

SUR LA GLOIRE. Voi quelles sont les
pensées de ces gens-là, ce qu'ils craignent,
ce qu'ils desirent.

Comme le fable du bord de la mer est
caché par le nouveau fable que les flots
apportent, & celui-ci par d'autre; de même

en ce monde , ce qui survient efface bientôt la trace de tout ce qui a précédé. (VII. 34.)

περι — ἐκαλύφθη.

I X.

Confidere souvent qui sont ceux dont tu veux obtenir l'approbation , & quel est l'esprit qui les guide ; car , en pénétrant ainsi dans les sources de leurs opinions & de leurs desirs , tu ne les blâmeras pas des fautes qu'ils font par ignorance , & tu te passeras de leur approbation (1). (VII. 62.)

συνεχῶς = αὐτῶν.

X.

Celui qui ne voit pas ce que c'est que le monde , ne voit pas où il est. Celui qui ne voit pas pourquoi il est né , ne fait pas ce qu'il est , ni ce que c'est que le monde ; & celui qui manque d'une de ces connoissances , ne sauroit dire pourquoi lui-même a été fait. Lequel donc te paroît mener une vie plus douce ? Celui qui dédaigne les louanges de telles gens , ou ceux-ci qui ne

(1) Le manuscrit du roi porte : ἐπιμετρησῆσθαι διὰ τὴν ἐκείνων. Cette leçon est meilleure.

savent où ils font, ni ce qu'ils font ? (VIII. 52) (1) ὁ μὲν = γνώσκουσι.

X I.

Lorsque tu as voulu faire du bien & que tu y est parvenu, pourquoi, en homme sans jugement, rechercher encore autre chose : la réputation de bienfaisance, ou la gratitude ? (VII. 73.) ὅταν = τυχεῖν.

X I I.

Celui qui en loue un autre & celui qui est loué, ceux dont la mémoire subsiste & ceux qui la rappellent, n'ont tous qu'une courte vie. Tout cela se passe dans un coin de la terre ; les hommes ne sont d'accord sur ce point, ni entr'eux, ni avec eux-mêmes, & la terre elle-même n'est qu'un point dans l'univers. (VIII. 21 en partie.)

Ἐραυέλιον = σιγγμή.

X I I I.

O homme ! tu viens de haranguer le peuple avec de grands cris ; est-ce que tu as oublié ce que c'est au fond *que ton art & ce peuple ?*

(1) J'ai suivi le manuscrit du Vatican. Voir le texte.

Non, je ne l'ai pas oublié, mais ils estiment & recherchent toutes ces choses-là.

Faut-il donc que tu sois fou, parce qu'ils le font? (V. 36 en partie.) ἐπεὶ τοι = γένα.

X I V.

Panthée ou Pergame font-ils encore assis près du tombeau de leur maître? Et Charbrias ou Diotime près de celui d'Adrien? Belle demande! Mais quand ces affranchis y seroient encore assis, ces morts le sentiroient-ils? Et en supposant qu'ils pussent le sentir, en recevraient-ils quelque joie? Et ces affranchis eux-mêmes seroient-ils immortels? Leur destinée ne seroit-elle pas aussi de vieillir, puis de mourir? Que deviendroient donc les maîtres après la mort de ces affranchis?

Tout cela n'est que puanteur; il n'y a que pourriture au fond du sac. (VIII. 37.)

μῆτε = θυλάκιον.

X V.

Ça, ne songe plus qu'à mettre le présent à profit. Ceux qui songent le plus à se faire un nom dans la postérité, ne font pas atten-

tion que les hommes à naître, ne seront pas différens de ceux qu'ils ont aujourd'hui tant de peine à supporter. Tout cela mourra. Que t'importent les propos discordans & toutes les opinions de ces mortels? (VIII. 44.) *τῦτον = ἔχουσιν.*

X V I.

Contemple, comme d'un lieu élevé, ces milliers d'atroupemens, ces milliers de funérailles; toutes ces navigations en tempête, par un beau tems; cette diversité d'êtres qui naissent, qui vivent quelque peu ensemble, & meurent.

Songes à ceux qui ont vécu sous d'autres regnes, & qui vivront après le tien, & aux nations barbares. Combien ignorent jusqu'à ton nom! Combien l'auront bientôt oublié! Combien qui aujourd'hui s'accordent à te bénir, & qui te maudiront demain!

Ah, que cette renommée, que cette gloire, que le tout ensemble est méprisable! (IX. 30.) *ἀνοθιν = σύμπαν.*

CHAPITRE XXIII.

Humbles sentimens.

I.

V I L esclave, tais-toi (1).... (XI. 30.)
 δῦλος = λόγου.

II.

Couvre-toi de honte, mon ame, couvre-toi de honte. Tu n'auras plus le tems de t'honorer toi-même. Chacun a le pouvoir de bien vivre, mais ta vie est presque passée, & tu ne t'honores point encore, puisque tu fais dépendre ton bonheur des pensées d'autrui. (II. 6.) ὑβριζε = ἐυμοισιαν.

III.

J'avance dans la route des devoirs que ma nature exige, jusqu'à ce qu'en tombant je trouve le repos, jusqu'à ce que je rende un dernier soupir à ce même air que je respire journellement, jusqu'à ce que je rentre

(1) Bout de vers tiré de je ne fais quel poëte.

dans cette même terre dont mon pere avoit tiré les élémens de mon être, ma mere son sang, ma nourrice son lait; dont depuis tant d'années je reçois ma nourriture & ma boisson; que je foule & qui me soutient, quoique j'abuse souvent de ses dons. (V. 4.)

πορεύομαι = εαυτῷ.

I V.

Souviens-toi de la substance universelle dont tu n'est qu'un atome, de l'éternité entière, dans laquelle tu n'as en partage qu'un instant très-court & presque insensible, du destin général dont tu es un si mince objet. (V. 24.) *μνήσο = μέρος.*

V.

Tout ce qui est moi n'est qu'un peu de chair, & la faculté de respirer avec celle de penser. Quitte donc tout autre livre. Point de distraction; il ne t'est pas permis. Mais, comme un homme qui va mourir, méprise cette chair, amas de sang & d'os, tissu de nerfs, de veines & d'arteres. Con-
fidere

fidere encore ce que c'est que ta respiration. Ce n'est qu'un air toujours différent, rejeté sans cesse & sans cesse attiré. Il ne reste plus que la partie principale qui pense. Ne te soucie pas d'autre chose. Tu es vieux; ne laisse plus cette partie dans l'esclavage; ne souffre plus qu'elle soit secouée, comme une marionnette, par des desirs qui sont incompatibles avec le bien de la société. Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre de ton fort présent, ni de vouloir échapper à ton fort à venir. (II. 2.) ὁ τὶ = ὑποδύεσθαι.

V I.

N'es-tu point en état de te faire admirer par des vivacités d'esprit? A la bonne heure: mais il y a bien d'autres choses sur lesquelles tu ne peux pas dire: *je n'y suis pas propre*. Fais donc au moins tout ce qui dépend de toi. Sois sincère, grave, laborieux; continent; ne te plains pas de ton sort; contente-toi de peu; sois humain, libre, ennemi du luxe, ennemi des frivolités, magnanime. Ne sens-tu pas combien voilà de

T

choses que tu peux faire dès-à-présent, sans pouvoir t'excuser sur ta foiblesse & sur ton insuffisance ? Cependant tu restes là dans une inaction volontaire ? Est-ce donc faute de forces naturelles & par nécessité que tu murmures, que tu es lent & paresseux, que tu as de lâches complaisances, qu'après avoir accusé ton corps de tes défauts, tu le flattes, que tu es vain & que tu abandonnes ton ame à tant d'agitations ? Non, par tous les dieux. Il n'a tenu qu'à toi d'être délivré depuis long-tems de ces défauts ; car si tu es né avec un esprit pesant & tardif, tu peux du moins juger ce défaut & t'exercer à le corriger, au lieu de le diffimuler & de te complaire dans ton indolence. (V. 5.)

δριμύτητα = νοθεία (1).

V I I.

Si quelqu'un peut me reprocher & me faire voir que je pense ou me conduis mal, je me corrigerai avec plaisir ; car je cherche

(1) Puisque Xylander a traduit ce dernier mot par *tarditate*, il est évident que dans son manuscrit il avoit lu un ω au lieu d'un ο, qui est une faute d'impression,

la vérité, qui n'a jamais fait de mal à personne, au lieu que c'est un vrai mal de se tromper & de s'ignorer soi-même. (VI. 21.)

ἢ τις = ἀγνοίας.

V I I I .

Qu'ai-je affaire de vivre plus long-tems, si je perds le sentiment de mes fautes? (VII. 24 à la fin.) *εἰ γὰρ = αἰτία.*

I X .

Les dieux immortels ne se fâchent pas d'avoir à supporter si long-tems un si grand nombre d'hommes & si méchans. Ils ont même toutes sortes de soins d'eux; & toi qui as si peu de tems à vivre, tu en es las? & cela quoique tu sois un de ces méchans? (VII. 70.) *οἱ θεοὶ = φαύλων.*

X .

Quand tu voudras te donner du plaisir, songe aux excellentes qualités de tes contemporains, comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainsi du reste; car il n'y a rien de si agréable que l'image des vertus qui

éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous, lorsqu'on les rassemble comme sous un même point de vue. Aie donc toujours ce tableau sous la main. (VI. 48.)

ἔταν = ἐκτίων.

X I.

Il est ridicule que tu ne veuilles pas te dérober à tes mauvais penchans, ce qui est très-possible, & que tu prétendes échapper à ceux des autres, ce qui ne se peut pas.

(VII. 71.) γελοῖον = ἀδύνατον.

X I I .

C'est avec justice que tu éprouves des tourmens intérieurs, puisque tu aimes mieux remettre à demain à devenir bon que de l'être aujourd'hui. (VIII. 22 à la fin.)

δικαιως = εἶναι.

X I I I .

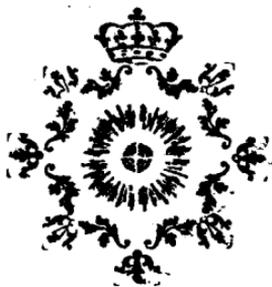
Les spectacles, la guerre, les craintes, une sorte d'engourdissement te tiennent esclave. Ah! de jour en jour tes saintes maximes s'effaceront. (X. 9 au commencement.)

μίμνα = δῖγματα.

NOTES.

[« Si on te rapporte que quelqu'un a dit du mal de toi, ne te justifie pas de ce qu'il a dit, mais répons que cet homme ignoroit sans doute tes autres défauts, puisqu'il n'a parlé que de celui-là ». (*Epicleti manuale, cap. XXXII, §. 9, édition de Dresde en 1755, petit in-8^o.*) τας = ἔλεγε.

Revoir ci-dessus l'article 9 du chap. 18, & la note, où il y a un trait de modestie qui n'est nullement suspect, p. 207.]



C H A P I T R E X X I V .

Contre la paresse.

I.

LE matin , lorsque tu sens de la peine à te lever , fais aussi-tôt cette réflexion : je m'éveille pour faire l'ouvrage d'un homme, dois-je être fâché d'aller faire les actions pour lesquelles je suis né , j'ai été envoyé dans le monde ? N'ai - je été créé que pour rester chaudement couché entre deux draps ?

Mais cela fait plus de plaisir !

C'est donc pour avoir du plaisir que tu as reçu le jour , & non pour agir ou pour travailler ? Vois ces plantes, ces oiseaux, ces fourmis, ces araignées, ces abeilles , qui de concert enrichissent le monde chacun de son ouvrage : & toi tu refuses de faire tes fonctions d'homme ? Tu ne cours point à ce que ta nature exige ?

Mais il faut bien prendre quelque repos !

La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger & de boire ; & tu passes ces bornes , tu passes au-delà du besoin , tandis que sur le travail tu restes en deçà du possible ! C'est que tu ne t'aimes pas toi-même ; car si tu t'aimois , tu aimerois aussi ta propre nature , & ce qu'elle veut. Les artistes qui sont passionnés pour leur art sechent sur leur ouvrage , sans se baigner & mangeant peu. Fais-tu moins de cas de ta nature que n'en fait un tourneur de son industrie , un comédien de son jeu , un avare de son argent , un ambitieux de sa folle vanité ? Aussi-tôt que ces gens-là sont à leur objet chéri , ils ont bien plus à cœur d'y faire des progrès que de dormir ou de manger. Or , les actions sociales te paroîtront-elles moins honnêtes , moins dignes de ton amour ? (V. I.) ὁπρᾶ
 = ἀξίας.

I I.

Rappelle-toi , quand tu seras tenté de rester au lit , qu'il est de la structure de ton être & de ta condition d'aller t'acquitter de

quelque devoir social , au lieu que le dormir t'est commun avec les bêtes. Tout ce qui convient à la nature de chaque être lui est propre , est plus fait pour lui , & même plus agréable. (VIII. 12.) ὅταν = προσημέτερον.

C H A P I T R E X X V .

Contre le respect humain.

I.

JUGE-TOI digne de ne jamais dire ou faire que ce qui convient à ta nature. Que le blâme ou les discours d'autrui ne t'en imposent point. Si la chose est honnête (1) à faire ou à dire , crois qu'elle n'est point indigne de toi. Les autres ont leur façon de penser , leurs inclinations ; c'est leur affaire ; n'y regarde pas. Va ton droit chemin ; laisse-toi conduire par ta propre nature & par la nature commune. Il n'y a pour

(1) La traduction de Xylander prouve qu'il avoit lu εἴπελον , au lieu de ἐκελον , qui est une faute d'imprimeur.

l'une & l'autre qu'une seule route. (V. 3.)

αξίον = ὁδός.

I I.

Ne te laisse point entraîner par ce tourbillon. Entre les divers mouvemens de ton cœur, choisis ce qui est le plus conforme à la justice, & entre tes diverses imaginations, tiens-toi à ce que tu as clairement conçu. (IV. 22.) μὴ — κατ'αληθειάν.

I I I.

Ne vois-tu pas comment se conduisent les gens d'art ? Quoiqu'ils cedent en quelque chose aux volontés des ignorans, néanmoins ils se tiennent toujours aux regles de leur profession, & ne s'en laissent point écarter tout à fait. N'est-il pas affreux qu'un architecte, un chirurgien fassent plus de cas de leurs regles que l'homme n'en fait de cet art qui lui est spécialement propre, & qu'il exerce en commun avec les dieux ? (VI. 35.) ἕχ = θεός.

I V.

Quoi qu'on fasse & quoi qu'on dise, il

298 RESPECT HUMAIN.

faut absolument que je sois homme de bien ; il en doit être de moi comme de l'or, de l'émeraude, de la pourpre, qui diroient sans cesse : quoi qu'on fasse & quoi qu'on dise, il faut absolument que je sois une émeraude, il faut que j'aie ma couleur. (VII. 15.) ὁ τι = ἔχιν.

V.

Tu veux être loué d'un homme qui trois fois dans une heure se maudit lui-même ? Tu veux plaire à un homme qui se déplaît ? Hé, comment pourroit-il se plaire, puisqu'il se repent de presque tout ce qu'il fait ? (VIII. 53.) ἰπαγνείσθαι = πρῶσσω.

V I.

Examine bien comment ils ont la tête faite, sur-tout ceux qui ont de la prudence. Que fuient-ils ? Que recherchent-ils ? (IV, 38.) τὰ ἠγρευμένα = διώκουσιν.

V I I.

Entre dans ces têtes, & tu verras quels

juges tu redoutes , & quels jugemens ils font d'eux-mêmes. (IX. 18.) *δύεθε = κριταί.*

V I I I.

Quelles têtes ! Quels objets d'attachement ! Et par quel intérêt ils aiment & honorent ! Mets le prix à ces petites ames toutes nues. Lorsqu'ils s'imaginent faire un grand mal en blâmant , & faire un grand bien en louant, qu'ils font voir d'arrogance ! (IX. 34.) *τίνα = ὄνους.*

I X.

De tous ces vains discours je ris au fond du cœur.

La vertu leur déplaît..... (XI. 31 & 32.)
ἔμουν = ἔπισσιν (1).

X.

J'ai souvent admiré jusqu'à quel point l'homme s'aime lui-même par dessus tout , & que cependant il fait moins de cas de sa propre opinion sur ce qu'il vaut , que de

(1) Bouts de vers tirés de quelque poëte.

celle d'autrui. En effet, si quelque dieu ou un maître sage obligeoient un homme à rendre compte sur le champ en public de tout ce qui se passeroit dans son cœur ou dans son imagination, il ne résisteroit pas un jour entier à cette contrainte. Il est donc vrai que nous sommes plus touchés de l'opinion d'autrui que de la nôtre. (XII. 4.)

πολλοκις = ἑαυτῶς.

CHÂPITRE XXVI.

Des obstacles à faire le bien.

I.

QUAND il s'agit de faire ton devoir, qu'importe que tu aies froid ou chaud? que tu aies envie de dormir ou non? qu'on doive te blâmer ou te louer? que tu ailles mourir ou faire tout autre chose? Mourir est une fonction de la vie, & en cela, comme dans tout le reste, il suffit de bien faire ce qu'on fait dans le moment. (VI. 2.)

μὴ = θίβοαι.

I I.

En un sens tout homme me tient de très-près, puisque je dois lui faire du bien & le souffrir; mais, d'un autre côté, lorsqu'il veut mettre obstacle aux actions qui me sont propres, c'est pour moi un être aussi indifférent que le soleil, le vent, une bête féroce; car ces choses pourroient aussi mettre obstacle à mon action, mais aucune d'elles n'en peut mettre au mouvement de mon cœur, ni à mon affection, parce que j'y ai mis une condition, & que je suis le maître d'en transformer l'objet; car mon ame a le pouvoir de transformer par la pensée l'action que je ne peux faire, en quelque chose de meilleur; en sorte que ce qui arrête un ouvrage projeté, devient l'ouvrage, & que ce qui s'oppose à ma route, me devient une route. (V. 20.)

καὶ ἕτερον = ἐνταστικόν.

I I I.

Tu peux vivre ici comme songeroit à vivre un homme qui s'est retiré du monde.

Si on ne t'en laisse pas la liberté, fors de la vie; non en homme qui souffre un vrai mal, mais il fume ici, je m'en vais; penses-tu que ce soit une affaire (1)? Cependant, jusqu'à ce que j'aie une si forte raison de m'en aller, je reste libre. Personne ne m'empêche de faire ce que je veux, & je ne veux rien qui ne soit conforme à la nature d'un être raisonnable & sociable. (V. 29.)

ὡς ἐξελθὼν = ζῶου.

I V.

Essayons de les gagner par la persuasion. Mais continue de faire, malgré eux, des actions justes, toutes les fois que la raison de justice l'exigera. Que si quelque force t'en empêche, tourne ton ame à la patience & à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'étoit que conditionnel, & que

(1) Voir ma note sur le suicide, à la fin du chap. XII, p. 182. Il a voulu dire : *Je mourrois de chagrin, s'il me devenoit impossible de vivre avec moi-même dans la solitude de mes pensées, & je n'aurois pas plus de peine à sortir de la vie qu'on en auroit à sortir d'une maison où il fume.* L'article suivant autorise encore cette explication, & confirme la note sur le chap. XII.

tu ne voulois pas l'impossible. Que voulois-tu ? Un certain effet de ton desir, & tu l'obtiens. Ce desir devient la chose. (VI. 50.)

τερόμω = γίνεται.

V.

Personne ne t'empêchera de vivre selon ta nature ; il ne t'arrivera rien qui ne soit dans l'ordre de la commune nature. (VI. 58.)

κατὰ = συμβήσεται.

VI.

Qu'est-ce qu'on peut faire ou dire de mieux en telle occasion ? Quoi que ce soit, il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire. Ne cherche point à t'excuser sur les difficultés. Tu ne cesseras pas de t'en plaindre, jusqu'à ce que pour faire en toute occasion ce qu'exige la constitution de l'homme, tu aies autant d'empressement que les voluptueux en ont pour les délices de la vie. Car enfin c'est jouir délicieusement de soi-même que de faire tout ce qui convient à sa propre nature. Or, il est en ton pouvoir de le faire dans quelque situation que tu sois. Un cylindre ne peut de lui-même se mettre en

mouvement que dans une certaine situation. Il en est de même de l'eau, du feu & des autres choses qui ne sont régies que par les impressions de la nature ou d'une sorte d'ame destituée de raison ; car souvent les loix de la nature les retiennent & leur interdisent tout mouvement. Mais une ame intelligente & raisonnable n'a qu'à vouloir. Elle est en état par sa nature de franchir tous les obstacles ; elle se donne tel mouvement qu'il lui plaît, & avec la même facilité que le feu s'éleve, que l'eau s'écoule, qu'un cylindre roule en bas. Si tu as toujours devant les yeux cette vérité, il ne t'en faut pas davantage.

Les obstacles ne peuvent agir que sur le corps, ce cadavre que l'ame traîne, & ils ne peuvent ni frapper l'ame ni lui faire aucun mal, à moins qu'elle ne s' imagine faussement que ce sont de vrais obstacles pour elle, & qu'elle ne se laisse dominer par cette erreur ; car s'il en étoit autrement, l'ame arrêtée par la difficulté seroit aussitôt mauvaise & dégradée.

Les

CHAPITRE XXVI. 305

Les ouvrages de l'art ne peuvent éprouver aucun accident qu'aussi-tôt ils ne deviennent moins bons ; au lieu que si l'homme fait un bon usage des difficultés , il en devient en quelque sorte meilleur & plus digne de louange.

En général, souviens-toi qu'un citoyen de cette grande ville du monde ne peut être blessé que de ce qui offenseroit la ville entière. Il n'est rien qui puisse nuire au monde que ce qui troubleroit la loi de son arrangement , & aucun de ces accidens , que le vulgaire nomme fâcheux , ne peut troubler cet ordre ; donc ils ne peuvent nuire à la ville ni au citoyen. (X. 33.)

τὸ ἴσθι = πολίτην.

V I I.

Comme ceux qui te font obstacle dans le chemin de la droite raison ne peuvent te détourner d'une bonne action , ne cesse pas de les aimer. Mais tiens-toi ferme également sur ces deux principes ; l'un , de persévérer dans ta façon de penser & d'agir ;

V

l'autre, d'avoir de la douceur pour ceux même qui veulent te faire obstacle ou qui te sont fâcheux de tout autre manière ; car il n'y auroit pas moins de foiblesse à leur en vouloir du mal qu'à abandonner la bonne action & succomber à la crainte. C'est agir en soldat qui abandonne son poste, que de se laisser intimider, ou de haïr celui que la nature a fait notre parent & notre ami. (XI. 9.) *οἱ ἐνιστάμενοι = φίλον.*

V I I I.

Si quelque chose te paroît difficile à faire, songe qu'elle n'est pas impossible à l'humanité ; & si un autre peut la faire, si même elle convient à tout homme, songe que tu peux y atteindre aussi. (VI. 19.) *μὴ = νόμιζε.*

I X.

Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il fait bien que Dieu approuvera, & de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. (XII. 11.) *ἠλίκαν = θεός.*

CHAPITRE XXVII.

Encouragemens à la vertu.

I.

EMBELLIS ton ame de simplicité, de pudeur, & d'indifférence pour tout ce qui n'est ni vertu ni vice. Aime tous les hommes. Marche à la suite de Dieu (1); car, comme dit un poëte, *ses loix gouvernent tout.*

Mais s'il n'y a que des atomes élémentaires?

En ce cas il suffit de te rappeler que toutes ces choses vont aussi par des loix constantes, du moins à peu de choses près, [*car nos volontés sont libres*]. (VII. 31.)
φαιδρονον = ὀλίγα (2).

II.

Cesse d'errer çà & là, car tu n'auras pas

(1) Par la résignation, & autant qu'il est possible, par l'imitation. (Voir *Juste-Lipse sur la philosophie stoïcienne.*

(2) Xylander, en cet endroit où le texte est obscur, dit, que souvent pour l'entendre il faut plutôt être devin que simple interprete. Mais en comparant les passages analogues, on devine presque toujours à coup sûr,

le tems de relire tes mémoires, ni les hauts faits des anciens Romains & des Grecs, ni les recueils que tu avois mis à part pour ta vieillesse. Hâte-toi donc de marcher à ton but ; & renonçant à de frivoles espérances, viens toi-même à ton secours, si tu as tes intérêts à cœur. Cela dépend de toi. (III. 14.)

μνηστὶ = ἔξελθῆναι.

I I I.

Il ne faut pas seulement considérer que tous les jours la vie se consume, & qu'il en reste moins à passer, mais encore songer que si on parvient à un grand âge, il n'est pas sûr que l'on conservera la même force d'esprit & de jugement pour la contemplation, la recherche & la connoissance des choses divines & humaines ; car si un homme tombe en enfance, il continue à la vérité de dormir (1), de prendre de la nourriture, d'avoir de certaines imaginations, de certains desirs & autres choses semblables ; mais il ne jouit plus de lui-même, &

(1) *δι' ἀνομιῶν* suivant le manuscrit du Vatican, ce qui me paroît mieux que le *δι' ἀνομιῶν, περὶ ἁρῆς*, du texte palatin.

la vivacité de son esprit se trouvant éteinte, il n'est plus en état de bien sentir toutes les parties de ses devoirs, ni de ranger & déduire ses idées, ni même d'examiner s'il est tems de mettre son esprit en liberté (1), ni toute autre question qui demande une raison bien exercée. Il faut donc se hâter, non-seulement parce que tous les jours on s'approche de la mort, mais sur-tout pour prévenir cet affaïssément total de notre intelligence & de notre raison. (III. 1.)

ὕψι = προάποληγειν.

I V.

Songe depuis quel tems tu remets au lendemain, & combien d'occasions la Providence t'a fournies dont tu n'as pas profité. Il est tems enfin que tu sentes de quel monde tu fais partie, & quel est ce maître de

(1) Voir ma note sur le suicide, à la fin du chap. XII. La question de la mort volontaire étoit fameuse; Marc-Aurele l'a décidée, en disant qu'il faut attendre la mort naturelle, sans se chagriner du retardement. Un soldat ne doit jamais quitter son poste que par l'ordre de son commandant. C'est une comparaison fort juste. Platon en fut l'auteur d'après Socrate.

316 ENCOURAGEMENTS

l'univers dont ton ame est une émanation ; qu'il n'a laissé à ta disposition qu'un tems limité , & que si tu ne fais pas ce qu'il faut pour le rendre ferein , il s'envolera ; tu disparaîtras avec lui , & il ne reviendra plus.

(II. 4.) μέμνησο = ἠξίως.

V.

Ne fais pas comme si tu avois à vivre des milliers d'années ; la mort s'avance ; pendant que tu vis , pendant que tu le peux , rends-toi homme de bien. (IV. 17.)

μὴ ὡς = γένου.

V I.

Tu mourras bientôt , & tu n'as pas encore des mœurs simples ; tu n'es pas exempt de trouble ; tu parois soupçonner encore que les choses extérieures peuvent te rendre malheureux ; tu n'es pas bien disposé pour tous les hommes en général ; tu ne fais pas consister la sagesse à ne faire que des actions justes. (IV. 37.) ἦδη = τισίμενος

V I I.

Comme si tu avois déjà rempli le nom -

CHAPITRE XXVII. 311

bre de tes jours, & que par grace ta vie eût été prolongée, passe du moins ce reste conformément à ta nature. (VII. 56.)

ὡς = φύσιν.

V I I I.

N'oublie jamais de faire ces réflexions: quelle est la nature de l'univers? quelle est la tienne? Quel rapport a celle-ci avec cette première? Quelle partie est-elle du tout, & de quel tout? Ajoutes-y que personne ne peut t'empêcher de toujours faire & dire ce qui convient à cette nature dont tu es une portion. (II. 9.)

τέτον = λέγειν.

I X.

A toutes les heures du jour, en toute occasion, songe à te comporter en vrai Romain, en homme digne de ce nom, sans négligence, sans affectation de gravité, avec amour pour tes semblables, avec liberté, avec justice.

Fais ton possible pour écarter toute autre idée; tu y réussiras si tu fais chacune de tes actions comme la dernière de ta vie.

V. iv.

312 ENCOURAGEMENTS.

sans précipitation, sans passion qui t'empêche d'écouter la raison, sans hypocrisie, sans amour propre, & avec résignation à ta destinée.

Voilà bien peu de préceptes ; mais celui qui les observera peut s'assurer de mener une vie heureuse & presque divine, car c'est là tout ce que les dieux exigent de lui.

(II. 5.) *πάσης = φυλάσσειλος.*

X.

Donne aux dieux, ô mon fils, donne-nous de la joie (1). (VII. 39.) *ἀθανάτοις = θεοῖς.*

X I.

Que tous tes plaisirs & tes délassemens soient de passer d'une action sociale à une autre de même nature, en te souvenant toujours de Dieu. (VI. 7.) *εἶς = θεῖς.*

X I I.

Fais taire ton imagination ; contiens tes desirs ; éteins ta cupidité. Que ton ame se

(1) C'est un vers de quelque poète inconnu, qui semble avoir fait parler un pere à son fils.

CHAPITRE XXVII. 313

possede elle-même. (IX. 7.) *ἐξαλείψαι = ἡγοιμονικόν.*

X I I I.

Que le genre humain voie & connoisse en ta personne un homme qui vit conformément à sa nature. Si on ne peut le supporter, qu'on le tue. Ce seroit encore pis de vivre comme eux. (X. 15 à la fin.)

ιδέτωσαν = ζῆν.

X I V.

Quelle espece d'hommes sont ceux qui ne font que prendre leurs repas, dormir, s'accoupler, se vuider, faire les autres fonctions animales ?

Quelle autre espece sont ceux qui en gouvernent d'autres avec orgueil, s'emportant & traitant de haut en bas leurs inférieurs ? Un peu auparavant ils faisoient bassément leur cour : & pourquoi ?

Dans peu les uns & les autres seront réduits au même état. (X. 19.) *οἷοι = ἕσονται.*

X V.

Il ne s'agit plus absolument de discourir sur les qualités qui font l'homme de bien, mais de l'être. (X. 16.) *μηκέτι = τοῦτων.*

XVI.

Que personne ne puisse dire avec vérité que tu n'es pas simple dans tes mœurs, ou que tu n'es pas homme de bien. Fais mentir quiconque sera de ce sentiment, car tout cela dépend de toi. Quelqu'un t'empêchera-t-il d'être bon & d'aimer la simplicité? Prends seulement une bonne résolution de renoncer à la vie plutôt qu'à ces vertus; car la raison ne te permet pas de vivre autrement. (X. 32.) *μυδὲν ἴσται* (1).

XVII.

Tout a pour cause, ou la nécessité du destin (2) & un arrangement immuable, ou bien une providence bienfaisante, ou enfin c'est l'effet d'un mélange confus de causes qui agissent d'elles-mêmes sans conducteur.

Si c'est l'immuable nécessité, à quoi bon te roidir?

(1) Le manuscrit du roi porte : *πάν δὲ τὸ τοῦτο ἰπσοῖ,* & encore *καλύσων . . . εἶναι σι καί.*

(2) Manuscrit du roi, *εἰμαρμένης καί.* Les autres différences sont moins importantes.

Si c'est une providence bienfaisante, tends-toi digne de l'assistance de la divinité.

Mais si tout ce monde n'est qu'un mélange confus, sans maître qui y préside ; songe avec plaisir que tu as en toi-même, au milieu des flots agités, une intelligence qui te sert de guide : si les flots t'emportent (1), ils n'entraîneront que ce qui est de la chair & tes facultés animales, car ils n'ont aucun pouvoir sur ton intelligence. (XII. 14.) ἡτοι = παροίσι.

XVIII.

Aiguillonne-toi (2) encore ainsi :

En quel état est la raison qui te guide ? Qu'est-ce que tu en fais ? A quoi te sert-elle maintenant ? A-t-elle perdu son intelligence ? S'est-elle détachée, s'est-elle arrachée de la société des hommes ? S'est-elle tellement collée & confondue avec cette mi-

(1) Le manuscrit du roi porte : περιφέρει au lieu de περιφέρει.

(2) Le manuscrit du Vatican porte ἑδάλλειν *mulgere*, au lieu de βάλλειν *projicere* ; mais celui-ci s'accorde mieux avec βληματα qui suit.

féritable chair, qu'elle en suive toutes les impressions? (X. 23.) les derniers mots, & 24.)

καὶ βάλλιν = συντριπτοῦμαι (1).

X I X.

Comment t'es-tu comporté jusqu'à présent avec les dieux, tes parens, tes freres, ta femme, tes enfans, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes officiers, tes domestiques? N'as-tu point à te reprocher d'avoir manqué à quelqu'un d'eux par tes actions ou par tes paroles?

Rappelle-toi par quels événemens tu as passé, & tout ce que tu as eu la force de supporter, & que l'histoire de ta vie est complète, & que tu as consommé ton ministere, & combien tu as vu d'actions honnêtes.

As-tu souvent méprisé la volupté, la douleur, la vaine gloire?

Combien d'ingrats as-tu traité avec bonté? (V. 31.) πῶς = ἐγένου.

(1) Les deux derniers mots du §. 23 deviendroient intelligibles, si on ne les joignoit avec le §. 24 qui les suit dans le texte.

XX.

Chaque être raisonnable a reçu de la nature diverses facultés, à peu près autant que sa condition en pouvoit admettre, & entre autres celle-ci : que comme la nature plie, tourne & fait entrer dans l'ordre de son plan tout ce qui lui est contraire & y résiste, de même un être raisonnable a la force de convertir tout empêchement en une action qui lui sera propre, & de s'en servir pour le but qu'il se propose (1). (VIII. 35.) $\alpha\sigma\sigma\epsilon\rho = \acute{\omega}\rho\mu\eta\sigma\epsilon.$

XXI.

Dans quelque situation que tu te trouves, il dépendra toujours de toi de prendre en gré, avec une pieuse résignation, ce qui t'arrivera dans le moment, d'être porté à faire justice aux hommes de ton tems, & d'analyser, suivant les regles de ton art, les pensées qui te viendront, de peur que quelque sentiment, dont la nature ne te feroit

(1) Au chapitre précédent, §. 2, il avoit dit: *mon ame a le pouvoir de transformer par la pensée l'action que je ne peux faire en quelque chose de meilleur; ensorte que ce qui arrête un ouvrage projecté devient l'ouvrage, & que ce qui s'oppose à ma route me devient une route.*

pas bien connue, ne se coule dans ton cœur;

(VII. 54.) *παλαχῆ* = *παρισρυῆ*.

X XII.

Prends garde de *te croire supérieur* (1) à toute loi, comme les mauvais empereurs. Prends garde de faire naufrage (2); il n'y en a que trop d'exemples. Persiste donc à vouloir être simple, bon, de mœurs pures, grave, ennemi des plaisanteries, juste, religieux, bienfaisant, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs. Fais de nouveaux efforts pour demeurer tel que la philosophie a voulu te rendre. Révere les dieux & rends service aux hommes. La vie est courte; le seul avantage qu'il y ait à passer quelque tems sur la terre, c'est de pouvoir y vivre saintement, & y faire des actions utiles à la société.

Fais toutes choses en vrai disciple de (*Tite*) Antonin. Rappelle-toi sa constance à ne faire que des choses raisonnables, l'égalité de son humeur dans toutes les situations, sa piété, la sérénité de son visage,

(1) J'ai été confirmé dans cette explication par le manuscrit du Vatican, où on lit *ἀποκαταστασιωτικῆς*.

(2) *μὴ βαφῆς*, dans le sens propre: *ne mergaris*.

son extrême douceur , son éloignement pour la vaine gloire, son ardeur à pénétrer les affaires : il ne laissoit rien passer sans l'avoir examiné à fond & l'avoir conçu jusqu'à l'évidence. Il souffroit patiemment les reproches injustes qu'on lui faisoit , & n'y répondoit jamais par d'autres reproches. Il ne faisoit rien avec précipitation ; il n'écoutoit point les délateurs , mais il examinoit avec soin les mœurs & les actions de tout le monde. Il n'étoit ni médisant , ni timide , ni souçonneux , ni pédant. On ne voyoit rien de trop dans les ornemens de sa demeure , de son coucher , de ses vêtemens , ni sur sa table , ni dans le nombre de ses domestiques. Rappelle-toi encore son amour pour le travail & sa longue application. On étoit étonné de le voir rester jusqu'au soir sans qu'il fût obligé de s'interrompre pour des besoins naturels dont les heures étoient réglées , fruit de sa sobriété. Souviens-toi de sa persévérance dans l'amitié , sans aucune variation. Il ne trouvoit pas mauvais que l'on contredît

avec liberté ses sentimens; & si quelqu'un propofoit une meilleure idée, il en marquoit de la joie. Souviens-toi enfin que fon éloignement pour la fuperftition égaloit fa piété, & paffe ta vie avec la même pureté de confcience, afin que ta dernière heure te trouve au même état que lui. (VI. 30.)

ἔρα = ὡς ἐκείνω.

XXIII.

En regardant autour de toi le cours des aftres, fonge qu'un même mouvement t'emporte avec eux, & penfe fouvent au changement des élémens les uns dans les autres; car ces fortes de penfées purifient l'ame des ordures de fa vie terreftre. (VII. 47.)

περισκοπεῖν = ἑίου.

XXIV.

Les pythagoriciens vouloient qu'en nous levant nous contemplaffions le ciel, pour nous rappeler l'idée de ces êtres toujours les mêmes, qui font toujours de même leur ouvrage, & pour nous faire penfer à leur ordre & à leur pureté toute nue; car un af-tre n'a point de voile. (XI. 27.)

οἱ πυθαγόρειοι = ἄστρον,

XXV,

XXV.

En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive? Cette vie est courte; elle est précédée & suivie d'une éternité. Toute matiere est fragile, (XII. 7.) *οποῖον = ὕλης.*

XXVI.

Puisque tu as la raison en partage, use librement de ta supériorité sur les bêtes, & en général sur tout ce qui manque de raison. Quant aux hommes, puisqu'ils ont la raison, traite avec eux comme étant leur concitoyen. Mais en toutes choses invoque les dieux.

N'importe combien de tems tu auras à vivre ainsi; car une telle vie n'eût-elle duré que trois heures, ce seroit assez. (VI. 23.)

τοῖς μὲν = τοιαῦται.

XXVII.

Te flattes-tu de mériter les titres de bon, de modeste, de véridique, de prudent, de doux, de magnanime? Prends donc bien garde à ne point mériter les titres contrai-

res ; & si tu perds ceux-là, tâche de les recouvrer au plutôt : mais souviens-toi que le titre de *prudent* veut dire que tu dois avoir pris l'habitude d'examiner attentivement & sans distraction la nature de chaque objet ; que le titre de *doux* t'oblige à acquiescer volontairement à tout ce que la commune nature t'a distribué ; que le titre de *magnanime* suppose une élévation d'ame au-dessus de toutes les impressions douces ou rudes que la chair éprouve, au-dessus de la vaine gloire, au-dessus de la mort & des accidens les plus terribles.

Si tu tâches de mériter tous ces titres (sans te soucier que les autres te les donnent), alors tu deviendras un autre homme, & tu parviendras à une vie toute nouvelle ; car de rester le même que tu as été par le passé, de continuer de mener une vie où l'ame reçoit mille atteintes mortelles & se couvre de souillures, c'est n'avoir aucun sentiment, c'est être esclave de l'amour de la vie, c'est ressembler à ces gladiateurs à moitié dévorés dans un combat contre des bêtes, qui, tout

couverts de blessures, de sang & de poussière, demandent cependant à être réservés au lendemain pour être livrés aux mêmes dents & aux mêmes ongles.

Entre donc en possession de ce petit nombre de titres ; & si tu peux y rester, restes-y, aussi content que si tu étois transporté dans un séjour comparable aux îles des bienheureux (1).

Que si tu sens que la possession de ces beaux noms t'échappe, si tu manques de force pour les retenir tous, aie du moins le courage de te retirer dans quelque coin du monde, où il te soit possible de régner entièrement sur toi ; car autrement il vaudroit mieux quitter le monde même, sans colère cependant, & au contraire avec simplicité, & en homme libre & modeste, qui du moins auroit voulu faire la bonne action de le quitter avec ces sentimens (2).

Au surplus tu te sentiras puissamment attiré à la pensée de ces titres, si tu te res-

(1) Expression de Platon, au liv. VII de sa république.

(2) Voir ma note à la fin du chapitre XII.

souviens des dieux ; ils ne se soucient pas d'être simplement loués par des êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des âmes en tout pareilles aux leurs. Songe que comme un figuier porte des figes , comme un chien & une abeille font ce qui convient à leur nature , il faut aussi que l'homme fasse tout ce qui convient à la raison qui lui est propre. (X. 8.) *ονόματα = ἀνθρώπου.*

X X V I I I.

Essaie de voir ce qu'il t'en arrivera de mener la vie d'un homme de bien , qui accepte avec résignation la part qui lui a été destinée des événemens du monde , qui fait consister son bonheur à ne faire lui-même que des actions justes, & qui a le cœur plein de bienveillance pour les autres. (IV. 25.)

πειρασά = ἐπιθυμίαι.

X X I X.

Ne point te laisser troubler par ce qui vient d'une cause extérieure , & pratiquer la justice en tout ce qui dépend du principe

CHAPITRE XXVII. 325

qui réside en toi, c'est-à-dire, diriger tes affections & tout ce que tu fais au bien de la société, comme à un objet intimément lié par la nature avec ton existence. (IX. 31.)

ἀταραξία = φύσιν ὄν.

X X X.

Tu n'aurois point commencé d'écrire & de lire avant que d'avoir commencé à l'apprendre; il en est de même à plus forte raison de l'art de bien vivre. (XI. 29.) *ἐν τῷ = εἶω.*

X X X I.

Quoi! jusqu'à ce qu'une torche soit consummée, elle ne cesse point de jeter sa lumière; & tu souffrirois que la vérité, la justice, la tempérance s'éteignissent en toi tant que tu subsisteras? (XII. 15.) *ἢ τὸ μὲν = προαποσβήσεται.*

X X X I I.

Quand goûteras-tu les fruits de la simplicité, de la gravité, de la connoissance de chaque objet qui se présente, voyant ce qu'il est dans le fond, quel rang il occupe dans le monde, combien de tems il doit

durer, de quelles parties il est composé, qui peut en jouir, enfin qui peut le donner & l'ôter? (X. 9 à la fin.) *πίστε* = *ἀφαιρῆσθαι*.

X X X I I I.

Purifie ton imagination.

Arrête le progrès de ces indignes émotions.

Renferme le présent dans ses bornes.

Connois la nature de ce qui t'arrive à toi ou à un autre.

Distingue & sépare dans l'objet qui t'affecte, le principe de son activité d'avec sa matière.

Pense à ta dernière heure.

A-t-on fait une faute? laisse-la où elle est. (VII. 29.) *ἔξιλον* = *ὑπέστη*.

X X X I V.

Tu n'as plus le tems de lire, mais tu peux repousser loin de toi ce qui te couvrirait de honte; mais tu peux vaincre la volupté & la douleur; mais tu peux te mettre au dessus de la vanité; mais tu peux supporter, sans te fâcher, les sots & les in-

grats ; tu peux même leur faire du bien.

(VIII. 8.) ἀναγιώσκουσιν = ἔξισιν.

XXXV.

O mon ame ! quand feras-tu donc bonne & simple ; & toujours la même , & toute nue , plus à découvert que le corps même qui t'environne ? Quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce & tendre bienveillance ? Quand feras-tu assez riche de ton fonds pour n'avoir besoin de rien ; pour n'avoir rien à desirer au dehors parmi les êtres animés ou inanimés pour en faire ton plaisir , ni desirer d'avoir le tems d'en jouir , ni d'être en quelque autre lieu , dans un autre pays , ni de respirer un air plus pur , ni de vivre avec des hommes plus sociables ; mais que te pliant à ta situation , tu prendras plaisir à tout ce qui est , persuadée que tu as en toi tout ce qu'il te faut , que tout va bien pour toi , qu'il n'y a rien qui ne te vienne des dieux , que tout ce qu'il leur a plu ordonner , & ce qu'ils ordonneront , ne peut être que bon pour toi , & en

328 ENCOURAGEMENTS.

général pour la conservation *du monde*, cette créature animée qui est parfaite en soi, bonne, juste & belle, qui produit, embrasse, contient toutes les autres, & reçoit dans son sein toutes celles qui se dissolvent pour en reproduire de semblables (1) ? Quand est-ce enfin que tu te feras mise en état de vivre avec les dieux & les hommes, de façon que tu ne te plains jamais d'eux, & qu'ils n'aient rien à blâmer dans tes actions ? (X. 1.) ἴση = αἰσῶν.

X X X V I.

C'est une honte que dans la vie que tu mènes ton corps ne succombe point aux fatigues *de la guerre*, & qu'avant lui ton ame devienne languissante. (VI. 29.)

αἰσχρον = προαυδῶν.

X X X V I I.

Si tu te veux du bien, tu peux dans un moment te procurer les vraies sources de ce bonheur que tu desires, & autour du-

(1) C'est le monde créé avec une ame par l'Être suprême, qui, selon Timée & Platon, fit du monde un dieu de nature très-excellente & bienheureux.

quel tu ne fais que tourner. Tu n'as qu'à oublier le passé, remettre l'avenir entre les mains de la Providence, & ne t'occupant que du présent, le diriger vers des objets de sainteté & de justice. Je dis de *sainteté*, en aimant ta destinée telle qu'elle est, car la nature l'a faite pour toi & t'a fait pour elle; & de *justice*, en disant toujours librement & sans détour la vérité, & faisant tout ce qu'exigent les loix & le mérite des circonstances.

Que rien ne t'en empêche, ni la méchanceté des autres, ni leurs opinions, ni leurs discours, ni même ce qu'ils pourroient faire souffrir à cette masse de chair que tu nourris autour de toi; car c'est elle qui souffre: c'est son affaire.

Te voilà bientôt à la fin de ta course. Si tu dédaignes tout le reste, pour t'occuper uniquement du culte de cet esprit dont la source est divine & qui te guide; si tu ne crains pas de mourir, mais seulement de n'avoir pas assez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne

du monde qui t'a donné l'être (1), tu ne feras plus un étranger dans ta patrie, tu ne recevras plus avec surprise comme des événemens inespérés, ce qui arrive journellement; tu ne dépendras plus de ceci ou de cela. (XII. 1.) $\pi\acute{\alpha}\nu\lambda\alpha = \tau\tilde{\epsilon}\delta\iota$.

(1) Notre esprit, *dit-il ailleurs*, est un écoulement de la divinité. Nos enfans, notre corps, notre ame, sont venus de là. (XII. 26 du texte.) Ainsi le monde qui nous a donné l'être est Dieu même, selon Marc-Aurele, d'autant mieux qu'au commencement de ce même article, Marc-Aurele se remet pour l'avenir entre les mains de la Providence,



CHAPITRE XXVIII.

Supporter les hommes.

I.

COMMENCER le matin par se dire : aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, insolens, fourbes, envieux, insociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connoissent pas les vrais biens & les vrais maux. Mais moi qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, & le vrai mal dans ce qui est honteux ; moi qui fais quelle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne fauroit dépouiller mon ame de son honnêteté ; & il est impossible que je me fâche contre un frere & que je le haïsse ; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à

332 SUPPORTER LES HOMMES.

l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous foyions ennemis; or ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine & de se fuir. (II. 1.) *ἴωθεν = ἀποστέφισθαι.*

I I.

Ils sont nés pour faire nécessairement de ces actions, & celui qui le trouve mauvais ne veut pas que le figuier ait du lait. Après tout vous mourrez bientôt l'un & l'autre; & fort peu après, on ne se souviendra pas même de vos deux noms. (IV. 6.) *ταῦτα = ὑπολιθησείας.*

I I I.

C'est folie d'aspirer à des choses impossibles; or il est impossible que des méchans ne fassent pas quelques actions conformes à leur naturel. (V. 17.) *τὸ τὰ = ποιῶν.*

I V.

Te mets-tu en colere contre quelqu'un qui sent du gouffet? Te mets-tu en colere

contre celui qui a l'haleine puante ? Qu'y peuvent-ils faire ? La bouche de l'un, le gouffet de l'autre sont ainsi faits; il est impossible que d'un tel corps il ne sorte pas une telle odeur. Mais, dira-t-on, l'homme a de la raison; il peut, avec de l'attention, reconnoître à quoi il manque. Hé bien, tu as aussi de la raison; fers-t-en pour exciter la sienne, remontre-lui son devoir, avertis-le de sa faute; s'il t'écoute, tu le guériras. Il est inutile de se fâcher. (V. 28 presque entier.)

τῷ γράσανι = ἄργησι.

V.

Le miel paroît amer à ceux qui ont la jaunisse. Ceux qui ont la rage craignent l'eau. Une petite balle est aux yeux des enfans un bijou. Pourquoi donc me fâcher *contre des hommes pleins de préjugés* ? Crois-tu que leur imagination séduite ait moins de force sur eux, que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qui a la rage ? (VI. 57.) ἑκτροῖσι = λυσσοδικτηφ.

VI.

Il y a une sorte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de se porter aux choses qui leur paroissent convenables & utiles, & tu sembles le leur défendre lorsque tu te fâches contre eux de leurs fautes; car ils ne se portent à ce qu'ils font que comme y trouvant de la convenance & de l'utilité. Mais, diras-tu, ils se trompent. Détrompe-les donc, & instruis-les, mais sans te fâcher. (VI. 27.) $\pi\tilde{\omega}\varsigma = \acute{\alpha}\gamma\alpha\nu\alpha\kappa\lambda\tilde{\omega}\nu$.

VII.

Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Instruis-les donc, ou les supporte. (VIII. 59.) $\omega\iota = \phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon$.

VIII.

Qu'est-ce que la méchanceté? C'est ce que tu as vu souvent. Ainsi à tout ce qui arrive en ce genre, dis-toi aussi-tôt: c'est ce que j'ai déjà vu plusieurs fois. Par-tout, haut & bas, tu trouveras les mêmes choses

qui remplissent nos histoires, soit anciennes, soit du moyen âge, soit modernes, les mêmes dont toutes les villes & toutes les familles sont pleines. Rien de nouveau; tout est ordinaire & de bien courte durée. (VII. 1.)

τι = ὀλιγοχρόνια.

I X.

Ne te lasse point de considérer que ce que tu vois faire à présent s'est toujours fait & se fera toujours, & de te rappeler toutes les comédies, toutes les scènes de même genre que tu as vues, ou que tu connois par l'histoire; par exemple, quelle fut toute la cour d'Adrien, toute la cour de Tite-Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Crésus. Tout cela n'étoit pas différent de ce que tu vois; c'étoient seulement d'autres acteurs. (X. 27.)

συνεχῶς = ἐτέρων.

X.

Il n'y a point d'ame, dit *Platon*, qui ne soit privée, malgré elle, de la connoissance de la vérité, & qui par conséquent

336 SUPPORTER LES HOMMES.

ne soit privée aussi malgré elle des vertus de justice, de tempérance, d'égalité d'ame, & autres qui ont un principe commun. C'est ce qu'il est essentiel de ne jamais oublier; tu en seras plus indulgent à l'espece humaine. (VII. 63.) *πάσα = προότερος.*

X I.

Si quelqu'un vient devant toi, commence par te parler ainsi à toi-même: quels sont les principes de cet homme sur les biens & les maux? Car s'il a de certaines opinions sur le plaisir & la douleur, & sur ce qui les cause l'une & l'autre, sur la gloire, l'ignominie, la mort & la vie, je ne dois pas trouver surprenant ni étrange qu'il fasse de certaines choses. Je me ressouviendrai même qu'il ne peut manquer d'agir comme il le fait. (VIII. 14.) *ᾧ ἄν = ποιεῖν.*

X II.

Si l'on te blâme ou l'on te hait, ou si l'on te décrie par quelque motif semblable, examine de près l'ame de ces gens-là; pénètre dans

dans leur intérieur , & vois ce qu'ils font. Tu reconnoîtras qu'il ne faut pas te tourmenter pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien , car la nature a voulu que vous fussiez amis , & les dieux même leur donnent des secours de toute espee par la voie des songes & des oracles , pour leur faire avoir ces faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude. (IX. 27.) *ὅταν = διαφέρονται*

X I I I.

A-t-il fait une faute ? c'est à lui-même qu'il a manqué ; mais peut-être ne l'a-t-il pas faite. (IX. 38.) *εἰ = ἡμαρτεν.*

X I V.

S'il se trompe , instruis-le avec amitié ; fais-lui connoître son erreur ; & si tu ne peux y réussir , n'accuse que toi , ou même ne t'accuse pas. (X. 4.) *εἰ μὲν = σεαυτὸν.*

X V.

Quand tu trouves quelqu'un en faute , reviens aussi-tôt sur toi ; compte par tes

doigts les fautes à peu près semblables que tu fais : par exemple , en regardant comme un bien les richesses , le plaisir , la vaine gloire , & autres choses pareilles ; c'est un voile que tu jetteras sur la faute d'autrui , & ton indignation disparaîtra bien vite. Ajoute que c'est malgré lui qu'il a péché. Que pouvoit-il faire ? ou bien délivre-le , si tu le peux , de la tyrannie qu'il éprouve. (X. 30.)
 ἦταν = διαζόμενον.

X V I.

Déformais il ne faut se plaindre ni de la nature , ni des dieux , car ils ne font point de fautes , soit volontairement , soit malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes , car ils ne font point de faute qui ne soit involontaire. Ainsi ne te plains jamais. (XII. 12.) τὸ ἐξῆς = μεμπτόν.

X V I I.

Lorsque quelqu'un te donne lieu d'imaginer qu'il a fait une faute , demande - toi s'il est bien sûr que c'en soit une ; & si la faute est constante , crois qu'il s'est déjà jugé coupable , châtement aussi sensible que

s'il s'étoit déchiré le visage à lui-même. Songe encore que celui qui ne veut pas qu'un méchant fasse des fautes ressemble à celui qui ne voudroit pas que le fruit d'un figuier contînt du lait, ni que les enfans au berceau pleurassent, ni que les chevaux hennissent, & ainsi des autres choses qui arrivent nécessairement. Que voudrois-tu que fit un homme qui a de mauvaises habitudes? Puisque tu es si vif, guéris-le de ces habitudes. (XII. 16.) *ἵπτι τῷ = θεραπείουσα.*

XXVIII.

Disperse, si tu le peux, leurs préjugés; & si tu ne le peux pas, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donné le sentiment de bienveillance. Les dieux mêmes les aiment & contribuent (tant ils ont de bonté) à leur faire avoir de la santé, des richesses, de la gloire. Il ne tient aussi qu'à toi de leur vouloir du bien; dis-moi qui t'en empêche. (IX. 11.) *εἰ μὴν = κωλύον.*

C H A P I T R E X X I X .

Sur les offenses qu'on reçoit.

I.

EN faisant ensemble nos exercices , quel-
qu'un nous a égratignés & blessés d'un coup
de tête ? Nous ne nous en plaignons pas.
Nous ne nous tenons pas pour offensés , &
dans la suite nous ne nous défions pas de
cet homme comme d'un traître ; nous nous
gardons simplement de lui sans air d'ini-
mitié ni de soupçon ; nous nous conten-
tons de l'éviter tout doucement. C'est ainsi
qu'il faut faire dans tout le reste de la vie.
Passons bien des choses à ceux qui , pour
ainsi dire , s'exercent avec nous. Il ne nous
est pas défendu , comme je l'ai dit , d'éviter
certaines gens ; mais il ne faut avoir ni
soupçon ni haine. (VI. 20.) *ἢ τοῖς = ἀπέχ-*
θεῖσθαι.

II.

On tue, on massacre, on maudit (*les em-*

pereurs). Cela m'empêchera-t-il de conserver une ame pure , sage , modérée , juste ? Telle qu'une source d'une eau claire & douce qu'un passant s'aviferoit de maudire , la source n'en continue pas moins de lui offrir une boisson salutaire ; & s'il y jette de la boue , du fumier , elle se hâte de les dissiper , de les laver , sans en être altérée.

Comment feras-tu pour avoir au dedans de toi une source intarissable (1) ? Si tu cultives à toute heure dans ton cœur le goût de la liberté , de la bienveillance , de la simplicité , de la pudeur. (VIII. 51 à la fin.)

κτίνουσι = αιδημόνος.

I I I.

Quelqu'un me manque ? c'est son affaire. Son cœur , ses actions sont à lui ; & moi j'ai maintenant ce que la commune nature m'envoie ; je fais maintenant ce que ma nature particuliere exige de moi. (V. 25.)

άλλος = φύσις.

(1) Je corrige ici le texte ordinaire par le manuscrit du Vatican , comme on le verra dans le nouveau texte grec.

I V.

La volonté de mon prochain m'est aussi étrangère que son ame & son corps me le sont ; car quoique la nature nous ait principalement faits les uns pour les autres , cependant chacun de nos esprits a son domaine à part. S'il en étoit autrement , un méchant homme auroit pu me rendre méchant comme lui : pouvoir que Dieu n'a pas voulu lui donner , parce qu'en me rendant méchant , il m'auroit aussi rendu malheureux. (VIII. 56.) τῷ ἐμῷ = ἀτυχεῖν.

V.

Lorsqu'un impudent te choque , fais-toi aussi-tôt cette question : est-il possible que dans le monde il n'y ait point d'impudens ? Cela ne se peut : ne demande donc pas l'impossible ; celui-ci est un de ces impudens qui doivent nécessairement se trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe , du traître , de tout autre méchant ; car en te rappelant qu'il est impossible de ne pas rencontrer des hommes

de cette espece, tu en feras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il est aussi très-utile de penser d'abord à celle des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de son prochain ; elle lui a donné la douceur comme une sorte de préservatif contre la colere que peut exciter la sottise ; & contre un autre défaut elle a donné un autre antidote. Après tout , il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui s'est égaré , car tout homme qui manque à son devoir manque le but général qu'il s'est proposé. En quoi donc te trouves-tu offensé ? Cherche, & tu trouveras qu'aucun de ceux qui causent ton indignation n'a altéré les facultés de ton ame ; car tu ne peux souffrir un vrai mal , un vrai préjudice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal , est-il étrange qu'un homme sans éducation fasse les actions d'un homme de sa sorte ? Vois plutôt si tu ne dois pas t'accuser toi-même pour n'avoir pas attendu de lui ces fautes-là. Les lumieres de ta raison devoient te le

faire présumer ; c'est pour l'avoir oublié , que tu t'étonnes de sa faute.

Sur toutes choses , quand tu te plains d'un homme sans foi , d'un ingrat , reviens sur toi-même ; car c'est évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme sans foi , seroit fidelle , ou d'avoir eu , en faisant du bien , autre chose en vue que d'en faire , & de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh ! que cherches-tu de plus en faisant du bien aux hommes ? Ne te suffit-il pas d'avoir agi convenablement à ta nature ? Tu veux en être récompensé ? C'est comme si l'œil demandoit à être récompensé parce qu'il voit , ou les pieds parce qu'ils marchent ; car comme ces parties du corps ont été faites pour une fin , & qu'en agissant selon leur structure , elles ne font que ce qui leur est propre , de même aussi l'homme ayant été créé pour être bienfaisant , n'a fait que remplir les fonctions de sa structure , lorsqu'il a fait du bien à quelqu'un , ou qu'il a contribué à lui procurer des avantages extérieurs. Il a dès-

lors tout ce qui lui appartient. (IX. 42.)

ὅταν = *εαυτῆ* (1).

V I.

Ce qui ne nuit point à la ville ne nuit point au citoyen. Sers-toi de cette règle toutes les fois que tu t'imagines avoir été offensé. Si la ville n'en est point blessée, je ne l'ai pas été. Si même la ville en est blessée, il ne faut pas en vouloir au coupable. A quoi fert-il de le regarder de travers?

(V. 22. (2) ὁ τῆ = *παρορώμενον*.

V I I.

N'aie pas des choses l'opinion qu'en a celui qui te fait une injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois-les comme elles sont dans le vrai. (IV. 11.) μὴ = *ἴσῃ*.

V I I I.

Un tel me méprise? qu'il voie pourquoi.

(1) Le manuscrit du roi, au lieu d'*ἀναίσχυτοι*, porte, *ἀναίσχυσίαν*; & après, *ἀρκεί*, au lieu de *σοί*, il met *τῦτο*, ὅτι; puis avant *τῆου*, il met *ἀλλὰ*. Les autres différences ne méritent pas d'être rapportées.

(2) *παρορᾶω* dans le sens propre: *Limis oculis aspicio*; *transversum intueor*.

346 OFFENSES QU'ON REÇOIT.

A mon égard, je veillerai à ne rien faire ou dire qu'il puisse trouver digne de mépris. Un autre me hait ? c'est son affaire. La mienne est d'avoir de la bienveillance & de la douceur pour tout le monde & pour lui-même, & d'être prêt à lui remontrer qu'il se trompe, non en le mortifiant, non en affectant de la modération, mais avec une noble franchise & avec bonté, comme en ufoit Phocion, si toutefois il ne feignoit pas; car il faut que cette conduite parte du cœur, & que les dieux y voient un homme vraiment patient & résigné. En effet, peut-il y avoir pour toi quelque mal tant que tu feras ce qui convient à ta nature, & tant que tu recevras ce qui convient à la nature de l'univers, en homme créé pour laisser faire, en toutes façons, ce qui sert à l'utilité commune ? (XI. 13.) καταφρονέσει = συμφέρον.



CHAPITRE XXX.

Pardonner à ses ennemis & les aimer.

I.

C'EST le propre d'un homme d'aimer ceux même qui l'offensent.

Tu les aimeras , si tu viens à penser que tu es leur parent , que c'est par ignorance & malgré eux qu'ils font des fautes , que dans peu vous mourrez tous , & sur-tout qu'on ne t'a point fait de mal , puisqu'on n'a pas rendu ton ame de pire condition qu'elle n'étoit auparavant. (VII. 22.)

ἴδιον = ἦν (1).

II.

Lorsqu'il arrive à quelqu'un de te manquer , pense aussi-tôt à l'opinion qu'il a dû avoir sur ce qui est bien & ce qui est mal , pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion tu auras compassion de lui , au

(1) Les différences du manuscrit du roi ne changent rien au sens,

348 PARDONNER A SES ENNEMIS.

lieu d'être étonné ou fâché. Car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner ; & si tu ne mets pas son objet au rang des biens ou des maux, tu en auras d'autant plus de facilité à excuser un homme qui simplement a mal vu. (VII. 26.) ἴταν = παροψήσῃς.

I I I.

Garde-toi d'avoir pour ceux mêmes qui sont inhumains, autant d'indifférence que les hommes ordinaires en ont pour d'autres hommes (1). (VII. 65.) ὄρα = ἀνθρώπους.

I V.

La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. (VI. 6.) ἀριστος = ἐξομοῦσθαι.

(1) Je ne change rien au texte ; comme l'ont fait presque tous les autres traducteurs, & la pensée n'en est que plus belle.

N O T E.

[*Epicéte* disoit : Un voisin a jetté chez toi des
 » pierres ? Qu'est-ce qu'on t'a donné pour
 » opposer à cela ? Est-ce de remordre comme
 » un loup, & de jeter encore plus de pierres,
 » &c ? (ARRIEN IV. 5 , p. 600 , d'Upton.]

CHAPITRE XXXI.

Bonheur de la vie.

I.

TOUT être créé a ce qu'il faut pour être
 content lorsqu'il fait bien ses fonctions.
 Quant à l'être raisonnable , bien faire sa
 fonction de penser , c'est de n'admettre pour
 vrai ni ce qui est faux, ni ce qui n'est pas
 évident ; c'est de diriger tous les mouve-
 mens du cœur au bien de la société , c'est
 de ne rechercher, de ne fuir que ce qu'il
 dépend de lui d'avoir ou d'éviter ; c'est
 d'accepter avec résignation tout ce qui lui
 est distribué par la commune nature ; car

il fait partie de la commune nature, comme une feuille fait partie d'une plante : avec cette différence pourtant, qu'une feuille fait partie d'un être dénué de sentiment, dénué de raison, capable d'éprouver des empêchemens ; au lieu que ce qui constitue l'homme fait partie d'une nature indépendante, libre, intelligente, juste, & qui a distribué à chaque être, suivant sa place dans le monde, une certaine durée, une portion de matière, un ressort d'activité & d'efficace, une correspondance & une liaison avec tout le reste. Or, il faut prendre garde que tu ne trouveras pas cette égalité de proportions, si tu compares un seul individu avec un autre en particulier, mais en comparant le tout d'une espèce avec le tout d'une autre. (VIII. 7.) ἀρκείτας = ἰστέρου.

I I.

Si tu fais l'affaire du moment selon la droite raison, avec soin, avec fermeté, tranquillement, sans te distraire de rien d'étranger ; si tu conserve dans sa pureté le

génie qui t'anime , comme si dans l'instant tu devois le rendre ; si , attaché à ces principes , tu ne desires rien , tu ne crains rien ; si , content de faire ce que tu fait suivant la nature de ton être , tu dis héroïquement la vérité , sans t'en écarter d'un seul mot , tu vivras heureux. Or personne ne peut t'empêcher de faire tout cela. (III. 12.)

ἐὰν τὸ = δυναμικος.

I I I.

Il dépendra toujours de toi de mener une vie heureuse , si tu veux prendre le droit chemin , si tu penses & te conduis bien.

Il y a deux vérités communes à l'esprit de Dieu , de l'homme & de tout être raisonnable ; l'une , que rien n'est capable d'arrêter son action ; l'autre , que son bonheur consiste à vouloir & à faire des choses justes , & à borner là tous ses desirs. (V. 34.)

δυνασαι = ἀπολύειν.

I V.

Toute machine , tout instrument , tout

352 BONHEUR DE LA VIE.

vase qui fait le service pour lequel on l'a construit, est bien; cependant l'ouvrier qui l'a fait en est loin : au lieu qu'à l'égard des êtres que la nature porte dans son sein, la même vertu qui les a formés reste & agit en eux. C'est pourquoi tu dois la révéler davantage, & croire que tu auras ce que tu peux desirer de mieux, si tu agis & te gouvernes selon sa volonté. C'est ainsi que l'être universel est heureux, en faisant les fonctions qui sont propres à sa nature. (VI. 40.)

εργαρον = εαυτῶ (1).

V.

La félicité, ou le bien absolu, c'est de posséder un bon & droit génie. Que fais-tu donc ici, mon imagination? Retires-toi, au nom des dieux, comme tu es venue; car je n'ai point affaire de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume. Je ne m'en fâche point. Mais en un mot, va-t-en. (VII. 17.)

εὐδαιμονία = ἀπιθί.

(1) Le texte ordinaire étoit fautif. Je l'ai corrigé par les manuscrits du Roi & du Vatican, comme on le verra par le nouveau texte grec.

VI.

V I.

Il faut moins t'occuper l'esprit des choses qui te manquent que de celles que tu as actuellement ; choisir même parmi les choses que tu as , celles qui sont les plus propres à te rendre heureux ; te rappeler leur beauté , & combien tu aurois lieu de les rechercher si tu ne les avois pas. Mais prends garde en même tems de faire un trop bon accueil à ces idées , de crainte que tu ne viennes à estimer les moyens que tu as , au point d'être troublé si tu cessois de les avoir. (VII. 27.) *μὴ τὰ = ταραχθήσεται.*

V I I.

Il est très-possible d'être en même tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. N'oublie jamais cette vérité , & souviens-toi encore qu'il faut bien peu de *connoissances* pour vivre heureux ; car enfin , parce que tu ne peux plus espérer de devenir un grand dialecticien , un grand physicien , renonceras-tu à être libre,

modeste , sociable , résigné aux volontés de Dieu ? (VII. 67 à la fin.) *λίαν* = *θειῶν*.

V I I I.

La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est le propre de l'homme. Or , le propre de l'homme est d'aimer son prochain , de mépriser tout ce qui affecte les sens , de distinguer le spécieux du vrai , enfin de contempler la nature universelle & ses œuvres. (VIII. 26.) *εὐφροσύνη* = *γινόμενων*.

I X.

Le soleil ambitionne-t-il de faire les fonctions de la pluie , ni Esculape celles de la terre ? Que diras-tu de chacun des astres ? Ils diffèrent les uns des autres , mais leurs fonctions ne se rapportent-elles pas à un but commun ? (VI. 43.) *μήτε* = *αὐτόν*.

X.

Les uns prennent du plaisir à une chose , les autres à une autre ; & moi , à rendre mon esprit sain , pour ne fuir aucun homme , ni rien de ce qui arrive aux hommes , même

CHAPITRE XXXI. 355

tout voir , tout accueillir d'un œil tranquille , & faire usage de tout ce qui se présentera , sans donner à aucun objet plus de valeur & de mérite qu'il n'en a. (VIII. 43.)

ευφραίνεσθαι = ἀξίαν.

X I.

Une seule chose m'inquiete, c'est la crainte de faire ce que la nature d'un homme ne veut pas, ou autrement qu'elle ne le veut, ou ce qu'elle ne veut pas pour le moment. (VII. 20.) ἐμὲ = θέλει.

X I I.

Prends-moi , jette-moi où tu voudras. Par-tout le génie qui réside en moi sera tranquille ; je veux dire qu'il sera content s'il pense & s'il agit comme le demande la condition d'un homme. (VIII. 45 en partie.)

προν = κατασκευῆ.

X I I I.

Puisque te voilà enfin pénétré de la vérité de tes principes, uniquement occupé d'actions utiles à la société, disposé du fond du cœur à recevoir tout ce que la cause par

excellence voudra t'envoyer , c'est assez ;
sois content. (IX. 6.) ἀρκῆς = συμβαίρον.

X I V.

L'ame trouve en elle-même ce qui peut la faire vivre excellemment : elle n'a qu'à regarder avec indifférence tout ce qui est réellement indifférent , & pour y parvenir considérer chaque objet extérieur , tant séparément que par rapport au grand tout ; se ressouvenir qu'aucun de ces objets n'est capable d'imprimer en nous quelque opinion à son sujet , ni même de s'approcher de nous ; ils restent immobiles ; c'est nous qui formons notre jugement sur eux , & qui le gravons , pour ainsi dire , de notre main , au dedans de nous. Or , il dépend de nous de ne le point graver , ou même de l'effacer promptement s'il s'y trouve glissé à la dérobée. Au reste , c'est une attention qui sera de peu de durée , puisqu'elle finira bientôt avec notre vie. Mais , après tout , qu'y a-t-il de difficile à prendre comme il faut , les choses qui se présentent ? Si elles convien-

nent à ta nature, jouis-en gaiement; point de difficulté. Si elles n'y conviennent pas, cherche en toi-même ce qui peut y convenir, & vole à ce but, n'y eût-il point de gloire attachée. Il n'est défendu à personne de chercher son propre bien. (XI. 16.)

καλλιστα = ζητῶμι.

X V.

Tu es composé de trois choses: d'un corps, d'une ame animale; & d'un esprit. De ces trois substances, les deux premières ne t'appartiennent que pour en prendre soin; mais la troisième est proprement toi.

Si donc tu parviens à éloigner de toi, c'est-à-dire de ton esprit, tout ce que les autres hommes font ou disent, ce que tu as fait ou dit, toutes les idées de l'avenir qui te troublent, tout ce qui se passe malgré toi dans ce corps qui t'environne, ou dans l'ame animale formée avec lui, & tout ce qu'un tourbillon extérieur fait rouler autour de toi, en sorte que ton esprit se déroband à la destinée du monde, ne vive qu'avec

358 BONHEUR DE LA VIE.

soi, pur, libre, pratiquant la justice, voulant tout ce qui lui arrive, disant toujours la vérité; si, dis-je, tu parviens à séparer ainsi de ton esprit ce que l'impression des sens lui fait éprouver malgré lui; si tu laisses là le passé comme l'avenir; si tu te rends semblable à la sphère d'Empedocle, qui, parfaite en rondeur, se contente de tourner autour d'elle seule (1); si tu ne songes à vivre que ce que tu vis, je veux dire le moment présent, alors tu seras en état de passer le reste jusqu'à la mort sans aucun trouble, dans une noble liberté, dans une parfaite union avec le génie qui t'anime.
(XII. 3.) *τρία = διαβιώνας.*

X V I.

Pour vivre heureux, il faut voir ce que chaque chose est en elle-même par un effet

(1) Je lis, avec le manuscrit du Vatican, *μονῆ*, au lieu de *νοῦ*, ce qui est conforme à la traduction de Xylander, *se solo exultans*, & à la note de Meric Casaubon.

J'ai une note manuscrite de M. Ménage, qui renvoie à Proclus sur Platon, pour l'éclaircissement de ce passage tiré d'un poète.

de l'ordre universel, quelle est sa matiere, & ce qu'elle a d'actif; se porter de toute son ame à faire ce qui est juste, & à dire la vérité. Que reste-t-il après cela, sinon de jouir de cette vie en accumulant bonne action sur bonne action, sans y laisser le moindre vuide? (XII. 29.) σωτηρία = ἀπολείπειν.

X V I I.

Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels (1), il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature; ensuite qu'il y a une sorte d'alliance entre moi & les parties qui sont de mon espece.

Pénétré de la pensée que je fais partie du grand tout, je ne recevrai point avec peine ce qu'il m'aura distribué; car ce qui est utile au tout ne peut être mauvais pour la partie, & il ne peut rien y avoir dans le tout qui ne serve au bien général. Cela est

(1) On a mal-à-propos corrigé le texte φύσις pour y mettre φυσis, puisque dans le même article on trouve πᾶσαν φυσιν, sans qu'il soit possible d'y substituer le singulier.

commun à tous les principes naturels. Mais de plus , il ne peut y avoir hors de l'univers (suivant la force de ce mot) aucune cause naturelle qui l'obligeât à produire ce qui feroit mauvais pour lui.

Ainsi, en me rappelant que je fais partie d'un certain tout actuel , je prendrai en bonne part tout ce qui m'arrivera ; & en même tems , si je songe que j'ai une sorte d'ailliance avec les parties de même espece que moi , je ne ferai rien de nuisible à la société. Au contraire, je rapporterai tout à mes alliés ; je dirigerai tous les mouvemens de mon cœur au bien général , & je fuirai tout ce qui s'y opposeroit.

Par ce moyen je menerai sûrement une vie heureuse, comme tu conçois bien que la meneroit un citoyen qui s'occuperoit sans cesse à faire des choses utiles à sa patrie , & qui accepteroit de bon cœur tout ce qu'elle jugeroit à propos de lui distribuer. (X. 6.) *ἢ τὸ ἀτομὸν = ἀσπαζομένου.*

X V I I I.

En quelque lieu qu'un homme soit abandonné à lui-même, il peut vivre heureux, mais il ne fauroit l'être qu'autant qu'il se feroit à lui-même une bonne fortune par de bonnes habitudes de l'ame, de bons desirs, de bonnes actions. (V. 36 à la fin.)

ὁπουδήποτε = πράξεις.

X I X.

Qu'est-ce qu'Alexandre, César, Pompée, en comparaison de Diogene, d'Héraclite, de Socrate? Ceux-ci connoissoient la nature de toutes choses; ils en connoissoient les principes actifs, le fond; leur ame étoit toujours dans la même assiette.

Que de projets divers! Combien de sortes d'esclavages dans l'ame des autres! (VIII. 3.) Ἀλέξανδρος = πόσων.

N O T E S.

[« Dieu, dit Epictète, est la source de tout » bien; or, c'est la possession du vrai bien, qui » fait le vrai bonheur, Il est donc vrai de dire

362 BONHEUR DE LA VIE.

» que la nature du bien est la même que celle
» de Dieu qui en est la source. Mais quelle est
» la nature de Dieu? Consiste-t-elle à avoir un
» corps? Eloignons cette pensée. A être riche
» en terres? à jouir d'une belle réputation?
» Nullement. La nature de Dieu est d'être un
» pur esprit, la science même, la droite raison
» même. C'est donc dans ces mêmes qualités
» qu'il faut uniquement chercher la nature du
» vrai bien. Car enfin trouveras-tu ces qualités
» dans les êtres végétatifs? Non. Les trouveras-
» tu dans les autres substances privées de raison?
» Point du tout. Ne pouvant donc les trouver
» que dans les êtres raisonnables, pourquoi
» chercher le vrai bien ailleurs que dans la par-
» tie qui te distingue des plantes & des bêtes?
» qui est, *ajoute-t-il*, une partie détachée de
» Dieu même, &c. (*Epiclète d'Arrien, liv. 2, chap.*
8, p. 203, d'Upton).]



CHAPITRE XXXII.

L'homme vertueux.

I.

DANS une ame bien réglée & bien épurée, tu ne trouveras point de corruption, rien d'impur, point de venin caché. La mort ne la surprend point avant que sa vie ait été complete, comme on le droit d'une piece de théâtre si un acteur quittoit avant que d'avoir fini son rôle. De plus, on n'y voit rien de bas, ni d'affecté; point de contrainte; rien de découfu, rien de criminel, ni qui exige le secret. (III. 8.)

οὐδὲν = ἐμφωλεῖον.

II.

Corps. Ame fenfitive. Intelligence.

Au corps, des fenfations. A l'ame animale, des passions. A l'Intelligence, des maximes.

Avoir l'imagination frappée? Les brutes l'ont.

Être agité par des passions ? Les loups le font , & les demi-hommes , & un Phalaris , & un Néron.

Savoir se conduire extérieurement avec bienséance ? Les athées le savent aussi , & les traîtres à la patrie , & ceux qui font tout à portes fermées.

Ces facultés font communes aux différentes especes que je viens de nommer. C'est donc une vertu propre au seul homme de bien , de chérir & d'agréer tout ce qui lui arrive , comme ourdi , pour ainsi dire , avec la trame de ses jours ; de ne jamais faire d'injure au génie qui réside au fond de son cœur ; d'empêcher qu'il ne soit troublé par une foule d'imaginations , & de se le conserver propice & favorable , en lui faisant modestement cortège comme à un Dieu , sans jamais dire un mot qui ne soit vrai , ni rien faire qui ne soit juste.

Que si tout le monde ne croit pas qu'il passe véritablement sa vie en homme simple , modeste & tranquille , il ne s'en fâche contre personne , & ne perd pas pour cela

de vue sa route jusqu'à la mort, où il doit arriver pur, tranquille, & prêt à faire le voyage, en acceptant librement l'ordre de sa destinée. (III. 16.) *σῶμα* = *συνηρμοσμένον*.

III.

Lorsque notre maître intérieur est dans sa vigueur naturelle, s'il lui arrive quelque obstacle, il transporte sans peine & constamment son action à une autre chose qu'il lui est possible & permis de faire. Il n'affectionne pas un ordre d'événemens plus qu'un autre, & s'il desire quelque chose, c'est sous condition. De l'obstacle qui arrive il se fait un sujet d'exercice, comme un feu qui s'empare de tout ce qui y tombe. Une petite lampe en seroit éteinte; mais un feu ardent s'approprie sur le champ tout ce qu'on y jette; il le consume & ne s'en élève que plus haut. (IV. 1.) *τὸ ἕνδοξον* = *ἕρθε*.

IV.

En haut, en bas, ou en cercle, c'est ainsi que se meuvent tous les élémens. La vertu, dans son allure, n'offre rien de semblable,

C'est quelque chose de plus divin. Elle va par un chemin qu'on ne peut se peindre, & arrive à son but. (VI. 17.) ἀνω = ἰουδοῖα.

V.

Antisthène disoit à *Cyrus* : c'est chose royale de faire le bien, quoiqu'on l'appelle un mal (1). (VII. 36.) Ἀντισθησικον = ἀνοῦσιον.

VI.

De Platon.

« J'aurois raison de répondre ainsi à cet
 » homme : ô mon ami, tu ne dis pas bien,
 » si ton avis est qu'un homme qui vaut
 » quelque chose doive peser les hafards de
 » la vie ou de la mort, & qu'il ne doive
 » pas se borner à voir dans ce qu'il fait si
 » l'action est juste ou injuste, si elle est d'un
 » homme de bien, ou d'un méchant. . . .

» C'est une vérité constante, ô Athé-
 » niens : si quelqu'un a pris lui-même un
 » poste comme très-bon, ou si l'Archonte
 » le lui a confié, il faut, selon moi, qu'il
 » s'y tienne & qu'il s'y défende, sans tenir

(1) Epictète dans Arrien. IV. 6. p. 614, d'Upton.

» compte ni de la mort, ni d'autre chose
 » plus que de l'honneur. . . .

» Au reste, mon ami, vois toi-même : y
 » a-t-il rien de plus noble & de meilleur
 » que de défendre les autres & d'en être
 » défendu ? Un homme vraiment homme
 » n'aspire point à vivre tant d'années ; il
 » n'aime pas la vie ; il s'en remet à Dieu ; il
 » dit, comme les bonnes femmes : on ne
 » peut fuir sa destinée. Il examine simple-
 » ment quel est le meilleur emploi à faire
 » du tems qu'il doit vivre ». (VII. 44. 45.
 46.) Πλατωνικά = Σιώη.

V I I.

Ne regarde point autour de toi ce que
 pensent les autres. Ne regarde que droit de-
 vant toi. A quoi la nature te conduit-elle ?
 La nature universelle, par tout ce qui t'ar-
 rive de sa part ; ta nature propre, par les
 obligations qu'elle t'impose.

Tout être doit agir suivant sa condition.
 Les êtres qui ne sont pas raisonnables ont
 été faits pour ceux qui le sont, par la raison
 que le bas est fait pour le haut.

Les êtres raisonnables n'ont pu être faits que les uns pour les autres.

Ainsi le premier attribut de la condition humaine est la sociabilité.

Le second, de résister aux passions dont la source est dans le corps; car c'est le propre d'une substance spirituelle & raisonnable, de pouvoir se renfermer en soi-même, & dominer sur les sens, sur les appétits qui sont du pur animal. La raison demande à les dominer sans jamais s'en laisser vaincre; & cela est juste, puisqu'ils n'ont été faits que pour la servir.

Enfin la raison est faite pour se garantir de toute faute & de toute erreur.

Un esprit ainsi disposé marche toujours droit. Il a tout ce qui appartient à sa nature.
(VII. 55.) *μη περιβλέπου = εαυτῆ.*

V I I I.

D'où favons-nous si Telauges n'étoit pas supérieur à Socrate pour les qualités de l'ame? Car ce n'est pas assez que Socrate soit mort avec plus de gloire, ni qu'il ait fait voir plus de finesse d'esprit dans ses disputes
avec

avec les sophistes , ni qu'il ait montré plus de fermeté en passant des nuits très-froides au bivouac , ou plus de grandeur d'ame en refusant d'obéir *aux trente tyrans* qui lui avoient commandé d'aller enlever un *riche* habitant de Salamine , ni qu'ensuite il se soit promené fièrement dans les rues (de quoi cependant on peut fort douter) ; mais il faut analyser le fond de l'ame de Socrate ; favoir si elle étoit assez forte pour faire consister son bonheur à être juste envers les hommes , & religieuse envers les dieux , sans se fâcher inutilement contre les méchans , ni flatter bassément l'ignorance , sans regarder les accidens que l'ordre général du monde amene comme des choses étranges ou impossibles à supporter , & sans se livrer aux sensations qu'une vile chair éprouve. (VII. 66.) πόθεν = συμπαθῆ (1).

I X.

La perfection des mœurs consiste à passer

(1) Le manuscrit du roi porte, fol. 177, *εἰ μὴ τηλάυγος Ζωκράτης ἦν διάβησιον*. J'ai suivi cette leçon , & j'ai joint les deux derniers mots du texte *τοι ἔν* avec le §. 67.

chaque jour comme si ce devoit être le dernier, sans trouble, sans lâcheté, sans dissimulation. (VII. 69.) τῷο = ὑποκρίεσθαι.

X.

Ce qu'un être animé qui raisonne & qui est sensible aux devoirs de la société, trouve dénué d'intelligence & d'instinct social, lui paroît avec raison fort au-dessous de sa dignité propre. (VII. 72.) ὁ δ' = κριεσ.

X I.

Ai-je quelque fonction à remplir? je m'en acquitte en la rapportant au bien de l'humanité. M'arrive-t-il quelque accident? je le reçois en le rapportant aux dieux & à cette source commune de toutes choses, d'où procède tout ce qui se fait. (VIII, 23.)

πράσσω = συμμύεται.

X II.

Il seroit sans doute plus agréable de sortir de la vie sans avoir connu le mensonge, ni la dissimulation, ni le luxe, ni le faste.

Mais après s'être rassasié de toutes ces fautes, il reste une ressource, qui est de mourir plutôt que de se résoudre à croupir volontairement dans le mal. Hé quoi ! l'expérience ne t'a pas encore persuadé de t'enfuir du milieu de cette peste ? Car la corruption de l'ame est une peste pour toi bien plus que l'altération & la mauvaise qualité de l'air. Ceci n'est une peste que pour l'animal comme animal, au lieu que l'autre est la peste des hommes en tant qu'hommes.

(IX. 2.) *χαρισθησῶν* = *εὐχρ.*

XIII.

Celui qui ne dirige pas toujours ses actions à un seul & même but, ne sauroit être pendant toute sa vie toujours égal & le même. Ce n'est pas assez dire, si tu n'ajoutes quel doit être ce but. Or, puisque tous les hommes n'ont pas la même idée sur les biens, pas même sur ceux à qui la plupart donnent ce nom, & comme ils s'accordent seulement sur de certains biens, je veux dire sur ceux qui le sont en effet

372 L'HOMME VERTUEUX.

pour toute la société : il fuit de-là que notre but doit être de faire des actions utiles à l'espece humaine & à notre société particuliere; car celui qui rapportera toutes les affections de son cœur à ce but, rendra toutes ses actions uniformes, & par ce moyen il fera toujours le même. (XI. 21.)

ᾧ μὴ = ἕσται.

X I V.

Quel est ton métier? D'être vertueux. Quel bon moyen de le devenir? Par les principes qu'inspire la contemplation de la nature universelle & de la structure particuliere de l'homme. (XI. 5) τίς σου = καλᾶσκεινής.

X V.

La main ni le pied ne font point un travail au-dessus de leur nature, tant que le pied ne fait que les fonctions de pied, & la main celles de main. Il en est de même de l'homme comme homme : ce n'est pas pour lui un travail au-dessus de la nature de remplir des devoirs d'un homme; & s'il n'y a rien là au-dessus de sa nature,

CHAPITRE XXXIII. 373
il n'y a point de mal pour lui. (VI. 33.)
ix ἔστιν = ἀσφαλῶ.

CHAPITRE XXXIII.

Se détacher & s'attacher.

I.

CONSIDERE les tems , par exemple , de *Vespasien* , tu y verras tout ce qu'on voit aujourd'hui : des hommes qui se marient , qui élèvent des enfans , qui sont malades , qui meurent , qui font la guerre , qui célèbrent des jeux. Tu y verras des marchands , des laboureurs , de bas courtisans , des hommes remplis d'orgueil , ou de soupçons , ou de mauvais desseins ; quelques-uns qui souhaitent la mort ; d'autres qui se plaignent de l'état présent des choses ; d'autres enfin qui s'occupent de folles amours , de ramasser des trésors , d'obtenir un consulat , un royaume. Tous ces gens-là ont cessé de vivre ; ils ne sont plus nulle part.

A a iij

374 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

Passé en revue les tems de *Trajan*. Le spectacle se trouvera le même. Cet âge s'est encore évanoui.

Jette les yeux sur d'autres époques. Parcouris toutes les nations de la terre. Vois combien d'hommes, après s'être bien tourmentés pendant leur vie, sont morts après une courte apparition, se sont résolus en leurs premiers principes. Rappelle-toi surtout ceux de ta connoissance, que tu as vu s'occuper de soins frivoles, sans jamais songer à faire les actions propres à la structure d'un être raisonnable, ni s'attacher à cet unique moyen de vivre contents. (IV. 32 en partie.) ἐπινοήσον = ἀρκεῖσθαι.

I I.

On s'est familiarisé avec tous ces objets par l'habitude; mais leur durée n'est que d'un jour, & ils sont composés d'une matière sale & dégoûtante. Ce sont aujourd'hui les mêmes que l'on voyoit du tems de ceux que nous avons enterrés. (IX. 14.)

πάσα = κατεδάφημέν.

III.

La matiere de chaque corps n'est que pourriture. C'est de l'eau, de la poussiere, des offemens, de l'ordure. Les marbres sont de simples callosités de la terre; l'or & l'argent ne sont que des sédimens. La robe n'est que du poil de bête, & sa couleur de pourpre n'est que le sang d'un coquillage. Tout le reste à le même fond; & même ce qui respire n'est pas de nature différente: il vient de là & y retourne. (IX, 36.)

τὸ σαπρὸν = μεταβάλλον.

IV.

Sais-tu en quoi consistent les bains que tu prends? C'est de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des raclures, toutes choses de mauvaise odeur. Ce qui fait notre vie & tout ce qui entre dans la composition des êtres en général, n'est pas d'une autre nature. (VIII. 24.) *ὁποῖόν = ὑποκείμενον.*

V.

Toutes choses sont couvertes, pour

376 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

ainfi dire, d'un voile fi épais, que plusieurs philofophes de mérite ont cru qu'on ne pouvoit abfolument en connoître le fond ; & les ftoiciens eux-mêmes pensent que la connoiffance en eft au moins difficile. Toutes nos opinions font fujettes à erreur ; car où eft celui qui ne fe trompe jamais ? Paffe maintenant aux objets que nous pouvons pofféder. Qu'ils font de peu de durée ! Et qu'ils font méprifables , puisqu'ils peuvent être entre les mains d'un débâuché, d'une courtifanne, d'un brigand ! Porte enfuite tes regards fur les mœurs de ceux qui vivent avec toi. Le plus agréable d'entre eux eft à peine fupportable ; que dis-je ? à peine quelqu'un d'eux peut-il fe fupporter lui-même.

Au milieu donc de tant d'obfcurité, de toute cette ordure, de ce torrent (1) qui emporte la matiere, le tems, les mouvemens particuliers, & tout ce qui fe meut, je ne conçois pas ce qui peut mériter de

(1) Le texte porte *πύρρι*, mais Xylander a traduit *fluxu*, ce qui prouve qu'il avoit lu *πύρρι* ou *πύρρι*.

l'estime ou le moindre attachement. On est réduit au contraire à se consoler soi-même en attendant sa propre dissolution; mais il faut l'attendre sans se chagriner du retardement, & chercher son repos dans ces deux points qui sont d'une ressource unique; l'un, qu'il ne m'arrivera rien qui ne soit dans les dispositions de la nature universelle; l'autre, qu'il dépend de moi de ne rien faire contre mon Dieu & mon génie; car nulle puissance au monde ne peut me nécessiter à leur désobéir. (V. 10.)

τὰ μὲν = παρασκευάζει.

V I.

Considere souvent avec quelle promptitude tout ce qui existe & ce qui naît est emporté & disparoît après une course incertaine; car la matiere s'écoule sans cesse comme un fleuve. Les opérations naturelles & leurs causes ne produisent que des changemens continuels & des transformations; il n'y a presque rien de stable & de permanent. Regarde encore de près cette im-

378 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

menſe étendue du paſſé & de l'avenir, dans laquelle tout s'évanouit.

N'y a-t-il donc pas de la folie à celui qui pour de tels objets s'enorgueillit, ou ſe tourmente, ou ſe plaint comme en étant importuné ? Combien de tems l'eſt-il ? Et que ce tems eſt court ! (V. 23.) πολ-
λάκις = ἐνοχλάσαντι (1).

V I I.

Voici un bel endroit de Pythagore (2) : celui qui veut faire un diſcours ſur les hommes, doit conſidérer, dit-il, comme d'un lieu élevé, tout ce qui ſe paſſe ſur la terre, ce grand nombre de ſociétés, d'armées, de labourages, de mariages, de divorces, de naiſſances, de morts ; le tumulte des tribunaux, les pays inhabités, les barbares de toutes couleurs, les réjouiffan-

(1) Ces derniers mots, touchant la durée, auroient dû être imprimés dans le texte entre deux parentheſes.

(2) Le texte dit *Platon* ; mais Upton, dans ſes notes ſur l'Épiſtète d'Arrien, page 136, obſerve que ce paſſage, qu'aucun ſavant n'a trouvé dans Platon, eſt une penſée très-connue de Pythagore, à laquelle Épiſtète fait ſouvent alluſion.

ces , les deuils , les foires , les marchés , la confusion de tout cela , & ce mélange de choses contraires dont le monde est composé. (VII. 48.) καλόν = συγκοσμέμενον.

V I I I.

Tous les corps particuliers passent comme un torrent au travers de la substance de l'univers. Ils sont nés avec lui , & lui servent , comme nos membres se servent réciproquement.

Combien le tems n'a-t-il pas déjà englouti de Chryssippes ? Combien de Socrates ? Combien d'Epictetes ? Applique cette réflexion à chaque homme , à chaque objet. (VII. 19.) δια = προσπιπέτω.

I X.

Retourne les objets. Confidere bien ce que c'est. Que devient-on par la vieillesse , par la maladie , par la débauche ? (VIII. 21 en partie.) ἐκστρέψον = πορνείσαν.

X.

Des querelles , des jeux d'enfans , des

380 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

ames qui promènent des morts, image vivante de l'histoire des manes. (IX. 24.)

παιδίων = νεκυίας.

X I.

Représente - toi sans cesse l'éternité du tems & l'immensité de la matiere. Chaque corps n'est, par rapport à celle-ci, qu'un grain de millet, & sa durée n'est, pour le tems, qu'un tour de vrille. (X. 17.) τῆ ὄλου

= περιτροφή.

X I I.

En t'arrêtant sur chaque objet qui s'offre, imagine-toi qu'il se dissout déjà, qu'il est en voie de changer de forme, de se pourrir, de se dissiper. Tout a été fait pour mourir.

(X. 18.) εἰς = θνήσκων.

X I I I.

EPICTETE conseilloit à tout pere qui baise son enfant de dire tout bas : *tu mourras peut-être demain*. Mais cela est de mauvais augure ! Rien, dit-il, de ce qui signifie une opération naturelle n'est de mauvais augure, car autrement il seroit de mauvais

CHAPITRE XXXIII. 381

augure de parler de la moisson. (XI. 34, & l'Épictète d'Arrien. III. 24. page 508.)

καταφιλήνεια = δύσφημον (1).

X I V.

Dieu ne regarde que les esprits, sans faire attention à ces vases matériels, à ces écorces, à ces ordures qui les enveloppent; car l'intelligence divine ne touche qu'aux émanations dérivées de sa propre substance. Accoutume-toi à faire de même: tu te débarrasseras d'une foule d'inquiétudes qui t'affiegent; car celui qui ne voit autour de son ame qu'une misérable enveloppe de chair, daignera-t-il s'occuper d'un bel habit, d'un palais, de la gloire même, & de tous les entours de même genre qui le couvrent? (XII. 2.) ὁ Θεός = ἀσχολήσεται (2).

(1) J'ai fait ici quelques changemens au texte ordinaire en suivant les manuscrits du Roi & du Vatican, comme on le verra dans le texte grec ci-après.

(2) Dans le manuscrit du roi on ne lit pas *μόνον* avant *ἔπιταται*, & après *ἰδίως* on lit *σ'αυτον*, le mot *επιτην* n'y est pas. J'ai suivi le texte imprimé.

X V.

Dans peu, & toi, & tout ce que tu vois maintenant, & tous ceux qui vivent aujourd'hui, vous ne ferez plus; car tout est né pour être déplacé, changé, corrompu, afin que de tout ce débris il naisse, dans l'ordre marqué, d'autres productions. (XII, 21.)

ἔτι — γίνηται.

X V I.

Tout change. Toi-même tu changes continuellement & tu te détruis dans quelque partie. Il en est de même du monde entier, (IX, 19.) *παντα* = ἕλος.

X V I I.

Bientôt la terre nous couvrira tous. Elle-même changera. Tout prendra d'autres formes, & puis d'autres à l'infini. Or, en considérant cette suite de changemens (1) & de transformations, & leur rapidité, il y a bien lieu de se dégoûter de tout ce

(1) Au lieu de *επικυμματαίσις*, le manuscrit du Vatican porte *επικαλυμματαίσις*.

CHAPITRE XXXIII. 383
qui est mortel. La cause universelle est
un torrent qui entraîne tout. (IX. 28 à
la fin , avec le commencement du 29^e.)

ἄδῃ = φέρεσ.

XVIII.

En voyant *les philosophes de ton tems*,
Satyron, Euphrate, Alcyphron, Xéno-
phon, imagine-toi voir *les anciens philo-*
sophes Eutyches, Hymene, Eutichyon,
Sylvain Tropeophore, Criton, Severus;
& en te regardant toi - même, songe à
quelqu'un des anciens Césars. Uses-en de
même pour chacun de tes contemporains;
rappelle - toi quelqu'autre ancien qui ait
eu du rapport avec lui. Fais ensuite cette
réflexion : où sont ces gens-là ? Nulle part,
ou bien ils sont en tel lieu que tu voudras
l'imaginer. Ainsi tu t'accoutumeras à voir
que les choses humaines ne sont que fu-
mée, que néant, sur-tout si tu te ressou-
viens que ce qui aura une fois changé de
forme, ne la reprendra jamais dans la suite
des siècles.

Et toi, quand changeras-tu ?

Mais quoi ! ne te suffit-il pas de passer avec honnêteté ce peu de jours ?

Quelle est la matière, quel est le sujet de tes averfions ? Car enfin, qu'est-ce que tout cela, sinon des occasions d'exercice pour un homme raisonnable qui a bien & méthodiquement réfléchi sur tout ce qui se passe dans la vie ? Arrête-toi donc jusqu'à ce que tu te fois rendu ces idées propres, comme un fort estomac se rend propres toute sortes d'alimens, comme un grand feu tourne en flamme & en lumière tout ce qu'on y jette. (X. 31.) *Ζατύρωνα = ποιῶ* (1),

. X I X.

Lorsqu'on a une fois mordu (2) aux vrais principes, un mot très-court & même trivial suffit pour nous faire bannir la tristesse & la crainte. Par exemple, ce mot [*d'Homere*] :

(1) Le manuscrit du Vatican porte ἰππράμινος σιλοχασμος ; *la bramata mira.* (Cardinal Barberin.)

(2) Au lieu de *διδυμίω*, le manuscrit du roi porte *διδυμίω*.

Comme on voit par les vents les feuilles arrachées...

De même les mortels (1).....

Oui, tes chers enfans ne font que des feuilles légères; feuilles aussi ces hommes qui, d'un air de vérité, nous louent & nous bénissent en public, ou qui au contraire nous maudissent en particulier, nous déchirent & font de nous mille railleries; feuilles pareillement ceux qui, après notre mort, se souviendront de nous: un printems les voit naître, un coup de vent les abat, ensuite la forêt en repousse d'autres; mais leur durée est également courte.

Et toi tu crains, & tu desires tout, comme si tout devoit être éternel?

Tu mourras aussi, & celui qui t'aura mené au tombeau sera bientôt pleuré par un autre. (X. 34.) *ἄρα ἢ οὐκ ἔστιν ἄθανάτος.*

X X.

Dans un moment il ne restera plus de

(1) Le manuscrit du roi ne contient que les mots d'Homere qu'on traduit ici, & Xylander ne traduit rien de plus.

386 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

toi que de la cendre , des os arides , un nom , pas même un nom , qui n'est qu'un peu de bruit , un écho. Oui , ce qu'on respecte le plus dans la vie n'est que vanité , pourriture , petitesse. Ce sont des chiens qui se battent , des enfans qui se disputent ; ils rient , & le moment d'après ils pleurent. La foi , la pudeur , la justice , la vérité ont quitté la terre pour s'envoler au ciel. Qu'est-ce qui t'attache ici bas ? Sont-ce les objets sensibles ? Mais ils changent , ils n'ont point de solidité. Sont-ce tes sens ? Mais ils t'éclairent mal ; ils sont sujets à erreur. Est-ce tes esprits vitaux ? Mais ce n'est qu'une vapeur du sang. Est-ce de devenir célèbre parmi ces hommes ? Ce n'est rien. Pourquoi donc n'attends-tu pas paisiblement , ou d'être éteint , ou d'être déplacé ? Et jusqu'à ce que ce moment arrive , te faut-il autre chose pour vivre content , que d'honorer & bénir les dieux , faire du bien aux hommes , savoir souffrir & t'abstenir , & ne jamais oublier que tout ce qui est extérieur à ton corps & à ton ame n'est ni

à toi, ni dans ta dépendance ? (V. 33.)

ὄρον = ἐπὶ σοὶ :

X X I.

Dans peu tu oublieras tout, & tu en seras oublié (VII. 21.) ἐγὼ ὄς = λήθη.

X X I I,

Accoutume-toi à contempler les transformations des êtres les uns dans les autres. Fais - y une continuelle attention. Exerce-toi dans cette partie. Rien ne rend l'ame plus grande : elle se détache par là du corps. Celui qui pense que bientôt il faudra tout quitter en quittant les hommes, se soumet aux loix de la justice pour tout ce qu'il faut faire, & aux loix de la nature universelle pour tout ce qui arrive. Il ne fait pas la plus légère attention à ce que les autres disent, pensent, ou font à son sujet, content de ces deux choses, de faire avec justice ce qu'il doit faire dans le moment, & d'aimer ce qui dans le moment lui est distribué.

288 SE DÉTACHER ET S'ATTACHER.

Libre de tout autre soin , de toute autre affection , il ne veut qu'aller droit selon la loi , & que suivre Dieu qui est le guide & le terme (1) de sa route. (X. 11.)

πῶς = ὁτιῶ.

N O T E S.

[« Les hommes , dit *Epictète* , pensent bien »
» diversément. En effet , comme dans notre »
» formation deux choses ont été mêlées en- »
» semble , savoir , un corps tel que l'a tout ce »
» qui respire , avec une raison & une intelli- »
» gence qui nous sont communes avec les dieux , »
» la plupart de nous penchent vers cette alliance »
» malheureuse & mortelle , & il y en a peu qui »
» s'attachent à cette autre alliance divine & bien- »
» heureuse ». (*Epictète d'Arrien* , liv. 1 , chap. 3 , pag. 20 , d'Upton.)

Et ajoute : « Quiconque a suivi de près l'ad- »
» ministration de ce monde , a dû y apperce- »
» voir un très-grand & souverain systême qui »
» embrasse l'universalité des êtres , & qui lie »
» les hommes avec Dieu. C'est de Dieu que »
» sont venus non-seulement dans mon pere & »
» mon aïeul , mais dans tout ce qui existe sur la

(1) *termino* est pris ici dans ses deux sens , *termino* , *efficio* , qui m'ont paru profonds.

CHAPITRE XXXIV. 389

» tette, les germes de tout ce qui y a été pro-
» duit, sur-tout dans les êtres raisonnables, à
» qui seuls il appartient d'entretenir par la raison
» un commerce avec Dieu. Pourquoi donc ne
» diroit-on pas que nous sommes des conci-
» toyens de l'univers, & des fils de Dieu » ?
(*La même, pag. 51.*)]

CHAPITRE XXXIV.

Sur la mort.

I.

LA mort est, comme la naissance, un mystère de la nature, une nouvelle combinaison des mêmes élémens. Mais il n'y a rien là qui doive faire de la peine, car il ne s'y trouve ordinairement rien qui répugne à l'essence d'un être intelligent, ni au plan de sa formation. (IV. 5.) ὁ θάνατος = παρασκευῆς.

I I.

Est ce dissipation ? résolution en atomes ? anéantissement ? extinction ? simple déplacement ? (VII. 32.) περὶ θανάτου = μίλιστασις.

I I I.

Oh ! que toutes choses sont bien vite englouties : les corps par la terre , leur mémoire par le tems ! Qu'est-ce que tous les objets sensibles , particulièrement ceux qui nous amorcent par l'idée du plaisir , ou qui nous épouvantent par l'idée de la douleur , ou ceux qu'on admire tant ? Que tout cela est frivole , méprisable , bas , corruptible , cadavéreux ! Approche-toi , en esprit , de ceux même dont les opinions & les suffrages dispensent la gloire. Songe ce que c'est que la mort. Si tu parviens à bien connoître ce seul objet , si tu en séparas par la pensée tout ce que l'imagination y ajoute , tu ne la verras que comme un ouvrage de la nature ; or , il faut être enfant pour avoir peur d'un effet naturel. Et ce n'est pas seulement une opération de la nature , mais de plus une opération qui lui est utile.

Comment l'homme tient-il à Dieu ? Par quelle partie , & quand y tient-il ? Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-

CHAPITRE XXXIV. 391
t-elle pas en Dieu? (II. 12.) πῶς = μόνον (1);

I V.

Tu as subsisté comme partie d'un tout. Ce qui t'avoit produit t'absorbera, ou, pour mieux dire, tu seras reçu, par un changement, dans le sein fécond du Pere de la nature (2). (IV. 14.) ἐνυπνόσης = μέλαβόλην.

V.

Ce qui est venu de la terre retourne à la terre; mais ce qui avoit une céleste origine retourne dans les cieux, dit un poëte. Ce premier changement est, ou une séparation d'atomes qui étoient adhérens; ou, ce qui revient au même, c'est une dispersion d'élémens inanimés. (VIII.) καὶ τὰ = στοιχείων.

VI.

Celui qui redoute la mort craint, ou d'être privé de tout sentiment, ou d'en avoir d'une autre sorte. Mais au premier

(1) Je mets un point après πῶς; & au lieu d'ἐν; je lis ἐν qui signifie là, en Dieu.

(2) Voir ci-dessus ma note sur le chap. XXII. 4.

cas il n'aura point de mal , & au second il fera autrement animé ; il ne cessera pas de vivre. (VIII. 58.) ὁ τὸν = παύση.

VII.

Si les ames sensitives ne périssent pas , comment depuis tant de siècles l'air peut-il les contenir ? Mais comment la terre peut-elle contenir tant de corps qui y ont été renfermés depuis le même tems ?

Comme les corps , après quelque séjour en terre , s'alterent & se dissolvent , ce qui fait place à d'autres ; de même les ames , après quelque séjour dans l'air , s'alterent , se fondent & s'enflamment , en rentrant dans le sein fécond du premier principe de l'univers (1) , ce qui fait place à celles qui surviennent.

(1) Ce n'est ici qu'une hypothèse. Marc - Aurele y considère l'esprit comme un feu renfermé dans une nue. La nue se fond ; l'esprit s'enflamme , & il rentre seul dans le sein de l'Être suprême , dont il est émané.

Plusieurs autres philosophes ont donné à l'esprit une sorte de vêtement d'air. Timée & Platon disent que l'esprit est logé dans l'ame , & l'ame dans le corps. *Plato in Timæo* , p. 527 , *Fiscini*. Mais il est à propos de voir aussi ma note sur le §. 4 du chap. XXII. ci-dessus.

Voilà ce qu'on peut répondre, en supposant que les ames ne périssent pas.

Or, non-seulement il faut tenir compte de ce grand nombre de corps enterrés, mais encore des animaux qui sont mangés tous les jours, tant par nous que par d'autres animaux; car combien y en a-t-il de consommés, qui ont été comme enterrés dans les corps de ceux qui s'en nourrissent! Cependant le même lieu les contient, parce qu'ils y sont convertis en sang, en air & en feu. (IV. 21 en partie.) *οὐ διαμετροῦσι — ἀλλοιωθῆναι.*

V I I I.

Il ne faut jamais oublier ce mot d'HÉRACLITE, que la mort de la terre est de se tourner en eau, celle de l'eau de se tourner en air, celle de l'air de se tourner en feu, & réciproquement. (IV. 46 en partie.) *ἀτὶ = ἔμπαλιν.*

I X.

C'est une nécessité aux parties du grand tout, je veux dire à toutes celles qui com-

posent le monde visible, de se corrompre ; c'est-à-dire, de s'altérer, pour aller former d'autres individus.

Si je dis que c'est pour elles un mal, & un mal nécessaire, ce monde est donc mal gouverné ; car en effet ses parties paroissent faites pour s'altérer & se corrompre en mille manieres.

Est-ce que la nature auroit voulu tout exprès faire du mal à ses parties, les assujettir au mal, les créer pour les y faire tomber inévitablement ? Ou bien cela se passeroit-il indépendamment de la nature ? L'un & l'autre est incroyable.

Que si quelqu'un, sans parler de la nature, disoit seulement, les parties du monde sont ainsi faites ; il n'évitera pas le ridicule de la contradiction qu'il y a de convenir que les parties du monde sont faites pour changer de forme, & d'être cependant étonné, fâché même de ces changemens comme d'un désordre ; sur-tout dès qu'on voit chaque individu se résoudre dans les principes dont il avoit été formé ; car la

corruption vient, ou de la dispersion des élémens du corps, ou de la conversion de ce qu'il a de solide en terre, & de ce qu'il a de spiritueux en air, l'un & l'autre rentrant dans la pépinière de tous les êtres de l'univers (1), pour être consumé un jour avec lui, ou pour le renouveler par de perpétuelles vicissitudes.

Et n' imagine pas que ces parties solides & spiritueuses du corps y soient depuis sa conception; car tout ceci n'y est que d'hier ou d'avant-hier, par les alimens ou la respiration. C'est donc ceci qui change, & non ce que la mere a mis au monde.

Et si tu supposes que ceci fasse une principale partie de l'homme, c'est une supposition qui, à mon avis, ne détruit pas ce qui est & que j'ai voulu dire (2). (X. 7.)

τοῖς μέρεσιν = λεγόμενον.

X.

Tout ce qui est corporel va très-vîte se

(1) Voir ci-dessus ma note, chap. XXII. 4.

(2) Savoir, que l'esprit seul constitue l'homme, & que le corps n'en est qu'un vêtement corruptible & mortel.

perdre dans la masse totale de la matière. Tout ce qui agit comme cause particulière, est repris très-vîte par le principe de toute activité dans l'univers; & la mémoire de tout est engloutie très-vîte dans l'abyme du tems (1). (VII. 10.) $\pi\tilde{\alpha}\nu = \alpha\tilde{\iota}\tilde{\omega}\nu$.

X I.

J'ai été composé de matière & de quelque chose qui agit en moi comme cause. Et comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien, ni l'un ni l'autre ne feront anéantis. Ainsi toute partie qui est à moi sera changée en quelqu'autre partie du monde, & celle-ci en une autre, à l'infini. C'est par un de ces changemens que j'ai existé, que mes parens ont existé, & de même en remontant

(1) Marc-Aurele paroît croire que l'esprit de l'homme, après sa réunion avec Dieu, ne conserve pas le souvenir de sa vie passée. Il pouvoit avoir observé, qu'après de grandes maladies, on se trouve quelquefois avoir tout oublié, jusqu'à son nom, quoique le bon sens reste, & avoir conclu de-là que la mémoire tient aux organes du corps.

Cette idée est remarquable : elle porte fort loin.

Voir aussi ma note, chap. XXII. 4.

plus haut indéfiniment; car on peut s'exprimer de cette sorte, quoique le monde soit destiné à éprouver les révolutions fixées par celui qui le gouverne. (1). (V. 13.)

εξ αἰλιῶδους = διοικῆται.

X I I.

Plusieurs grains d'encens ont été destinés à brûler sur le même autel. Que l'un y tombe plutôt, l'autre plus tard, cette différence n'est rien. (IV. 15.) πολλὰ = ἕδρα.

X I I I.

Si quelque Dieu venoit t'annoncer que tu dois mourir demain, ou au plus tard après-demain, tu ne te soucierois pas beaucoup que ce fût après-demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusse le plus lâche des hommes; car quel seroit ce délai? Pense de même qu'il t'importe peu de mourir demain ou après plusieurs années. (IV. 47.) ὡσπερ = τόμιξι.

(1) Cette explication est fondée sur l'article 3, liv. II. du texte. J'en fais l'observation à cause de l'importance du sujet.

X I V.

Un moyen trivial, mais fort bon, pour mépriser la mort, c'est de songer aux vieillards qui ont le plus tenu à la vie. Ont-ils quelque avantage sur ceux qui moururent jeunes ? On doit trouver quelque part les tombeaux de *Cadicien*, de *Fabius*, de *Julien*, de *Lepide*, & de leurs pareils, qui, après en avoir enterré tant d'autres, l'ont été à leur tour (1). Toute vie est courte; & encore dans quelles miseres, dans quelle société, dans quel corps nous faut-il la passer ? Ce n'est donc pas grand'chose. Regarde derrière toi l'immensité des tems, & devant toi un autre infini : dans cet abyme quelle est la différence de trois jours à trois siècles ? (IV. 50.) *ιδιωτικόν* = *τριγεννίου*.

X V.

Il est égal d'avoir connu ce monde trois années, ou cent. (IX. 37 à la fin.) *ἴσον* = *ἰσότησαι*.

(1) Au lieu de *ἴσον*, le manuscrit du Vatican porte *ἄλλον*.

XVI.

Celui qui voit maintenant le monde, a tout vu. Il a vu toute l'éternité passée & à venir. Car tout est & sera de même nature & de même apparence. (VI. 37.) ἡ τὰ νῦν = ὁμοιοδῆ.

XVII.

Lorsqu'au théâtre & en d'autres jeux on ne te fait voir qu'une répétition uniforme des mêmes objets, tu t'ennuies. Il devrait t'en arriyer autant toute la vie, car dans ce monde tu ne vois en haut, en bas, que les mêmes effets, un jeu égal de causes toujours les mêmes. Ah, ceci ne finira-t-il point! (VI. 46.) ὁσπερ = τίνος ἔν;

XVIII.

Revois le passé. Que de révolutions d'empires! Tu peux aussi voir l'avenir; le spectacle sera le même, tout ira du même pas & sur le même ton que ce qui se passe aujourd'hui. Il est donc égal d'être pendant quarante ans spectateur de la vie

humaine, ou de l'être pendant dix mille ;
car que verrois-tu de plus ? (VII. 49.)

τα προσηγορίαι = ἔφη :

X I X.

Tous les êtres vivans que tu vois, &
tous ceux qui les voient, tomberont bientôt
en pourriture. Le vieillard décrépît qui
meurt, ne se trouvera pas en meilleur état
que celui qui meurt très-jeune. (IX. 33.)

πάντα = προῶρα.

X X.

Celui qui ne reconnoît pour bon que
ce qui se fait aux tems marqués : celui
qui pense qu'il est égal d'avoir eu, ou non,
assez de tems pour faire beaucoup d'actes
de raison, & qu'il n'y a point de différen-
ce à voir ce monde plus ou moins d'an-
nées, celui-là, dis-je, n'envisage pas la
mort comme un objet terrible. (XII. 35.)

ἢ τὸ = φασεράν.

X X I

O homme ! tu as été citoyen de la gran-
de ville du monde, Que t'importe de ne
l'avoir

l'avoir été. que cinq ans? Personne ne peut se plaindre qu'il y ait de l'inégalité dans ce qui se fait par les loix du monde. Qu'y a-t-il donc de fâcheux si tu es renvoyé de la ville, non par un tyran, ni par un juge inique, mais par la nature même qui t'y avoit admis? C'est comme si un acteur étoit congédié du théâtre par l'entrepreneur qui l'y avoit employé. Hé, je n'ai pas joué les cinq actes, je n'en ai joué que trois! Tu dis bien. Mais, dans la vie, trois actes font une piece complete; car elle est toujours terminée à propos par celui qui l'ayant composée, ordonne maintenant l'interruption. En tout cela tu n'as été ni l'auteur ni la cause de rien. Va-t-en donc paisiblement; car celui qui te congédie est plein de bonté.
(XII. 36.) *ἀνθρώποι = ἴλαως.*

XXII.

Hypocrate, après avoir traité bien des maladies, est tombé malade, est mort. Les devins, après avoir annoncé bien des morts, ont été enlevés à leur tour par la Parque.

ALEXANDRE , & POMPÉE , & CAÏUS-CESAR , après avoir si souvent détruit , de fond en comble , des villes entières , après avoir fait périr dans les combats plusieurs milliers d'hommes de cheval & de pied , sont enfin sortis eux - mêmes de la vie. HÉRACLITE , après avoir dit en physicien tant de belles choses sur l'embrasement du monde , est mort le corps plein d'eau , & couvert de fiente de vache. La vermine fit mourir DÉMOCRITE , & une autre sorte de vermine tua SOCRATE. Qu'est-ce à dire ? Tu t'es embarqué ; tu as navigué ; tu es arrivé ; fors du vaisseau. Si c'est pour une autre vie , tout est plein de la divinité : tu y trouveras des dieux. Si c'est pour être privé de tout sentiment , tu cesseras d'être obsédé par la douleur , par la volupté , & d'être assujetti au vase qui te renferme : vase si fort au-dessous de toi. Faut-il que ce qui doit servir commande ? Tu es esprit & génie ; le reste n'est que fange & pourriture.

(III. 3.) *ἰπποκράτης* = *λύθρος*.

XXIII.

Combien de ceux qui étoient entrés avec moi dans le monde en font déjà sortis! (VI. 56.) ποσας = ἀπεληλύθασιν,

XXIV.

La vie est moissonnée comme des épis dont les uns sont mûrs & les autres verts. (VII. 40.) ἕσιν = μή (1).

XXV.

N'oublie pas combien il est mort de médecins qui souvent avoient froncé les sourcils auprès de leurs malades; combien d'astrologues qui avoient prédit avec emphase les morts des autres; combien de philosophes qui avoient débité avec confiance une infinité de systèmes sur la mort & l'immortalité; combien de guerriers fameux

(1) Cette explication est nouvelle, mais justifiée par le passage d'Euripide, dont cet article est tiré. On peut voir Gataker, & Plutarque dans sa consolation d'Apollonius,

qui avoient immolé un nombre d'ennemis ; combien de tyrans qui , avec une horrible férocité , avoient abusé de leur pouvoir sur la vie de leurs sujets , comme si eux-mêmes eussent été invulnérables ; combien il est mort , pour ainsi dire , de villes entières , *Helice* , *Pompeii* , *Herculanum* , une infinité d'autres ! Passe encore successivement à tous ceux que tu as connus. Tel qui avoit enterré celui-ci , l'a été par celui-là , & le tout en fort peu de tems. Ah ! il ne faut jamais perdre de vue que toutes les choses humaines sont passageres & sans consistance. Hier l'homme étoit un simple germe ; demain ce sera une momie ou de la cendre. Il faut donc passer cet instant de vie conformément à notre nature , & nous soumettre à notre dissolution avec douceur , comme une olive mûre qui en tombant semble bénir la terre qui l'a portée , & rendre graces au bois qui l'avoit produite. (IV. 48.) *ἔνοστιν = δένδρον.*

X X V I.

VERUS est mort avant *ma fille* LUCILLA ;

CHAPITRE XXXIV. 405
 & puis LUCILLA. MAXIMUS avant SE-
 CUNDA, & puis SECUNDA. DIOTIME
 avant EPITYNCAN., & puis EPITYNCAN.
 FAUSTINE *ma tante* avant Tite ANTONIN,
 & puis ANTONIN. Tout le reste a été de
 même. ADRIEN avant CELER, & ensuite
 CELER. Quant à ces gens d'un esprit si
 délié, si prévoyant dans l'avenir, ou si fas-
 tueux, où font-ils? par exemple, ces gé-
 nies subtils, CHIARAX, DÉMÉTRIUS le
 platonicien, EUDEMON, & leurs pareils,
 s'il y en a eu? Tout cela n'a duré qu'un
 jour; tout est mort depuis long-tems.
 Quelques-uns n'ont pas laissé d'eux le moi-
 dre souvenir, & la mémoire des autres a
 dégénéré en fables, ou disparu des fables
 mêmes. Souviens-toi donc de ceci: il fau-
 dra, ou que ce petit composé de ton être
 soit dissipé, ou que le foible principe de
 ta vie s'éteigne, ou qu'il soit déplacé &
 employé quelque'autre part. (VIII. 25.)

Δύκλιλα = κατὰ ταχθῆναι.

XXVII.

Cour d'Auguste , sa femme , sa fille , ses petits-enfans , ses beaux-fils , sa sœur , Agrippa , ses parens , les officiers de sa maison , Arius , Mécène , ses médecins , ses sacrificateurs , tout est mort. Vois encore ailleurs , non la mort d'un seul homme , mais , par exemple , celle de la race entiere de Pompée. Aussi trouve-t-on gravé sur des tombeaux : ci gît le dernier de sa race. Songe combien les ancêtres de celui-là s'étoient donné de soins pour laisser un héritier de leur nom. Quelqu'un sera nécessairement le dernier ; par conséquent la famille entiere mourra. (VIII. 31.) ἀλλὰ = θάνατον.

XXVIII.

Rien n'est plus propre à te faire mépriser la mort , que de songer que ceux même qui ont regardé la volupté comme un bien & la douleur comme un mal , l'ont cependant méprisée. (XII. 34.) πρὸς = κατ'εφρόνησιν.

XXIX.

Que desires-tu ? D'exister ; c'est-à-dire , de sentir , de vouloir , de croître pendant un tems , de ne plus croître ensuite , de parler , de penser. Laquelle de ces facultés te paroît la plus excellente ? Si chacune en particulier te semble peu de chose , va au dernier , qui est d'obéir à ta raison & à Dieu. Mais il y a de la contradiction à honorer l'un & l'autre , & de ne pouvoir supporter la privation du reste par la mort. (XII. 31.)

τί ἐπιζητεῖς = αὐτῶν.

XXX.

Passé en revue le détail des actions de ta vie ; & sur chacune demande - toi si la mort est terrible parce qu'elle pourra te priver de faire telle chose. (X. 29.)

κατὰ = ἐπέροθαι.

XXXI.

Dusse-tu vivre trois mille & trente mille ans, n'oublie jamais que personne ne peut perdre que la vie qu'il a, ni jouir

d'une autre sorte de vie que de celle qui s'évanouit sans cesse. La plus longue & la plus courte vie reviennent au même, quoiqu'il n'en soit pas ainsi du passé; & il est visible qu'il n'y a jamais que l'instant présent qui nous échappe. On ne peut perdre ni le passé ni l'avenir; comment pourroit-on être privé de ce qu'on n'a pas?

Rappelle-toi ces deux vérités: l'une, que de tout tems le spectacle du monde a été le même; tout ne fait que rouler en cercle; il n'y a rien d'intéressant à voir les mêmes objets pendant un siècle ou pendant deux, ou même à l'infini: l'autre, que celui qui meurt fort jeune, ne perd pas plus que celui qui a vécu fort long-tems; car l'un & l'autre ne perdent, *comme j'ai dit*, que l'instant présent, puisqu'on ne sauroit perdre ce qu'on n'a pas (1). (II. 14.)

καὶ = ἀποβάλλει.

(1) Perd-on jeune ou vieux, l'espérance d'une plus longue suite de momens? Non, car l'espérance subsiste encore au dernier sentiment que l'on a de soi-même. On ne sentira donc pas sa perte,

XXXII.

La mort met heureusement fin à l'agitation que les sens communiquent à l'ame, aux violentes secouffes des passions, à la mobilité, aux écarts de la pensée, à la servitude que la chair nous impose. (VI. 28.)

θάνατος = λειψουργίας.

XXXIII.

Il ne tient qu'à toi de recommencer ta vie. Revois toutes les choses que tu as vues. C'est revivre. (VII. 2 à la fin.)

ἀναβιώναί = ἀναβιῶναί.

XXXIV.

Le tems est comme un fleuve qui entraîne rapidement tout ce qui naît. Aussitôt qu'une chose a paru, elle est emportée. Une autre roule ensuite, mais pour ne faire que passer. (IV. 43.)

ποταμός = ἐνεχθήσεται.

XXXV.

Tous les objets que tu vois changent sans s'arrêter. Ils finiront par s'évaporer s'il

n'y a qu'une seule substance, ou par se résoudre en leurs divers élémens. (VI. 4.)

πάντα = σκευασθήσεται.

X X X V I.

Un individu se hâte d'être, un autre de n'être plus ; & de tout ce qui est né, quelque portion s'est déjà éteinte. Ces écoulemens, ces altérations renouvellent continuellement le monde, comme la fuite continuelle du tems le rend & le rendra éternellement nouveau. Mais au milieu de ce courant où il n'y a rien de stable, quelqu'un pourroit-il faire cas de choses si passagères ? Ce seroit se prendre d'affection pour un oiseau qui vole & qu'on perd de vue dans un moment. Notre vie n'a rien de plus solide que le cours des esprits qui s'exhalent du sang, & que la respiration de l'air. Vois ce que c'est qu'attirer l'air une fois, & puis le rendre, comme nous le faisons continuellement. C'est la même chose de rendre tout à la fois à la source de qui tu la tiens, cette respiration que tu reçois

CHAPITRE XXXIV. 411
en naissant hier ou avant-hier. (VI. 15.)

τὰ μὲν = ὅσπασας.

XXXVII.

On redoute son changement ? Mais sans le changement , qu'est-ce qui se feroit dans le monde ? Y a-il rien de plus familier , de plus ordinaire à la nature de l'univers ? Toi-même pourrois-tu prendre le bain , si le bois ne changeoit ? Pourrois-tu te nourrir , si les alimens ne changeoient (1) ? Pourroit-il en général se rien faire d'utile sans le changement ? Ne vois-tu pas que le changement qui t'attend sera de même nature que tous les autres dont la nature de l'univers ne peut se passer ? (VII. 18.)

φοβείται = φύσει.

XXXVIII.

La nature de l'univers se sert de toute la matiere comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval ; puis mêlant avec le reste la matiere du

(1) Le manuscrit du roi porte μεταβολης deux fois.

cheval, elle en a fait un arbre, puis le corps d'un homme, puis autre chose; & chacun de ces êtres subsiste peu. Mais il n'y a pas plus de mal pour une armoire, d'être dé faite ou d'être montée. (VII. 23.)

ἢ τῶν = συμπαρῆναι.

X X X I X.

Ce qui meurt ne va pas tomber hors du monde; mais il y reste pour y chanter, & par conséquent se résoudre en ses élémens qui sont ceux du monde & les tiens propres. Or tous ces élémens se changent & ils n'en murmurent pas. (VIII. 18.) ἔξω = γογγύζει.

X L.

Tout ce que tu vois, la nature qui gouverne l'univers le changera, & de cette substance elle fera d'autres choses, puis d'autres, afin que le monde soit toujours jeune. (VII. 25.) πάντα = κόσμος.

X L I.

Te déplaît-il de peser tant de livres & de n'en pas peser trois cents? Il en doit être de

même de ce que tu as à vivre tant d'années & pas davantage. Car comme tu es content de la quantité de matière qui t'a été accordée, tu dois l'être aussi de la durée. (VI. 49.)

μήτις = χρόνου.

X L I I.

Pensez-vous, disoit Platon, qu'un homme né avec un esprit mâle & assez fort pour contempler à la foi l'immensité des tems & l'ensemble des êtres, regarde la vie humaine comme un bien considérable? Cela ne se peut. Ainsi un tel homme ne pensera pas que la mort soit un mal? Non sans doute. (VII. 35.) *πλατωνικόν = ἠπιστά γι.*

X L I I I.

Point de mal aux êtres qui changent, comme aucun bien pour ce qui les remplace. (IV. 42.) *ἰδόν = ὑπιστάμενοις.*

X L I V.

La nature n'a pas moins dirigé la fin que le commencement & la route de chacun de nous. Celui qui joue à la paume fait de

même en la pouffant. Mais est-ce un bien pour la balle d'être pouffée en haut ? Est-ce un mal d'être portée en bas ou de tomber par son poids ? Est-ce un bien pour ces bouteilles qui se forment sur l'eau de se soutenir , ou un mal de se rompre ? Dis-en autant d'une lampe. (VIII. 20.) ἢ φύσις = λύγρου.

X L V.

Périr n'est autre chose qu'être changé : c'est ce qui plaît beaucoup à la nature universelle , qui fait si bien toutes choses. De tout tems elle en a usé ainsi. A l'infini elle fera des choses nouvelles. Quoi donc ! diras-tu que tout est & fera toujours mal ? que tant de dieux n'ont pas eu assez de puissance pour corriger ce désordre ? ou que le monde a été condamné à être perpétuellement misérable ? (IX. 35.) ἢ ἀποβολή = συνέχεσθαι.

X L V I.

Chaque action particulière qui finit en son tems ne perd rien de sa valeur , parce qu'elle finit. Celui qui l'a faite n'éprouve

aussi aucun mal à cause de cette fin. De même donc notre vie, qui n'est qu'un composé d'actions, venant à finir en son tems, ne devient pas malheureuse en ce qu'elle finit, & celui qui en son tems se trouve parvenu à la dernière de ses actions n'est point maltraité. C'est toujours la nature qui distribue le tems convenable & le terme : quelquefois ta nature particulière, comme quand on meurt de vieillesse, & en général la nature de l'univers, lequel, par le changement continuel de ses parties, est toujours jeune & vigoureux. Ce qui est utile à l'univers est toujours bien & toujours de saison : ainsi la fin de la vie n'est point un vrai mal pour nous, puisqu'elle n'offre rien de honteux qui dépende de notre volonté, ni qui blesse les loix communes. C'est même un bien, puisqu'elle est de saison pour l'univers, qu'elle lui est utile, & qu'elle est amenée avec tout le reste.

Si tu penses de cette façon, si tu te portes vers les mêmes objets que Dieu, & si ta raison se porte à approuver tout ce qu'il

fait , tu pourras te dire vraiment porté par l'esprit de Dieu. (XII. 23.) *μία = φρόνησις.*

X L V I I.

Une action , un desir , une pensée meurent , pour ainsi dire , lorsqu'elles finissent. Il n'y a point de mal à tout cela.

Songe maintenant à l'enfance , à l'adolescence , à la jeunesse , à l'âge avancé. Le passage de chacun de ces états à celui qui le suit , suppose la mort de celui qui a précédé ; y a-t-il là quelque mal ?

Passé ensuite aux intervalles de tems que tu as vécu sous ton aïeul , ta mere , ton pere ; rappelle-toi ainsi plusieurs autres différences & changemens de situation , & t'arrêtant à la fin de chacune , demande-toi y a-t-il eu là quelque mal ? Il en sera donc de même de la fin , de la cessation , du changement de toute ta vie. (IX. 21.)
μεταβολή = μεταβολή.

X L V I I I.

Du raisin verd , du raisin mûr , du raisin sec ,

fec, tout cela n'est que changement, non de l'être au néant, mais d'une maniere d'être en une autre. (XI. 35.) ὁμοῦς = μὴ ὄν.

X L I X.

Tout homme qui s'afflige & se fâche de quelqu'événement que ce soit, ressemble à un vil pourceau qui, pendant qu'on l'immole, regimbe & crie. Fais-toi la même image de celui qui, se voyant étendu dans son lit, y déplore seul en secret sa destinée. *Songe* qu'il n'a été donné qu'aux êtres raisonnables d'obéir librement aux dispositions primitives; car ne faire qu'y obéir simplement, c'est pour tous une chose inévitable. (X. 28.) παντάζου = ἀναγκαῖον.

L.

Aucun homme n'est assez fortuné pour n'avoir pas en mourant quelqu'un près de lui qui soit bien aise de l'événement. Que ce soit un homme vertueux & sage, ne se trouvera-t-il pas quelqu'un qui, le voyant à sa dernière heure, dira: je respirerai enfin, délivré de ce pédant? Il est vrai qu'il

ne faisoit du mal à aucun de nous, mais nous avons bien senti qu'en secret il nous condamnoit. Voilà pour l'homme de bien.

Quant à nous *souverains*, combien de fortes d'intérêts font dire à plusieurs : qu'il s'en aille ! Cette pensée donc doit te faire quitter la vie plus volontiers, car tu pourras te dire : je quitte une vie où ceux qui passioient la leur avec moi, pour qui j'avois tant travaillé, fait tant de vœux, pris tant de soucis, sont les mêmes qui veulent ma mort, dont peut-être ils esperent quelque avantage. Pourquoi rester ici plus long-tems ?

Cependant ne t'en va pas pour cela moins bien disposé à leur égard ; continue d'avoir pour eux de l'affection, de l'amitié, de l'indulgence. Ne les quitte pas non plus comme si on t'arrachoit du milieu d'eux. Il faut que tu t'en sépares avec la même aisance que l'ame de ceux qui savent bien mourir se dégage de leur corps. Car enfin c'est la nature qui te lia & t'unit avec eux ; c'est elle qui t'en détache. Je prends congé, il est vrai, de mes amis, mais sans déchi-

rement de cœur, fans violence ; car c'est une chose conforme à la nature. (X. 36.)

ἰδέτε = φύσιν.

L I.

Quelle ame que celle qui est prête à sortir du corps, dans le moment, s'il le faut, soit pour s'éteindre ou se dissiper, ou pour subsister à part ! Je dis prête par un effet de ses réflexions particulieres : non avec une fougue d'enfans perdus, comme les chrétiens (1), mais avec jugement & gravité, & d'une façon à faire passer ses sentimens dans l'ame d'un autre, sans faire le héros de théâtre. (XI. 3.)

ὅλα = ἡ τραγωδία.

(1) Comme les chrétiens ; ou plutôt, comme quelques chrétiens qui, par un excès de ferveur que les papes & les conciles condamnerent plusieurs fois, alloient se dénoncer eux-mêmes & courir aux supplices.

Enfans perdus ou troupes armées à la légère. Voir dans le journal de Trévoux, octobre 1713, le mémoire 140, mon mémoire, au même journal, mois d'avril 1764, tome 2, n°. 46, & l'histoire de l'établissement du christianisme, pag. 169.

Ce fut le président du Gas, de Lyon, qui le premier traduisit ainsi & avec raison, κατὰ ψιλὴν παράθεσιν.

Ne méprise point la mort ; envisage-la favorablement comme un des ouvrages qui plaisent à la nature ; car être dissous est la même chose que passer de l'enfance à la jeunesse & puis vieillir , que croître & se trouver homme fait, que prendre des dents, de la barbe & puis des cheveux blancs, que donner la vie à des enfans, les porter, puis en accoucher, & ainsi des autres opérations naturelles qui conviennent à chaque âge. Il est donc d'un homme sage de n'être ni léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux sur la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. Attends donc le moment où ton ame éclorra de son enveloppe, comme tu attends que l'enfant dont ta femme est enceinte vienne au monde.

Si tu veux encore un reconfort trivial, mais propre à donner même du goût pour la mort, jette les yeux sur les objets dont elle te délivrera, & de quel borbier de mœurs tu seras sorti ! Il ne faut point s'irriter contre les méchans ; il faut même en

prendre soin, & les supporter avec douceur. Souviens-toi cependant que tu n'auras point à quitter des hommes imbus des mêmes principes que toi ; car ce seroit la seule chose qui pourroit te faire reculer sur la mort, & t'attacher à la vie, si tu pouvois espérer de ne vivre qu'avec des hommes fidelles à suivre des maximes semblables aux tiennes. Mais tu fais combien la discordance de mœurs te rend fâcheuse la nécessité de vivre avec eux, jusqu'à te faire dire : ô mort, hâte-toi de venir, de peur qu'à la fin je ne m'oublie aussi moi-même ! (IX. 3.) $\mu\eta = \text{ἐμψυχή}$.

L I I I.

Ou tout est un amas confus d'atomes qui, après s'être accrochés, se dispersent ; ou bien tout a été uni & arrangé, ce qui suppose une providence. Au premier cas, pourquoi souhaiterois-je de rester plus long-tems au milieu d'un assemblage fait au hasard, au milieu d'un borbier ? Devrois-je avoir d'autre desir que de devenir terre à tous égards ? Pourquoi me trouble-

rois-je ? Car, quoi que je fisse, la force de la dispersion parviendrait jusqu'à moi ; au lieu que s'il en est autrement, j'adore la main qui me gouverne, & je mets en elle tout mon repos, toute ma confiance. (VI, 10.) ἡτοι = διοικεῖν.

NOTES

Sur l'immortalité de l'ame.

[Marc-Aurele considere l'homme comme composé d'un esprit, d'une ame fenfitive & d'un corps.

Il paroît avoir envisagé l'esprit de l'homme sous l'emblème d'une sphere ou ballon, capable par son ressort de s'étendre ou se resserrer à son gré. (XI. 12.)

En suivant cette idée de Marc-Aurele, il faut dire que le ressort spirituel agit sur le fluide très-subtil qui certainement existe dans les nerfs & les muscles de l'homme, & que par eux il fait mouvoir à son gré quelques organes du corps, mais qu'il est affecté malgré lui de beaucoup de mouvemens de ses esprits vitaux excités par l'impression des objets du dehors, sur les sens,

L'esprit, selon Marc-Aurele, est ce principe qui se donne à lui-même le mouvement, qui se tourne & se fait ce qu'il veut être. (VI. 8. XI. 1.) Il est d'une force invincible lorsqu'il se ramasse en lui-même comme une sphere d'une rondeur parfaite. (VIII. 41. 48.) Il agit donc à son gré sur les esprits vitaux, non-seulement pour exécuter les mouvemens volontaires des bras, des jambes, mais même pour exciter ou tempérer ceux de l'imagination & des passions. (VI. 7.) Marc-Aurele n'a pas entrepris d'expliquer le comment de l'action de l'esprit pur sur le fluide vital. Il s'est borné sagement à l'expérience intime. Le soufflé d'un ballon qui mettroit en mouvement le pendule d'une horloge, peut servir d'image à l'action déterminante de la volupté sur les esprits vitaux.

Mais l'esprit pur est affecté aussi malgré lui par tout ce qui vient des sens corporels, par tout ce qui agite les esprits vitaux. Il en est affecté, dit Marc-Aurele, *par une sorte de sympathie* (V. 26.) comme d'aimant

ou d'uniffon , dont les effets se trafmettent auffi à travers un milieu.

Voilà donc deux adjoints à l'esprit pur , qui agiffent fur lui & fur lesquels il agit. Il pousse en quelque sorte & il est poussé , mais c'est un ressort incorporel qui se donne auffi le mouvement à lui-même.

Or , ces deux adjoints d'un côté , & l'esprit pur de l'autre , font , selon Marc-Aurele , trois substances distinctes & de nature différente , trois élémens divers , ou trois ressorts contigus & subordonnés. Le corps organisé n'est au fond que matiere ; une machine composée comme les plantes , qui subsiste , se nourrit , croît & se reproduit à peu près comme elles. L'esprit pur est un être simple , qui veut , qui pense. Mais le fluide vital , ou l'ame sensitive , est une substance mitoyenne mise en action par les deux autres. Elle est , selon Marc-Aurele , de même nature que celle des animaux , (IX. 8. XII. 30.) c'est elle , par exemple , qui est affectée par les images qui se peignent au fond de l'œil , & qui en transmet l'idée à l'esprit pur.

Marc-Aurele ne s'arrête qu'aux faits , sans

chercher à expliquer la nature de cet être intermédiaire entre l'ame raisonnable & le corps. Les difficultés à cet égard paroissent être les mêmes que sur l'ame des bêtes.

Nous n'expliquons que par la toute-puissance de Dieu comment son esprit, sans *frapper* les corps, les met en mouvement. Pourquoi bornerions-nous sa toute-puissance quant à l'activité réciproque des ames & des corps par un milieu purement sensitif qui les joint ? Dieu qui les a créés également, ne les a-t-il pas composés & tempérés convenablement aux effets que nous voyons ? Et concevons - nous assez bien leur nature pour en décider (1) ?

Cette ~~ame~~ sensitive est mortelle, selon

(1) PLATON a mieux pensé de la toute-puissance de Dieu, dans l'explication qu'il donne pour probable de la composition de l'ame. Il dit que, par sa puissance, Dieu réunit & concilia deux choses qui résistoient à être mêlées. (*Platon dans son Timée, p. 528, de Ficin. D. E.*)

Voir Diogene Laërce, liv. 7, §. 156.

On peut voir encore l'*anthropologie* du marquis de GORINI-CORIO, chap. 9, *comment l'ame agit sur le corps*, ouvrage imprimé à Lucques 1755, & à Paris, 1761.

Voir sur-tout le *système intellectuel* de CUDWORTH & de MOSHEIM, chap. 5, §. 17, pag. 1029.

Marc-Aurele, ainsi que le font le corps & les organes des sens. (VI. 28.)

Qu'est-ce à dire mortels ?

Marc-Aurele entend qu'une telle ame sensitive & un tel corps organisé cessent d'être les adjoints d'un tel esprit, & qu'ils rentrent chacun dans leur élément, pour passer dans la composition d'autres individus à l'infini ; car, selon tous les philosophes, rien ne retourne jamais à rien. Marc-Aurele sur-tout ne cesse de parler de ces transformations des êtres les uns dans les autres.

Mais que devient l'esprit pur séparé de l'ame sensitive & du corps ses adjoints ?

Il rentre aussi dans son élément qui est Dieu, dont il est un écoulement, une partie détachée. Voici les preuves que Marc-Aurele donne de cette extraction divine, & à quelles conditions il a conçu qu'une ame raisonnable trouvera son repos dans sa réunion avec Dieu.

Ce qui est certainement vrai pour l'esprit humain l'est également pour tous les êtres

intelligens supérieurs à lui, & pour Dieu même. C'est ce que j'ai développé dans ma note à la fin du chapitre VII.

Ainsi il n'y a, dit Marc-Aurele, qu'une seule vérité. (VII. 9. IX. 1.)

Toutes les raisons sont semblables en ce point, puisqu'elles voient la même vérité. Elles sont semblables entre elles; & toutes sont semblables aussi en ce point à celle de Dieu qui les a faites. (V. 21. & ci-dessus après le chap. VII.)

C'est en ce sens que la raison de l'homme est, selon Marc-Aurele, une émanation, une portion de la raison de Dieu, qui est la source & l'élément de toute raison dans l'univers. *Tu es esprit & génie*, se disoit-il; *le reste n'est que fange & pourriture. Regarde-toi comme un prêtre & un ministre des dieux. Consacre-toi au culte de celui qui a été placé au dedans de toi comme dans un temple. Pardonne à ton prochain; il est ton frere, puisqu'il participe comme toi à une portion de l'esprit divin, &c.* (II. 1, 4. III. 3, 4, 5, 16. IV. 4, 9. V. 27. VI. 14. VII. 9, 53. VIII. 2, 54. IX. 1, 8, 9, 22. XII. 30.)

Un philosophe qui s'exprime ainsi, est bien éloigné de regarder son esprit comme mortel, & même de douter s'il ne l'est pas. Marc-Aurele s'est expliqué positivement à ce sujet : *Ne laisse pas vaincre, se disoit-il, la partie la plus divine de toi-même, pour l'assujettir à la moins noble, à celle qui doit mourir. (IX. 19.) Tu as subsisté.... Ce qui t'avoit produit t'absorbera, ou, pour mieux dire, tu seras reçu par un changement dans le sein fécond du pere de la nature. Tout ce qui agit comme cause particuliere est repris très-vîte par le principe de toute activité dans l'univers. (Articles 4 & 10 de ce même chapitre.) Si les flots t'emportent, ils n'entraîneront que ce qui est de la chair & tes facultés animales, car ils n'ont aucun pouvoir sur ton intelligence. (Chapitre XXVII. 17 à la fin.)*

On demandera sans doute ce que doit devenir, suivant les idées de Marc-Aurele, cet esprit de l'homme après qu'il aura été séparé de ses adjoints, & qu'il sera rentré dans le sein de Dieu, & si l'état des méchans ne sera pas différent de celui des bons ?

CHAPITRE XXXIV. 429

Marc-Aurele n'a pu rien affirmer de particulier sur de tels sujets, étant malheureusement privé du secours de la révélation : mais il dit en général que *Dieu regarde les esprits comme étant émanés de lui, & qu'il les touche par son intelligence.* (XII. 2.) Il ajoute que *l'esprit humain réduit à lui-même brille d'une lumière qui lui découvre la vérité de tout.* (XI. 12.) *Comment l'homme, dit-il, tient-il à Dieu ? Par quelle partie, ET QUAND Y TIENT-IL ? Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-t-elle pas en Dieu !* (Article 3 de ce chapitre à la fin.)

Ces mots, *quand y tient-il*, conviennent sur-tout à l'état de l'ame après la mort, & le repos en Dieu suppose une continuation d'existence à part dans le sein de Dieu, pour y voir & sentir tout ce qu'il renferme, à proportion sans doute de la capacité d'une ame particuliere & de la volonté de Dieu.

Là tout le passé est présent, & sous les yeux de l'ame à jamais, pendant que le cerveau de son corps pourrit en terre.

Mais Marc-Aurele n'ignoroit pas à quelles conditions il pouvoit obtenir *ce repos en*

Dieu. Oublie le passé, se disoit-il ; remets l'avenir entre les mains de la Providence. . . . Te voilà bientôt à la fin de ta course. Si tu dédaignes tout le reste, pour t'occuper uniquement de cet esprit dont la source est divine & qui te guide ; si tu ne crains pas de mourir, mais seulement de n'avoir pas assez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne [de l'auteur] du monde qui t'a donné l'être. (XII. 1.) En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive ? Cette vie est courte ; elle est précédée & suivie d'une éternité. (XII. 7.) Conserve dans sa pureté le génie qui t'anime ; comme si dans l'instant tu devois le rendre. (III. 12.) Passe ta vie avec la même pureté de conscience que ton pere Antonin, afin que ta dernière heure te trouve au même état que lui. (VI. 30 à la fin, &c. &c.)

En adoptant ces conditions *du repos en Dieu*, Marc-Aurele fait assez entendre que le sort des méchans ne fera pas le même. Il reconnoît expressément la justice distributive de Dieu *selon les mérites*. (IV. 10.)

Il ne parloit que pour lui, & n'a pas sans doute écrit tout ce qu'il avoit pensé en sa vie. Il n'avoit pas tout à fait 59 ans lorsqu'il mourut, & il avoit employé beaucoup plus de tems à agir qu'à écrire.

Ceux qui ont cru qu'il en avoit toujours douté n'avoient pas assez médité ses pensées. J'ai déjà observé que Marc-Aurele parle souvent dans d'autres systêmes que le sien, pour se mieux exciter à être vertueux, quelque supposition qu'on voulût faire; & il en a usé de même au sujet de l'ame, soit pour faire une énumération complete des différentes hypotheses (dans lesquelles il comprend celle du simple déplacement ou transmigration de l'esprit), (IV. 21. VII. 32. VIII. 25, 58.) soit pour faire sentir l'égalité naturelle de tous les hommes, (VII. 24.) soit pour se mieux détacher de toutes les choses d'ici-bas. (V. 33. VIII. 25 & 58.)

L'opinion de Marc-Aurele sur l'immortalité de l'ame étoit une suite nécessaire de celle qu'il avoit sur une providence pleine de justice, & j'ai déjà observé qu'il tenoit à cette dernière opinion plus qu'à sa propre

vie: *Qu'ai-je à faire, s'écrioit-il, de vivre dans un monde sans providence & sans dieux!*

Après cela, on peut raisonnablement croire que Marc-Aurele, à la fin de sa vie, fit à l'Être suprême cette priere d'Epictete, dont il remercie Rusticus de lui avoir donné le recueil :

« C'est assez ; j'éleve mes mains vers toi. . . .
 » Je n'ai pas négligé les lumieres que tu m'as don-
 » nées pour connoître ton gouvernement & pour
 » m'y soumettre du fond du cœur. Je ne t'ai pas
 » fait repentir de m'avoir fait une partie de toi-
 » même. Vois l'usage que j'ai fait de mes sens &
 » de mes réflexions. Me suis-je jamais plaint de
 » toi? Ai-je supporté impatiemment quelqu'acci-
 » dent de la vie? Ai-je souhaité qu'il m'arrivât
 » autre chose? Suis-je allé contre tes dispositions?
 » Je te rends graces de m'avoir fait naître. J'ai
 » toujours usé de tes dons comme les tenant de
 » toi. C'est assez, reprends-les, & mets-moi en
 » tel lieu qu'il te plaira ». (Arrien d'Upton, IV,
 10. p. 652.) ἀρκεί μοι = χάριαν.



CHAPITRE XXXV & dernier.

Récapitulation de quelques maximes.

I.

Ce que je dois penser sur les autres hommes.

PREMIÈREMENT, quelles qualités naturelles me lient avec eux, & que nous sommes nés les uns pour les autres, & que, dans un autre rapport, j'ai été fait pour les conduire, comme le bélier son troupeau, ou le taureau le sien. Remonte plus haut : s'il n'y a point d'atomes, c'est la nature qui gouverne tout ; & sur ce pied là les moindres êtres sont faits pour les meilleurs, & ceux-ci les uns pour les autres.

Mais, secondement, quelles sont les actions de plusieurs d'entre eux à table, au lit, ailleurs ? Sur-tout à quelles nécessités ils sont asservis par leurs opinions ? Et cependant quel faste dans ces bassesses !

E e

434 RÉCAPITULATION.

En troisieme lieu , si parmi leurs actions il y en a de bonnes , il ne faut pas en être jaloux. S'ils font mal, c'est malgré eux, sans doute , & par ignorance ; car il n'y a point d'ame qui ne soit privée , malgré elle , de la connoissance de la vérité , & il en est de même de la justice qui fait rendre à chacun ce qui convient. C'est pour cela qu'ils souffrent impatiemment d'être appelés injustes, ingrats , escrocs , en un mot , de méchans voisins.

4°. Tu peches aussi souvent que ton voisin. Tu lui ressembles ; & si tu t'abstiens de certaines fautes , tu n'as pas moins de pente à les commettre , quoique par crainte , ou par vanité , ou par tout autre mauvais principe , tu te retiennes.

5°. Tu n'es pas même bien certain s'ils font mal. Car on fait beaucoup de choses par des vues particulieres ; & il faut être informé de quantité de circonstances , pour juger avec une pleine lumiere de la qualité des actions d'autrui.

6°. Es-tu bien fâché ? bien irrité ?

La vie humaine est si courte ! Dans peu de tems ne ferez-vous pas tous au tombeau ?

7°. Notre trouble ne vient pas de leurs actions ; car elles ont leur principe dans l'esprit qui les guide : mais il vient de nos seules opinions. Chasse donc ton opinion. Cesse de juger de leurs actions comme d'un mal qui te touche ; ta colere se dissipera. Mais comment chasser cette opinion ? par ce raisonnement , qu'il n'y a rien là qui soit honteux pour toi ; car le vrai mal ne consiste que dans ce qu'il est honteux de faire soi-même. S'il en étoit autrement , tu serois , malgré toi , coupable de bien des crimes : tu deviendrois un brigand & un malfaiteur en tout genre.

8°. La colere & le chagrin que nous prenons des actions d'autrui sont un mal qui nous blesse bien plus réellement que ces mêmes actions qui nous fâchent & nous chagrinent.

9°. La douceur est d'une force invin-

436 . RÉCAPITULATION.

cible lorsqu'elle est sincère & sans affectation ni déguisement ; car que pourra te faire le plus méchant des hommes, si tu persévères à le traiter avec douceur ? Si tu te contentes de lui donner paisiblement des avis & des leçons (s'il y a lieu) au moment même qu'il s'efforce le plus de te nuire ? *Non, mon enfant ; nous sommes nés pour vivre d'une autre manière. Tu ne saurois me faire un vrai mal ; mais, mon enfant, tu t'en fais à toi-même.* Si tu fais lui remontrer adroitement & en général que son procédé n'est pas dans l'ordre de la nature, & que les abeilles, ni aucun animal né pour vivre en troupe, ne traite ainsi son semblable. Il ne faut pas faire cela d'un air de moquerie ni d'insulte, mais avec l'air de la vraie amitié & sans émotion ; non en pédant, ni comme pour te faire admirer, mais comme n'ayant en vue que lui seul, y eût-il d'autres témoins.

Souviens-toi de ces neuf articles, comme d'autant d'inspirations des muses, & tu

commenceras enfin à être homme pour le reste de ta vie.

Mais il ne faut pas moins éviter l'adulation que la colere. L'un & l'autre est également contraire à la nature de la société, & tend également à la bleffer. Dans les occasions de colere, pense au plutôt qu'il est indigne d'un homme de s'emporter, & que comme il est plus conforme à sa nature d'avoir de la bonté & de la douceur, c'est aussi un procédé plus mâle, qui montre plus de force, plus de nerf, plus de vigueur, que de se laisser dominer par le dépit & l'impatience. Plus cette conduite ressemble à l'insensibilité, plus elle approche de la force. Il est d'un homme foible d'être triste ou en colere : c'est toujours avoir été bleffé & s'être rendu à un vainqueur.

Si tu veux une dixieme maxime, reçois-la comme un présent du dieu qui préside aux muses. Vouloir que des méchans ne fassent pas des méchancetés, c'est folie, car c'est vouloir l'impossible : mais les laisser

pour ce qu'ils font , & vouloir qu'ils ne te manquent point , c'est sottise & tyrannie. (XI. 18.) (1) *καὶ πρόβον = τυραννικόν.*

I I.

Sur toi-même.

Trois regles qu'il te faut avoir sous la main :

1°. Quant à toi , ne rien faire sans réflexion , ni d'une autre maniere que la justice elle-même ne le feroit ; & quant aux événemens du dehors , c'est un effet du hafard ou de la Providence. Le hafard n'est rien dont on puisse se plaindre , & la Providence ne doit pas être censurée.

2°. Qu'est - ce que l'homme depuis sa conception jusqu'à ce qu'il ait une ame , & depuis qu'il l'a , jusqu'à ce qu'il la rende ? Quel assemblage , & quelle décomposition ?

3°. Eleve-toi *en idée*. Vois l'espece hu-

(1) J'ai fait sur cet article quelques corrections , d'après le manuscrit du Vatican.

CHAPITRE XXXV. 439

maine ; songe à ses changemens continuels. Regarde en même tems ce grand nombre d'êtres qui occupent autour de toi l'air & le ciel. Toutes les fois que tu retourneras à ce poste , tu reverras des objets de même nature. Tout se retrouvera semblable , & de peu de durée. Comment peut-on avoir de l'orgueil au milieu de tout cela ? (XII. 24.) τρία = τύφος.

F I N.

(w. 310)

Ee iv

T A B L E

D E R E N V O I

Des livres & articles du texte de MARC-AURELE (édition de Gataker) aux chapitres & articles de la traduction, par ordre des matières.

Texte.	TRADUCTION.	§§.	Texte.	TRADUCTION.	§§.
Chap.			Chap.		
<i>L. I.</i>			3. IV.		4.
1. I.		1.	4. XXVII.		4.
2. I.		2.	5. XXVII.		9.
3. I.		3.	6. XXIII.		2.
4. I.		16.	7. XX.		5.
5. I.		6.	8. IX.		4.
6. I.		7.	9. XXVII.		8.
7. I.		8.	10. XXI.		1.
8. I.		9.	11. V.		4.
9. I.		10.	12. XXXIV.		3.
10. I.		11.	13. IX.		5.
11. I.		12.	14. XXXIV.		31.
12. I.		13.	15. XVIII.		1.
13. I.		14.	16. XX.		6.
14. I.		5.	17. XVIII.		3.
15. I.		15.			
16. I.		4.	<i>L. III.</i>		
17. II.			1. XXVII.		3.
			2. IV.		10.
<i>L. II.</i>			3. XXXIV.		22.
1. XXVIII.		1.	4. XI.		2.
2. XXIII.		5.	5. XX.		1.

T A B L E. 448

Texte.	TRADUCTION.	Texte.	TRADUCTION.
Chap.	§§.	Chap.	§§.
6.	XVII.	1.	26. XIX.
7.	XVI.	1.	27. IV.
8.	XXXII.	1.	28. XX.
9. & 10.	XI.	3.	29. V.
11.	XV.	18.	30 & 31. XVIII.
12.	XXXI.	2.	32. XXXIII.
13.	XIX.	28.	32. XIX.
14.	XXVII.	2.	33. XXII.
15.	VIII.	14.	34. V.
16.	XXXII.	2.	35. XXII.
<hr/>			36. XV.
<i>L. IV.</i>			37. XXVII.
1.	XXXII.	3.	38. XXV.
2.	XX.	2.	39. XIV.
3.	IX.	1.	40. IV.
4.	III.	1.	41. XIV.
5.	XXXIV.	5.	42. XXXIV.
6.	XXVIII.	1.	43. XXXIV.
7.	XII.	2.	44. XIII.
8. & 9.	XIV.	1.	45. VIII.
10.	V.	3.	46. XXXIV.
11.	XXIX.	7.	46. XIX.
12.	XIX.	1.	47. XXXIV.
13.	VII.	12.	48. XXXIV.
14.	XXXIV.	4.	49. XII.
15.	XXXIV.	12.	50. XXXIV.
16.	VII.	14.	<hr/>
17.	XXVII.	5.	<i>L. V.</i>
18.	XIX.	3.	1. XXIV.
19.	XXII.	1.	2. XII.
20.	XXII.	2.	3. XXV.
21.	XXXIV.	7.	4. XXIII.
21.	XV.	5.	5. XXIII.
22.	XXV.	2.	6. VIII.
23.	V.	5.	7. VI.
24.	XIX.	4.	8. XIV.
25.	XXVII.	28.	9. XVIII.
26.	XIX.	6.	10. XXXIII.

T A B L E.

443

Texte.	TRADUCTION.	Page.	Texte.	TRADUCTION.	Page.
Chap.		ss.	Chap.		ss.
44.	IV.	5.	20.	XXXI.	11.
45.	VIII.	7.	21.	XXXIII.	21.
46.	XXXIV.	17.	22.	XXX.	1.
47.	XVI.	3.	23.	XXXIV.	38.
48.	XXIII.	10.	24.	XXI.	5.
49.	XXXIV.	41.	24.	XXIII.	8.
50.	XXVI.	4.	25.	XXXIV.	40.
51.	XVII.	8.	26.	XXX.	2.
52.	XII.	9.	27.	XXXI.	6.
53.	XV.	15.	28.	IX.	7.
54.	VIII.	18.	29.	XXVII.	33.
55.	VII.	13.	30.	XIX.	13.
56.	XXXIV.	23.	31.	XXVII.	1.
57.	XXVIII.	5.	32.	XXXIV.	2.
58.	XXVI.	5.	33.	XIV.	10.
59.	XVII.	6.	34.	XXII.	8.
<hr style="border: none; border-top: 1px solid black; margin: 5px 0;"/>			35.	XXXIV.	42.
<i>L, VII.</i>			36.	XXII.	5.
1.	XXVIII.	8.	37.	XII.	12.
2.	XII.	10.	38.	XII.	13.
2.	XXXIV.	33.	39.	XXVII.	10.
3.	X.	2.	40.	XXXIV.	24.
4.	XIX.	16.	41.	V.	11.
5.	XIX.	10.	42.	XII.	14.
6.	XXII.	7.	43.	XI.	11.
7.	XIX.	11.	44.	} XXXII.	6.
8.	XII.	11.	45.		
9.	III.	1. 1.	46.		
10.	XXXIV.	10.	47.	XXVII.	23.
11 & 12.	VII.	9.	48.	XXXIII.	7.
13.	VIII.	20.	49.	XXXIV.	18.
14.	XIV.	4.	50.	XXXIV.	5.
15.	XXV.	4.	51.	V.	9.
16.	XI.	9.	52.	XVI.	4.
17.	XXXI.	5.	53.	VII.	10.
18.	XXXIV.	37.	54.	XXVII.	21.
19.	XXXIII.	8.	55.	XXXII.	7.

T <small>exte</small> .		T <small>raduction</small> .		T <small>exte</small> .		T <small>raduction</small> .	
	Chap.		§§.		Chap.		§§.
56.	XXVII.	7.		15.	XIII.		1.
57.	XIII.	7.		16.	XIX.		2.
58.	XII.	15.		17.	XII.		19.
59.	IX.	8.		18.	XXXIV.		39.
60.	XIX.	12.		19.	III.	II.	1.
61.	XII.	16.		20.	XXXIV.		44.
62.	XXII.	9.		21.	XXXIII.		9.
63.	XXVIII.	10.		21.	XXII.		12.
64.	XIV.	2.		22.	XIX.		14.
65.	XXX.	3.		22.	XXIII.		12.
66.	XXXII.	8.		23.	XXXII.		11.
67.	XIV.	3.		24.	XXXIII.		4.
67.	XXXI.	7.		25.	XXXIV.		26.
68.	XIV.	13.		26.	XXXI.		8.
69.	XXXII.	9.		27.	VIII.		8.
70.	XXIII.	9.		28.	XIV.		11.
71.	XXIII.	11.		29.	XII.		20.
72.	XXXII.	10.		30.	XIX.		15.
73.	XXII.	11.		31.	XXXIV.		27.
74.	VIII.	21.		32.	XIX.		21.
75.	III.	1.		33.	XX.		8.
<hr/>							
<i>L. VIII.</i>							
1.	XVIII.	9.		34.	VIII.		15.
2.	VII.	15.		35.	XXVII.		20.
3.	XXXI.	19.		36.	XII.		21.
4.	XII.	17.		37.	XXII.		14.
5.	XII.	18.		38.	XV.		1.
6.	XIII.	5.		39.	XXI.		4.
7.	XXXI.	1.		40.	XII.		3.
8.	XXVII.	34.		41.	XIV.		8.
9.	XX.	7.		42.	XII.		22.
10.	XXI.	3.		43.	XXXI.		10.
11.	XV.	11.		44.	XXII.		15.
12.	XXIV.	2.		45.	XXXI.		12.
13.	XV.	10.		45.	XII.		23.
14.	XXVIII.	11.		46.	XIII.		6.
				47.	XII.		24.
				48.	XIV.		12.

T A B L E.

445

Page.	TRANSDUCTION.	Folio.	Page.	TRANSDUCTION.	Folio.
Chap.		§§.	Chap.		§§.
49.	XI.	4.	22.	VIII.	9.
50.	IV.	8.	23.	VIII.	17.
51.	XX.	9.	24.	XXXIII.	10.
51.	XXIX.	2.	25.	XV.	16.
52.	XXII.	10.	26.	XII.	26.
53.	XXV.	5.	27.	XXVIII.	12.
54.	III.	I. 3.	28.	IV.	6.
55.	XXI.	7.	28.	XXXIII.	17.
56.	XXIX.	4.	29.	XXXIII.	17.
57.	XI.	5.	29.	XVIII.	8.
58.	XXXIV.	6.	30.	XXII.	16.
59.	XXVIII.	7.	31.	XXVII.	29.
60.	XI.	7.	32.	XII.	27.
61.	XIX.	17.	33.	XXXIV.	19.
<hr/>			34.	XXV.	8.
L. IX.			35.	XXXIV.	45.
1.	VIII.	10.	36.	XXXIII.	3.
2.	XXXII.	12.	37.	XV.	17.
3.	XXXIV.	52.	37.	XXXIV.	15.
4.	VIII.	11.	38.	XXVIII.	13.
5.	VIII.	12.	39.	XIV.	14.
6.	XXXI.	13.	40.	VI.	2.
7.	XXVII.	12.	41.	XVIII.	10.
8.	VIII.	4.	42.	XXIX.	5.
9.	VIII.	6.	<hr/>		
10.	VII.	4.	L. X.		
11.	XXVIII.	18.	1.	XXVII.	35.
12.	XIX.	5.	2.	XIX.	18.
13.	XII.	34.	3.	XIII.	4.
14.	XXXIII.	2.	4.	XXVIII.	14.
15.	XV.	2.	5.	XIII.	9.
16.	VIII.	16.	6.	XXXI.	17.
17.	XVII.	4.	7.	XXXIV.	9.
18.	XXV.	7.	8.	XXXVII.	27.
19.	XXXIII.	16.	9.	XXIII.	13.
20.	XII.	25.	9.	XVIII.	2.
21.	XXXIV.	47.	9.	XXVII.	32.

T A B L E.

TRADUCTION.			TRADUCTION:		
Texte.	Chap.	§§.	Texte.	Chap.	§§.
10.	XV.	8.	4.	VIII.	22.
11.	XXXIII.	22.	5.	XXXII.	14.
12.	XIX.	19.	6.	X.	1.
12.	VII.	11.	7.	XVIII.	6.
13.	XX.	10.	8.	XIX.	26.
13.	XV.	9.	9.	XXVI.	7.
14.	V.	12.	10.	VIII.	13.
15.	IX.	2.	11.	XII.	30.
15.	XXVII.	13.	12.	VII.	5.
16.	XXVII.	15.	13.	XXIX.	8.
17.	XXXIII.	11.	14.	XX.	11.
18.	XXXIII.	12.	15.	XX.	12.
19.	XXVII.	14.	16.	XXXI.	14.
20.	V.	10.	17.	XV.	12.
21.	XIII.	8.	18.	XXXV.	1.
22.	XII.	28.	19.	XI.	8.
23.	IX.	3.	20.	VII.	16.
23.	} XXVII.	18.	21.	XXXII.	13.
24.			22.	XVII.	7.
25.	XII.	29.	23.	XV.	3.
26.	III.	I. 4.	24.	VIII.	23.
27.	XXVIII.	9.	25.	VIII.	24.
28.	XXXIV.	49.	26.	XIX.	20.
29.	XXXIV.	30.	27.	XXVII.	24.
30.	XXVIII.	15.	28.	XXI.	6.
31.	XXXIII.	18.	29.	XXVII.	30.
32.	XXVII.	16.	30.	XXIII.	1.
33.	XXVI.	6.	31 & 32.	XXV.	9.
34.	XXXIII.	19.	33.	XIII.	10.
35.	XIII.	11.	34.	XXXIII.	13.
36.	XXXIV.	50.	35.	XXXIV.	48.
37.	XV.	14.	36.	VII.	17.
38.	XI.	10.	37.	VII.	18.
			38.	VII.	19.
			39.	VII.	23.
<u>L. XI.</u>			<u>L. XII.</u>		
1.	VII.	6.	1.	XXVII.	37.
2.	XVI.	4.			
3.	XXXIV.	51.			

T A B L E. 437

Texte.	TRADUCTION.		Texte.	TRADUCTION.	
	Chap.	§§.		Chap.	§§.
2.	XXXIII.	14.	19.	IX.	9.
3.	XXXI.	15.	20.	XIX.	25.
4.	XXV.	10.	21.	XXXIII.	15.
5.	V.	6.	22.	XII.	31.
6.	XIX.	23.	23.	XXXIV.	46.
7.	XXVII.	25.	24.	XXXV.	2.
8.	XV.	4.	25.	XII.	32.
9.	VII.	20.	26.	XII.	33.
10.	XIX.	24.	27.	XVI.	6.
11.	XXVI.	9.	28.	III.	II. 2.
12.	XXVII.	36.	29.	XXXI.	16.
13.	XX.	13.	30.	VIII.	5.
14.	XXVII.	17.	31.	XXXIV.	29.
15.	XXVII.	13.	32.	XVI.	7.
16.	XXVIII.	17.	33.	IX.	10.
17.	VII.	21.	34.	XXXIV.	28.
18.	XI.	6.	35.	XXXIV.	20.
19.	VII.	22.	36.	XXXIV.	21.

FIN DE LA TABLE.

E R R A T A.

Pages.	Lignes.	FAUTES.	L I S E Z.
197	9	après le mot <i>corruption</i> , ajoutez	<i>tu n'es plus qu'un ani- mal sans raison.</i>
<i>ibid.</i>	dernière	de la note, <i>ajoutez</i>	& le Ms. du Vatican,
285	4	après le mot <i>font?</i> <i>ajout.</i>	Je le fus autrefois.
<i>ibid.</i>	<i>idem.</i>	au grec	<i>ἰπεί = ποτί.</i>
396	1 ^{re} de la note.	paroît croire que	peut avoir douté si
<i>ibid.</i>	dernière de la not.	<i>supprimez cette ligne, & ajoutez</i>	Mais voyez ci-après page 429.